

Vide aveuglant

Exarchia, Grèce, le 15 mai 2015.

A chaque changement d'époque ses disparitions.

Lorsque l'invention de l'électricité embrasa les nuits de nos villes, les étoiles arrêtaient de scintiller au-dessus de nos têtes.

Puis quand les vols bons marché nous donnèrent accès à un horizon lointain, c'était pour y découvrir l'acculturation provoquée par notre tourisme de masse.

Enfin, quand les appareils *connectés* se mirent à accompagner nos moindres faits et gestes, notre intimité se réduisit d'autant, prise en étau entre la cupidité des marchands et l'ingérence totalitaire des États.

Dans un mouvement comparable, en Grèce, quand le pays fut ébranlé par le grand basculement qu'on nomme aussi mondialisation néolibérale, quand on eut recours aux saignées mortifères des doctes savants de l'orthodoxie budgétaire. Quand, en d'autres termes, le peuple fut rançonné par la haute finance internationale, quand elle le fit rentrer à marche forcée dans le nouvel ordre économique mondial. Alors, là aussi, bien sûr, ce qu'il y avait avant ne fut plus.

Lors de mon premier séjour, il y a trois ans, le changement était déjà présent dans l'environnement urbain même si les panneaux publicitaires vides le tenaient à distance comme des écrans qui, à défaut de nourrir notre imaginaire asservi de consommateur, cachaient encore la misère qui n'allait pas tarder à éclater au grand jour.

Depuis, le trou de la dette s'est creusé dans les ventres et le vide s'est répandu :

Vies raccourcies, emplois évanouis, manque, absence, douleur, solitude.

La liste est terriblement longue. La poursuivre est un travail en creux. Il consiste à s'évertuer à donner à voir ce qui ne peut pas l'être, à prendre des chemins détournés pour inventorier le chaos.

Cette *béance du verbe* que chaque artiste visuel tente de combler dans un langage qui lui est propre. Aujourd'hui, celui-ci prend la forme d'un diaporama dans lequel textes et images se répondent.

L'œuvre au noir

Grândola, Portugal, le 2 octobre 2014

Le 15 février 2013, un frisson d'émotion parcourut les bancs du parlement portugais. Une chanson s'élevait de la tribune réservée au public, *Grândola, vila morena*. Le peuple debout donnait de la voix du balcon pour exprimer son désespoir face aux ravages des plans d'austérité imposés par la troïka. Trop c'était trop. Comme quarante ans plus tôt, en cette nuit du 25 avril 1974, quand la radio Renascença diffusa ce chant de José Afonso pour la postérité, vibrant signal du début de l'insurrection des œillets qui allait renverser le régime fasciste. Depuis, les manifestations de la misère rythmées par ce chant se sont multipliées dans toutes les grandes villes du pays et je me suis fait traduire *Grândola, ville brune*, l'hymne révolutionnaire portugais. Je ne doutais pas qu'il reprenne à son compte l'idéal de toute démocratie, celle d'un peuple fraternel, égalitaire et souverain.

Sans doute par déformation professionnelle, c'est le brun du titre qui a attiré mon attention. Qu'avait voulu exprimer le poète exactement par cette métaphore ? Quelle était l'influence d'une couleur sur une situation pour ne pas dire sur la marche du monde ? Qu'est-ce qui

faisait, par exemple, que les extrémistes de tout poil fuient à ce point les teintes vives et joyeuses ?

J'échafaudais une interprétation quand, à l'autre bout de l'Europe, j'appris justement qu'un commerçant stambouliote avait lancé une nouvelle mode : En marge de l'agitation de la place Taksim, Huseyin Cetinel et ses suiveurs se mettaient eux à repeindre les escaliers des villes turques des couleurs de l'arc-en-ciel pour exprimer leur envie de s'émanciper d'un pouvoir oppressant et corrompu.

C'est alors qu'une idée me vint en mélangeant les deux histoires comme on mélange les pots de peinture.

J'allais descendre à côté de Lisbonne, à Grândola. J'allais lancer en grand mouvement de protestation populaire en incitant les habitants de cette ville symbole à repeindre cette fois-ci leurs escaliers, leurs trottoirs, les murs de leurs maisons du brun de leur chanson révolutionnaire. Ça aurait sacrément de la gueule un pays tout entier repeint en noir pour lancer à la face des comptables de Bruxelles le plus beau cri de désespoir que le monde ait jamais connu.

Oui *l'économisme* néo-libéral faisait passer peu à peu l'idéal européen à la grisaille, à la couleur poussiéreuse des ruines. Oui le brun du fascisme revenait sur l'Europe. Oui l'on n'avait plus qu'à porter le deuil du progrès social. Chiche, on allait le faire. Les habitants allaient se lever en masse pour signifier à coup de pinceaux que si le gouvernement voulait de la tristesse, de la sévérité, de la mortification, il allait être servi. Dans un délire, le chromoclaste huguenot reprenait le dessus sur le coloriste guilleret. Ce n'était sans doute pas mon confrère de Rodez qui allait me reprocher de vouloir me soulager de la sorte.

J'avais pensé à tout : Comme à l'aube de l'humanité, dans les cavernes de nos ancêtres, la peinture noire serait fabriquée avec de la cendre, celle de notre monde finissant. Je l'aurais mélangé au sang de l'Auroch pariétal, au sang du taureau ibérique, au sang de la bête fougueuse qui jadis enleva Europe pour satisfaire sa concupiscence et qui de deux corps étrangers fit naître une belle épopée. D'après les anciens, quand la situation est trop grave, il faut toujours procéder à un rituel païen de purification.

Malheureusement, je n'ai pas eu la ténacité d'aller jusqu'au bout. Pas du genre à avoir le couteau suffisamment aiguisé. Et je ne suis pas un meneur d'homme, loin de là. Je fais habituellement dans le dérisoire, le presque rien.

Alors je me suis résolu à noircir un Portugal imaginaire, un Portugal *imagé* par mes soins. Mon action consisterait à recouvrir partiellement de noir opaque les photographies que j'allais prendre de Grândola, à faire disparaître peu à peu la ville de mes vues comme si la civilisation entière disparaissait pour laisser la place au rien, au trou noir. Mais à la grande musique du big bang, j'allais opposer ma petite musique de chambre. Là où, dans le minuscule univers photonique se rejoue la lutte métaphorique de la lumière et de l'ombre, pour paraphraser Denis de Rougemont, j'allais tenter d'emprisonner l'âme dans la nuit de la matière.

Mais ne soyons pas manichéens, le noir lui-même, comme le rappelle Michel Pastoureau est un symbole ambivalent. A l'opposé du noir du deuil et de la finitude, il y a le noir matriciel, le noir du renouveau. Fille du Chaos, Nyx, déesse de la nuit est promise à une formidable descendance. Et dans ma petite alchimie photographique, cette *œuvre au noir* n'est, je l'espère, qu'une avancée vers le *magnum opus*, vers l'accomplissement ultime qui motive tous les artistes.

Je formule le même vœu pour notre histoire commune.

Nous vivons la fin d'un monde. Puisse le prochain faire fleurir les couleurs sur le chemin de notre destinée.

V.I.T.R.I.O.L

Le Cailar, le 3 juillet 2014.

Je suis un « provincial », comme disent dédaigneusement les parisiens. Mais j'ai la folie de penser que c'est mon village, Le Cailar, qui est au centre du monde.

Entre autres particularités insoupçonnables, j'ai découvert fortuitement que c'est là qu'était née, au milieu du douzième siècle, la notion de proportionnalité de l'impôt. Pour la première fois dans toute l'Europe médiévale, ce n'était plus par *feu* (par foyer) indifférenciés que fut calculé le tribut exigé des habitants pour restaurer les fortifications locales, mais en juste proportion des biens de chaque famille, évalués sur pièces par une commission *ad hoc*.

J'avais depuis longtemps l'intention d'aborder ce lourd sujet dans ma série d'œuvres traitant de la crise économique. Ce point de départ historique qui flattait mon chauvinisme ne pouvait donc pas mieux tomber. A l'heure où l'on fête dans le sang et les larmes les 100 ans de l'instauration de l'impôt sur le revenu, à l'heure du scandale Cahuzac, des manifestations de *pigeons* et autres *bonnets rouges*, il était temps de s'y mettre.

Comme souvent, j'ai commencé par remettre les choses en perspective. A la vue de ce document médiéval, en quelques secondes, j'imaginai mes lointains ancêtres - petits malins forcément - essayant de dissimuler quelque mobilier, deux ou trois poules pour faire baisser un peu la douloureuse. Car il faut l'avouer, de nos jours comme jadis, peu s'acquittent avec empressement de leur contribution. Quand gronde « la pompe à phynance », quelle que soit la méthode de calcul, on trouve toujours la somme injuste et excessive.

En ces temps difficiles, alors que l'augmentation des prélèvements obligatoires est censée aider la France à sortir d'une crise économique aiguë, à rembourser une dette, voire à laver une faute originelle que personne ne se souvient vraiment d'avoir commise – et pour cause - certains ont l'impression que la charge n'est pas partagée équitablement, que les recettes communes sont détournées au profit de quelques uns, que l'impôt n'est, en somme, qu'une simple rapine des faibles par les forts mettant en œuvre des enjeux de pouvoir.

Quand on se penche sur l'histoire de celui-ci, on s'aperçoit qu'en y apportant quelques nuances, c'est bien de cela qu'il s'agit.

L'impôt descend des offrandes faites depuis toujours aux dieux dans l'espoir qu'ils accordent à leurs adorateurs une vie meilleure - ou tout le moins qu'ils les laissent végéter sans douleur dans une crédule sérénité animiste. Il se retrouve plus tard dans la part de ses richesses que l'on abandonnait de plus ou moins bon gré aux seigneurs, aux gens d'armes pour leur ôter l'idée de vous massacrer comme qui rigole pour se distraire, pour qu'ils vous protègent éventuellement, dans leur jour de bonté, des hordes de pillards venus d'ailleurs.

Depuis toujours, il est une aliénation librement consentie d'une partie de sa liberté et de ses biens, un mal jugé nécessaire dans la perspective d'en conserver le reste, la soumission consciente à un pouvoir. Et ce pouvoir souverain, désormais complètement laïque, envisagé à une échelle suffisamment grande pour que l'intérêt particulier disparaisse au profit d'un intérêt collectif n'est rien de moins que ce que nous nommons aujourd'hui l'état. Payer l'impôt et donner éventuellement son avis sur son utilisation, c'est abandonner son statut d'individu isolé et vulnérable pour devenir un citoyen soumis à des lois contraignantes mais protectrices ; c'est accepter en connaissance de cause de *faire société*. Les particularités fiscales se calquant dès lors celles du système social de l'état considéré.

Plus la société est inégalitaire, plus l'impôt l'est aussi. Avec une tendance naturelle, comme il est issu d'un rapport de force, à se concentrer alors sur les plus faibles. Dans l'antique cité athénienne, seuls les métèques le payaient, sous l'ancien régime français, c'était plutôt le tiers

état. Avec la mondialisation financière et la révolution numérique, il semblerait que les plus riches d'entre nous aient à nouveau les capacités techniques de se distinguer du commun des mortels, même si l'utilisation à la mode de comptes localisés dans des *paradis fiscaux* n'est pas complètement validé par la loi (mais pas véritablement réprimé non plus). En tout cas, le malaise est palpable. Car l'impôt procède d'un fragile équilibre, pour être librement consenti, il doit être un tant soi peu équitable, légitime, il faut que chacun y trouve avantage. Sinon, loin de d'être le ciment de la cohésion sociale, il peut la faire tomber en morceaux.

Avec ironie, je repense à d'autres documents d'archives découverts dans mon minuscule village.

Les fortifications citées plus haut, édifiées au douzième siècle grâce au tribut des villageois furent détruites deux cent ans plus tard par des *tuchins*, des paysans errant venus de Beaucaire, des personnes « sur la touche », des marginaux harassés par les ponctions exorbitantes des grands seigneurs régionaux et que quelques mauvaises récoltes de trop avaient ruinés.

Pourquoi détruire mon village en particulier ? J'ai peut-être une explication liée à l'activité principale de ses habitants d'alors. Beaucoup étaient sauniers, marchands de sel, douaniers...

Et c'est là que l'histoire de ma région croise une nouvelle fois celle que les parisiens affublent pompeusement d'un grand H. Les plus importants salins du Languedoc remontent à Charlemagne et leurs vestiges se trouvent à un jet de pierre de mon clocher, à Peccais. Un peu plus tard, les tombereaux garnis de cristaux blancs partiront d'Aigues-Mortes, à quinze kilomètres, mais c'est pareil, la route du sel commençant bien là pour saupoudrer la moitié sud du royaume.

Le sel... L'histoire des prélèvements obligatoires n'en manque pas. Aussi vrai que la gabelle du sel fut l'impôt le plus détesté du moyen-âge. Mise en place en 1343 par Philippe VI, elle perdura jusqu'à la révolution. Inégalitaire s'il en fut, elle imposait à chacun d'acheter du sel en grande quantité, quels que soient ses besoins réels et à prix d'or. Les leveurs d'impôt réussissant ainsi mieux que les alchimistes la transmutation des éléments. En conséquences, les révoltes paysannes, les jacqueries contre le pouvoir central se multiplièrent jusqu'à l'épilogue sanglant de 1789, *salairé* de la terreur que l'on sait. Quelques siècle plus tard, les mêmes causes produisant les mêmes effets, Gandhi fit de cette même injustice le symbole qui lui permit d'arracher, avec la fameuse « marche du sel », l'indépendance de l'Inde au Royaume-Uni. Car le sel est un élément à part, d'une richesse symbolique universelle et d'une histoire locale dont j'ai un peu hérité et qui ne l'est pas moins. Paracelse, alchimiste pour les uns, père de la science et de la médecine moderne pour les autres, en fit au 16^{ème} siècle une des trois substances fondamentales avec le soufre et le mercure. C'est tout dire.

Voilà pourquoi j'ai souhaité mettre le sel au centre de cette œuvre sur l'impôt.

Et quoi de plus parlant pour illustrer sa nature particulière que cette phrase maçonnique inscrite en abrégé dans la méditative et métaphorique *caverne du sel* : « Visite l'intérieur de la terre et en rectifiant, tu trouveras la pierre sacrée »... Cette injonction est une façon d'inviter l'impétrant à exprimer l'essentiel, sa « quintessence », à creuser en soi, ce soi minuscule qui est toujours au centre de notre monde humain. Tout part de là. Gandhi, encore lui, le disait formidablement avec : « sois le changement que tu veux en ce monde ». A bien y réfléchir (je m'y essaye parfois), il ne sert à rien de s'en prendre aux banksters, à l'idéologie ultra-libérale, à l'individualiste de masse, à la corruption des hautes sphères de l'état, au diable en personne et au bouc Azazel qui comploteraient de concert pour nous saigner à blanc.

La vérité est que l'on ne peut s'en remettre aux autres, se décharger de notre responsabilité *d'hommes debout* simplement en votant et en offrant de temps à autres à la chèvre peureuse qui sommeille en nous un peu de notre sel démocratique pour agonir ensuite la terre entière de nos reproches amers.

Tout ceci serait trop simple, un renoncement facile. Ce serait faire preuve d'une foi idolâtre en un au-delà républicain qui s'occuperait de tout à notre place, par procuration. C'est nous qui sommes le sel de cette société, elle n'est faite de rien de plus. En renonçant y en prendre notre part active, c'est nous qui nous livrons résignés, par petits bouts, à la baudruche caprine qui enfle en se nourrissant de nos faiblesses. Car ces amuses gueules, ces offrandes, ces amulettes dérisoires ne suffiront pas à contenter ses ardeurs destructrices. Faîte de rage, de rancune et de peur, elle avalera ses adorateurs naïfs en entier, sans doute jusqu'au dernier. Le bon Daudet le sait, Gringoire et son double fasciste n'en parlons pas : la réalité nous rattrapera, autrement plus féroce que les animaux mystiques que nous nous construisons en pensée. Son ombre plane déjà sur mon village qui vient d'offrir à l'extrême droite un siège de député. Et cette réalité, j'en suis conscient, sera sans pitié pour les poètes et les rêveurs...

Paysages monétaires internationaux.

Montpellier, 2014 / 2015

Enfant, je collectionnais les petites coupures étrangères rapportées de voyages par mes proches. Se plonger dans leur contemplation minutieuse, c'était comme partir à mon tour. Un univers immense s'ouvrait à moi que je me jurais de sillonner plus tard. Ces dernières années, j'ai la chance de le faire dans le cadre de ma pratique artistique qui aborde notamment la "crise" économique mondiale. Une de ses premières manifestations ayant été financière, la passion numismatique m'a naturellement rattrapé et j'ai souhaité donner dans mes œuvres une place particulière au billet de banque et à sa charge symbolique.

Objet visuel singulier, son intérêt réside paradoxalement dans sa valeur d'échange – fiduciaire – et non dans ses qualités esthétiques.

Son iconographie est cependant extrêmement soignée, pour souligner son caractère précieux, mais aussi pour en faire un véhicule identitaire porteur d'idéologies. Ici tout est parfaitement ordonné, la réalité est enjolivée, voire franchement travestie. On oscille le plus souvent entre image d'Épinal et propagande, ce qui, là encore, n'est pas le moindre des paradoxes pour de petits papiers imprimés foisonnants aujourd'hui de dispositifs anti-falsification,

J'ai beaucoup insisté sur le premier aspect, la valeur transactionnelle, relationnelle, de l'argent dans l'installation : « Compte rendu » (description comptable d'un tour du monde qui résume les multiples rencontres de voyage à des échanges marchands) proposé en 2011 à *l'Espace Vuitton* prolongée toute l'année par l'action : « J'achète votre âmitié » (achat d'âm(e)-itiés grâce à des billets de banques réalisés par mes soins).

J'ai abordé aussi la création monétaire, la financiarisation et l'aspect identitaire attachés aux billets de banque avec le projet : « Superadditum » réalisé en Islande.

Avec la série des : « Paysages monétaires internationaux » je souhaitais explorer plus avant la dimension visuelle des billets de banque. Celle-ci reprenant avec le temps le dessus sur leur valeur "fiduciaire" dans un lent processus de "démonétisation" qui semble s'accélérer avec la crise. L'image, la valeur décorative du billet devenant ainsi exceptionnellement plus importante que sa valeur financière (...)

Je voulais me perdre dans l'espace imaginaire proposé par la plupart des billets qui offrent aux regardeurs méticuleux des paysages idylliques, des édifices imposants et des couchers de soleils interminables. Je voulais porter un regard critique sur ces territoires utopiques plus proches du rêve que de la réalité sans pour autant oublier l'émerveillement enfantin qui me saisissait jadis devant la profusion des costumes exotiques, des couleurs et des filigranes finement ciselés.

M'aidant une fois encore de mots, je suis parti des expressions : *paysages monétaires* et *village global* issues du jargon des économistes et je les ai rapproché du poète Georges Hugnet dont les collages surréalistes m'ont inspiré autant que ses textes.

Cet ancêtre, utilisateur avant l'heure du sampling et du copié-collé était par ailleurs dans les années 40 un grand résistant. Le confronter à l'image totalitaire des plus grands dictateurs mégalomanes de la planète affichant leurs effigies comme autant de signe incontournables de leur pouvoir sur une monnaie et donc sur un peuple ne m'en a paru que plus pertinent...

Les hommes de paille (ou le repeuplement d'une ville fantôme).

El Quiñon, Espagne, le 8 octobre 2013.

« Quel esprit ne bat la campagne ? Qui ne fait châteaux en Espagne ? » déclamait messire de la Fontaine devant le surintendant des finances Fouquet. Les aventureux bâtisseurs hélas, quand leur mégalomanie porte ombrage au soleil, finissent parfois par goûter aux gravas ou à la paille moisie des cachots. Ainsi advint-il de Francisco Hernando, promoteur de Seseña nuevo dont la folie des grandeurs causa la retentissante faillite. Son histoire restera exemplaire de la crise immobilière qui touche l'Espagne depuis 2008. Dans sa ville mirage prévue pour 40 000 résidents, ils ne sont que 3000, se débattant au quotidien pour survivre dans un environnement hostile, démesuré, sans infrastructures ni convivialité. Comme dans l'Utopia de Thomas More, le rêve peut toujours virer au cauchemar : la population se retrouve sur une île coupée du monde, dispersant le long des avenues aux murs de vent cette sourde intuition : Abraxa / Seseña, cités nées de la finance et des mathématiques sont des villes de fous. On a beau calculer et recalculer, sans humanité, toute habitat est un non lieu. En langage de maçon, on nomme ça un beau gâchis ! La situation ne peut pas laisser indifférent : En Espagne, ruinés par la crise, nombre de personnes se retrouvent sans toit, se serrent chez leurs parents, errent de mobile-home en vans pourrissants - précaires voyageurs, nomades économiques - tandis qu'au même moment, des centaines de logements neufs les narguent de leur monstrueuse vacuité. Alors, malgré eux, certains s'enfoncent, d'autres s'insurgent. Toujours sur la route, distillant en moi les raisins de la colère, j'ai seulement envie de prendre un camion et d'être sur place. Je pourrais tout aussi bien prendre Rossinante, tant la cause paraît perdue d'avance. En rejoignant ainsi dans la fiction l'homme de la Manche face aux moulins à vent, j'assumerais comme lui mon goût pour les valeurs que d'autres jugent désuètes, à contre courant. Comme lui également, j'oserais la fantaisie de donner un corps imaginaire à mes indignations. Une idée simple, littérale : Repeupler la ville d'épouvantails. Vous savez, ces silhouettes familières, anthropomorphes, qui éloignent les vautours et rassurent les humains. Depuis la nuit des temps, il me semble que c'est aussi à quoi servent les statues, les totems : à combler nos solitudes métaphysiques, à cristalliser nos peurs face aux ailes menaçantes de la nuit. C'est aussi à ça que serviront mes sculptures de haillons et de bouts de ficelles, à faire reculer l'isolement de l'artiste dans son atelier, dans sa vie, dans son art. Disposées aux quatre coins d'une ville fantôme ces silhouettes habillées de mes vieux vêtements écartèleront la folle profondeur de mes doutes pour mieux les tenir à distance. Rien de bien extravagant après tout, je m'inscrirai dans la longue tradition populaire des carnivals espagnols. Moi aussi j'aurai mes Hombre de Paja, construits dans la matière dont on fait les vieilles chansons, celles qu'on brûlent pour mieux les faire renaître. Des hommes d'herbes sèches, tressés de nature éternelle. Car, n'en déplaise aux trois petits cochons, c'est prouvé : la paille résiste au feu mieux que le béton. C'est une bonne nouvelle, surtout quand on sait qu'en Espagne, employer la « stratégie de l'homme de paille » consiste à caricaturer les idées de son adversaire pour les discréditer. Un peu comme certains marchands de sacs de ciment et de prêts hypothécaires le font avec

ces Indignados hirsutes et mal fagotés. Ceux-là même qui se piquaient de vouloir transformer la Puerta del sol de Madrid en Plaza de la Solidaridad. Tout n'est peut-être pas perdu alors ? Est-ce vraiment ridicule de faire tout ce foin, de penser que les chiffres passent après les humains, de vouloir habiter le monde autrement ? Les membres *d'Occupy Wall Street* ne disent pas autre chose. Ils parlent d'une présence active au monde, ils animent un mouvement profond, puissant. Ils déterrent un à un les pavés des grands bâtisseurs, les vrais, ceux de l'esprit : Heidegger, Bachelard, Arendt, Bourdieu, Lefevre, Levinas. Ils les balancent à la gueule des barbares. Moi, je ne suis pas un théoricien, je comprends peu et surtout lentement. Je serais plutôt du genre à prendre des idées toutes faites et à m'en servir pour bricoler de petites métaphores en comptant sur les « déviances créatrices du langage ». De Ricoeur l'humaniste, je pense ainsi appliquer la leçon en me racontant des histoires pour exister. Comme le dit Hölderlin mieux que tous avec sa formule « L'essentiel, sans doute, c'est d'essayer d'habiter poétiquement le monde, la maison du monde. »

C'est dans cet esprit que je partirai vers le sud avec le coffre plein, Le lecteur mp3 à fond sur le bitume. Adalante compañeros !

« *Vienen las hierbas, hijo; ya suenan sus espadas de saliva por el cielo vacío.* » *Frederico Garcia Lorca.*

Surprise-Parti(e).

Samedi 12 janvier 2013, Planète Marseille.

Quand j'étais petit, j'étais petit... Le plus petit de ma classe. Pour compenser, j'essayais d'avoir de l'humour (...) Je me souviens parfaitement du jour où je me suis moqué d'une camarade aux joues rougies de boutons disgracieux en lui chantant à tue tête : « Ce soir je serai la poubelle pour aller danser ». Son copain qui mesurait deux têtes de plus que moi n'avait pas trouvé ça drôle et m'avait mis peu après dans l'une d'elles.

Oui, vous avez bien lu, j'avais passé ma récréée enfermée dans un conteneur, avec un gros lourdaud assis sur le couvercle, c'est dire si je m'y connais en la matière. L'odeur m'avait suivi toute une journée. A dire vrai, elle m'est revenue souvent pendant mon tour du monde. Peu de pays ont des systèmes performants de collecte des déchets. Ailleurs, les habitants se débrouillent comme ils peuvent. Ce qui n'est pas brûlé, mangé par les animaux errants, finit par s'envoler aux quatre vents, par donner aux villes entières des faux airs de décharges géantes. Sans parler de ces no man's land où s'entassent jusqu'aux cieux fumants les cargaisons d'immondices que nous y abandonnons généreusement par super tankers interposés. Ici, entre autres problèmes, notre modèle d'hyperconsommation de masse engendre au quotidien des montagnes de résidus, un processus de haute entropie comme dirait ce bon vieux Clausius. La France produit en un an 355 millions de tonnes d'ordures, le monde 4 milliards. Et à poubelle, poubelle et demie – ou plutôt à moitié. Car, aussi incroyable que cela paraisse, près de 50% des produits alimentaires achetés finissent non consommés au fond des conteneurs tandis que beaucoup, même dans notre pays opulent, n'ont pas les moyens de se nourrir ailleurs qu'aux « restos du cœur ». J'ai découvert ce paradoxe malodorant au détour d'une de mes recherches sur la crise économique. Peut-être naît-il du principe qui recommandait jadis de « manger selon son état » - état social s'entend - laissant aujourd'hui aux bien nés le septième ciel des restaurants étoilés, les nobles volatils et aux gueux le jus de poubelles et la lie de vin ? « Plutôt un problème de gestion des flux, d'humeurs brouillées » aurait pu marmonner au moyen-âge un carabin de Montpellier, appliquant à la terre le « Tacuinum sanitatis ». Il aurait eu probablement raison. Ne soyons pas manichéens, n'opposons pas les uns aux autres. Il faut penser le système en termes de flux, de dynamique.

Au cours de notre vie, nous oscillons tous plus ou moins d'un état à l'autre : un jour gaspilleur, un jour nécessaire. Raison pour laquelle j'ai souhaité, en filant la métaphore nostalgique, intituler cette action : « Plaisir d'offrir, joie de recevoir ». Les choses vont dans les deux sens. Comme sur les territoires passionnés de l'amour, le trop plein et le trop vide s'unissent et se recombinaient à l'infini. L'heure n'en est pas moins grave pour autant. A l'époque, cette collègienne ingrate dont j'étais sans doute un peu entiché m'avait valu une petite déconvenue. En me penchant une nouvelle fois sur une poubelle, je voulais la relativiser en la comparant à la véritable humiliation que vivent tous les jours ceux qui s'y approvisionnent. Le faire à Marseille, ville du Fini-Parti m'a semblé judicieux. Histoire de *bouléguer* sur un air de Schnippel Disko les images qui se succédaient en moi. La misère de ces ombres sans cesse plus nombreuses qui n'ont d'autre choix que de fouiller dans la merde des autres. La conviction d'un Tristram Stuart qui organise des banquets avec nos détritiques pour mieux nous mettre le nez dans le caca. Nous au milieu, pris en tenaille entre les habitudes de consommation qu'on nous impose et la culpabilité du nanti de la terre qu'on nous impose tout autant. La peur aussi, celle d'être à notre tour une marchandise gaspillée par cette monstrueuse broyeuse sociale, de finir à la rue, « à la poubelle » justement, alors qu'on pouvait encore servir : Voilà ce qui nous hante, le mauvais génie qui sort quand nous soulevons le couvercle. Transformer les conteneurs poubelles de Marseille en pochette surprise « à l'usage des faméliques et des nécessaires »... Pas compliqué : un peu de papier de couleur, quelques autocollants. Un rien suffit toujours pour s'adonner au Street art, rendre hommage au nouveau réalisme emballant de Christo, livrer une parodie grinçante de mes velléités humanitaires, s'essayer à la poésie urbaine et slamer sur un concept à l'accent chantant :

Fini-Parti. Surprise party. Parti de la Faim. Fin de Partie... Yo Yo Bonne Mère, ouvre l'œil, cette année Marseille sera en mode « poubelle » la vie.

Le silence de la rue.

Montpellier, le 9 novembre 2012, (anniversaire de la naissance de Raymond Hains).

Je reviens de Grèce. Durant mon séjour là-bas, j'avais parfois l'impression de surfer sur la crête d'un Tsunami qui fonce droit sur la France. Aujourd'hui, dans mon dos, soufflent encore les échos de cette foule athénienne chauffée au cocktail Molotov, comme un vent brûlant qui continue à me porter. Sur place, j'ai beaucoup marché, questionné, observé. J'ai pris aussi énormément de clichés. Certains, pour mener à terme un projet conçu avant de partir – comme un bon élève qui finit toujours ses devoirs –, bien à l'aise à la fraîcheur d'un petit studio improvisé.

Mais voyager, ce n'est pas ça, c'est avoir l'humilité de changer de perspective.

Paradoxalement, ce que j'ai à « rapporter » de plus parlant sur la situation que j'ai trouvée là-bas, ce sont justement ce que l'on pourrait qualifier de « non-images ». Celles d'innombrables panneaux publicitaires géants laissés vides faute d'annonceurs, faute de clients. « The medium is the message » ; on peut prendre ça aujourd'hui au pied de la lettre. Derrière la forme impeccable de ces contenants que dévoile l'absence de contenu, sur ces écrans qui n'arrivent plus à cacher la triste réalité, j'ai voulu projeter une interprétation personnelle, le retour brutal d'une utopie trahie : celle de ces soixante-huitards échevelés devenus entre temps fils de pub. J'ai anticipé la fin possible de la société de consommation, la fin d'une époque, d'un modèle économique. J'en reviens conforté dans cette intuition que la crise nous oblige à nous repenser. L'acte numéro un de la résistance à la brutalité de la situation, c'est d'avoir le courage de douter. (Pour un peu, je citerais Gilles Deleuze...)

Ces panneaux vides qui laissaient voir leur fond, c'était bien sûr une invitation à aller voir derrière les images, à taquiner le petit « faiseur d'images » que je suis, cherchant à *produire* un matériel artistique bien léché, à documenter, à inventorier un instant de basculement qui s'éprouve avant tout par le vide, par le grand choc famélique du rien...

Superfouilles

Raffina, Attique, Grèce, le 2 octobre 2012.

Je suis en Grèce.

Après avoir fait trembler le système financier islandais l'an dernier (!!!) en proposant aux habitants surendettés de dessiner leurs propres billets de banque que je changeais contre de vrais euros sonnants et trébuchants, j'ai rejoint le berceau de notre civilisation où je m'improvise archéologue. Unilever ayant annoncé récemment son intention de vendre ses produits en petits conditionnements pour faire face au « retour de la pauvreté en Europe du sud », j'ai décidé d'inventorier – avant que plus personne n'ai les moyens de se les offrir – les produits alimentaires des marques grecques emblématiques comme autant de vestiges d'une opulence en fin de course(s). Champollion de bazar déchiffrant laborieusement l'alphabet mystérieux de leurs étiquettes criardes, je reviens avec ironie sur la croyance en ces « promesses-produits » dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles n'ont pas vraiment été tenues.

En contre-point, je me suis mis également à photographier les innombrables devantures de magasins fermés du centre d'Athènes. En observant leurs vitrines figées livrées aux graffitis, aux affiches, aux pochoirs, à cette libération nécessaire de la parole dans un espace public dévasté par la précarité, j'ai l'impression de me trouver dans une Agora en ébullition, bruissante des rumeurs d'un monde en basculement. J'y suis, sur ce lieu même de la Stoa Poikilè. Et ce bon vieil Aristote trouverait sans doute que les capeloï font sacrément la gueule... Je regarde, je les questionne, j'écoute. J'assiste interdit à la montée des extrêmes, à des discours de haine qu'on croyait d'un autre âge portés par des mères de famille sympathiques drapées dans la conscience tranquille des petites commerçantes. Les optimistes prendront ça pour un moment politique intense, une vie de la citée en perpétuelle remise en question. Les autres penseront que nous vivons autre chose qu'un dangereux retour aux années 30, que le monde, la pensée qui est née ici il y a plusieurs millénaires est en train de disparaître.

Moi, je ne suis né qu'hier, en 1970. Cette année là, Jean Baudrillard publiait justement « La société de consommation ». Pendant que l'ouvrage se diffusait dans les milieux universitaires, j'apprenais à lire en déchiffrant - déjà - les noms des marques écrits sur les briques de lait, les boîtes de poudres chocolatées. Puis j'avalais mon petit déjeuner et, sans le savoir, je participais ainsi à ce nouveau modèle de société qui avalait lui les ressources de la planète, les idées, les mythes pour en faire, non seulement les objets manufacturés de tous nos désirs, mais bien un mode de relation aux autres, au monde, qui consistait finalement à nous avaler nous-mêmes avec tout le reste.

Mais restons positifs. Ici, je n'ai pas croisé la Pythie. Personne ne peut prédire l'avenir, surtout pas moi. Je ne suis qu'un petit voyageur qui, au-delà de cette autophagie sociale compulsive - pour rester dans les concepts grecs - a eu envie d'exprimer cette pesanteur eschatologique que mon naturel angoissé me fait ressentir ces derniers temps.

La conscience d'une finitude traverse depuis toujours l'esprit des artistes. Il me semble qu'elle prend aujourd'hui une densité inédite. C'est ce que je crois percevoir en filigrane dans nombre d'œuvres présentées cet été à la Documenta.

Une crise idéologique amplifiée par des « avancées » technologiques a entraîné une crise écologique qui a entraîné une crise économique qui a entraîné une crise politique... Une espèce de réaction en chaîne mondialisée qui fait qu'aujourd'hui, l'homme envisage sa disparition individuelle mais également collective. Situation dont il est, de manière probablement inédite, en grande partie responsable comme le souligne Jared Diamond. On conviendra que c'est lourd à porter.

Parfois, comme le disait Primo Lévi : « Ce qui motive l'artiste, c'est la honte d'être un homme ». Dans notre cas, il faut probablement tout changer. Notre comportement et plus encore notre manière de voir les choses. « On ne résout pas un problème avec les modes de pensée qui l'ont engendré », Albert Einstein, ardent promoteur du projet Manhattan savait fichtrement bien de quoi il parlait... Heureusement, la roue géopolitique s'est remise à tourner. Le monde de demain se pensera en Asie, en Afrique, par d'autres cerveaux, suivant d'autres paradigmes. Il faut leur souhaiter, nous souhaiter, bonne chance.

Pour l'instant, moi, je suis en Attique. J'y regarde nos antiques utopies occidentales couler dans l'eau chaude et transparente de la mer Égée.

Heureux comme un Ulysse qui vit un beau naufrage...

Le Cailar, Gard, le 15 août 2012.

Il y a deux jours, une association d'idée chaude et poussiéreuse, bourdonnante de mouches grasses et d'horizons dégagés m'a fait penser à l'Outback australien, aux aborigènes en particulier. J'en ai croisé fort peu en réalité. Quelques adolescents avec lesquels j'ai parlé pour tuer le temps interminable de déplacements partagés à travers le pays. Quelques silhouettes titubantes dans des rues écrasées de soleil fondu. Quelques autres, pas beaucoup.

Pourtant, c'est bien leur culture millénaire qui avait inspiré mon projet de petit facteur intercontinental. Sans oublier Bruce Chatwin et son « chant des pistes » qui a su si bien leur rendre hommage. J'avais découvert au lycée leurs dreamings, le dot painting. Et, au delà de la forme si particulier de leurs oeuvres, j'étais depuis dans l'attente d'échanger un jour avec ces êtres qui, pour paraphraser Kandinsky, savaient si bien mettre du spirituel dans leur art.

Sauf que...

Dans les années soixante, les aborigènes étaient quasiment considérés comme des animaux. Ils n'étaient même pas comptabilisés dans la population locale. Ils étaient violentés, parqués, humiliés, déportés. On enlevait les enfants à leur mère et ces « générations volées » avaient fini par engendrer un peuple hagard, miséreux, acculturé. Déportés d'une addiction à l'autre sur la terre rouge des confins du monde, seuls quelques vieillards se souvenaient vaguement des traditions de leurs ancêtres.

Et là, l'incroyable s'est produit. Cette vibration impalpable dont les lointains échos parvenaient assourdis depuis le monde des rêves, cette pratique oubliée que certains occidentaux plus charitables que d'autres avaient l'idée saugrenue d'appeler « art », était - sans doute pour la première fois dans l'histoire de l'humanité - ce qui allait empêcher un peuple de sombrer complètement dans la folie ordinaire, dans le vertige insondable de la vacuité.

Dans les camps de réfugiés où ils succombaient à la dépression induite par le désœuvrement et le mépris, des femmes puis des hommes se mirent à reproduire leurs dreamings non sur le sable, mais sur des murs, sur des planches, sur des toiles enfin. Organisés en coopératives ils commencèrent à vendre leurs productions à quelques occidentaux éclairés et désireux de les aider. Ce qui était à présent des peintures dûment estampillées « art aborigène » allait envahir les galeries d'art du monde entier et exalter les passions des collectionneurs « d'art premiers ». Cette culture fascinante allait rayonner à nouveau, aidant ses populations invisibles à sortir

des oubliettes de l'histoire. En somme, « l'art » avait sauvé ces gens, leur avait rendu leur dignité. Une belle parabole à laquelle j'ai envie de croire.

Ce matin, en jetant un œil sur le mur Facebook de Marc S. je suis tombé sur un lien alimentant de vieux débats : La démesure des grandes expositions-spectacle, la nature ultra-libérale du marché de l'art, les commissaires qui se prennent tous pour Szeemann, les collectionneurs milliardaires qui imposent leurs goûts bling-bling.

Nous sommes sans doute à l'acmé de certaines pratiques. Du coup, j'ai l'impression que les questionnements qu'elles soulèvent s'épuisent d'eux-mêmes, comme dans une courbe en cloche qui redescend. Comme si nous étions déjà dans « l'après ».

C'est peut-être provocant de ma part, mais je trouve qu'en matière d'art, la crise économique nous aide à y voir plus clair. Qu'on me comprenne bien : La plupart des artistes vivent dans des conditions précaires que la situation actuelle fragilise. Je sais suffisamment de quoi je parle pour ne pas me sentir obligé de me limiter au politiquement correct.

Partout en Europe, le chômage de masse atteint des seuils insupportables. Chez les jeunes espagnols, italiens, grecs, en particulier, le désœuvrement s'ajoute au sentiment d'inutilité, au rejet social. Et ce triste constat m'inspire un parallèle avec l'histoire australienne évoquée plus haut.

Personne qui tape dans un ballon le dimanche ne se présente comme footballeur ; je croise de plus en plus de chômeurs qui se disent artistes, pour ne pas trop avoir à baisser les yeux quand on leur demande ce qu'ils « font dans la vie », ce qu'ils font « de leur vie ».

Je vais être optimiste : je pense que tous ces gens ne se mettent pas à « faire de l'art » simplement pour se trouver une catégorie socioprofessionnelle. Ils ne font pas de l'art médiatisé à but lucratif, encore moins de l'art comme plan de carrière ou outil de social clamping. Peut-être de l'art comme thérapie ? Mais une thérapie sociale alors, de masse.

Plutôt de l'art comme ça. Pour rien et pour tout. Une espèce d'art qui aurait le goût fantasmé de la pureté originelle. Un art pour se sentir humain, pour reconquérir une dignité, une raison d'être au monde. Un art revivifié de toute cette énergie du désespoir. Un art sans prétention, multiforme, issu de la foule de ceux qui n'ont plus que ça. Une infinité de vrais morceaux d'art dans des vies qui sans ça ne seraient que des brouets insipides. Sans m'emballer, j'ai l'impression que ces derniers temps, les choses évoluent plus vite que d'habitude, faisant de l'esthétique dominante une statue vide tombant à la renverse.

Il y a cent ans, les rires absurdes de Dada répondaient à l'horreur de la grande guerre. Aujourd'hui, le silence bruyant du chaos économique et social, j'en suis sur, prépare le lit d'une nouvelle ère.

Montpellier, le 10 Janvier 2012.

Berlin est une ville à la mode. Ce n'est pas franchement nouveau. Berlin était déjà une ville à la mode en 1900... Entre les deux, il s'est passé des trucs, comme on dirait dans « Bref » le programme court de Canal+. J'ai succombé moi aussi à ce tropisme berlinois. A ne pas confondre avec « tropiques », climatiquement parlant j'entends... En l'an 2000, après avoir peint une toile par jour pendant un an, j'avais eu besoin de prendre un peu l'air. J'étais parti m'installer là-bas, en tee-shirt. J'avais dormi pendant quinze jours sur le plancher d'un squatt vide et sans chauffage, passant mes journées sous la neige à chercher le lieu de vie et de création qui allait inmanquablement me permettre de révolutionner l'histoire de l'art... Ce n'est pas arrivé tout de suite, on s'en doute... Quand j'ai déniché enfin un pied à terre, pour me donner du courage, j'ai commencé par convier à ma pendaison de crémaillère quelques amis d'amis, des artistes russes qui buvaient l'absinthe pure et flambée. Un bien joli spectacle qui en augurait d'autres. J'ai encore en mémoire, par exemple, la semaine où ma mère, une

respectable provinciale de 60 ans, était venue me rendre visite. Nous étions allés assister à la performance de la petite amie d'un copain : Elena Kovylyna. Sa performance consistait à marcher pieds nus sur des tessons de bouteilles, les yeux bandés, en donnant des coupelles de caviar aux hommes de l'assistance qu'elle venait de peloter allègrement. Elle tombait souvent sur les éclats de verre et, on s'en doute, le tout avait fini dans un bain de sang... Nous nous étions remis en assistant à un concert plus gentillet du peintre Jim Avignon au Rotes Salon du Volksbuehne pendant qu'Elena filait à l'hôpital.

Je suis resté 3 ans à Prenzlauerberg et j'ai adoré ça. J'y ai fait pas mal d'expériences artistiques, je me suis beaucoup nourri de celles des autres, j'ai énormément ri aussi. J'ai fait souvent les trois en même temps d'ailleurs. Mais je pense être revenu du fantasme du lieu où il faut être, où tout se passe. Je ne sais pas si ce sont les circonstances, l'environnement qui portent un artiste, qui lui permettent de s'épanouir. Je sais en revanche que dans mon cas, c'est aussi un regard distancié sur cette période, à mon retour, qui m'a permis d'en jouir pleinement. J'essaye aujourd'hui d'apprécier mon espace-temps présent, celui où les courants de la vie m'ont fait rouler. « Hic et Nunc », comme disaient les vieux (les très vieux, on est d'accord).

Il y a beaucoup d'aventures que je n'aurais pas entreprises si j'étais resté là-bas, mon tour du monde par exemple. Et certaines choses me manquaient trop. Ma langue par exemple. Ceux qui ont vécu à l'étranger connaissent ce basculement sournois où l'on commence à l'oublier pour faire de la place à celle que l'on apprend. La frustration aussi de parler cette nouvelle terriblement mal et pour longtemps. J'en ai tellement souffert que j'en ai écrit un roman. Une espèce d'autofiction délirante heureusement non publiée... Franchement, vous me voyez en train d'écrire ce courrier dans la langue de Goethe ? Unmöglich !

Je ne sais si c'est la jalousie de ne plus y habiter qui m'aiguillonne, mais la façon qu'ont certains de céder au conformisme du « lieu où il faut être pour réussir » me dérange. C'est d'ailleurs ce que l'on peut mettre derrière ce mot « réussite » qui me pose question. Quand j'ai commencé sérieusement à me considérer comme un « artiste visuel », il y a 13 ans déjà, après un bout de vie comme musicien de rock, j'ai correspondu un peu avec la regrettée Jeanne-Claude (l'Alter ego de Christo). Elle me disait : « l'important n'est pas de savoir comment arriver à ce que l'on veut, c'est de savoir ce que l'on veut ». Certains portent en eux cette nécessité « d'y arriver à tout prix », de finir au sommet. Certains se rêvent en capitaines d'industrie culturelle, point focal d'expositions « Blockbusters », rois du divertissement de masse, star du marché à visibilité maximale et à plus value exponentielle. Ils souffrent peut-être plus que moi de ce que Freud nommait cette « jolie névrose ».

Moi, après tout ce temps, je ne sais toujours pas quelle direction prendre. J'évolue en marginal. A vrai dire, je ne connais pas vraiment ce marché de l'art qui me semble bien loin de mon quotidien. Je sais seulement qu'il dit beaucoup de notre société, sûrement autant que ses acteurs avec leurs productions. J'ai lu avec intérêt l'article très critique de Charles Saatchi sur le système dont il est un élément central - à mettre en regard des derniers travaux de Damien Hirst. J'ai lu aussi celui de Maurizio Cattelan. Edifiant... Mais heureusement, les choses ne se résument pas à des jugements binaires. Il y a mille manières d'être artiste.

Je crois plus que tout au principe d'invention. Je pense que pour vivre son art, l'artiste doit inventer sa vie, foncer à l'opposé des chemins trop balisés. En général, quand on me donne un conseil, je fais tout l'inverse. Et c'est comme ça que je m'approche le plus de ce que l'on avait voulu me dire et dont je ne comprends le sens profond que bien plus tard. Je suis long à la détente, sans doute. Je n'ai pas l'impression de me complaire dans une vision dite romantique des choses, je n'ai rien d'un artiste maudit. Mais je pense qu'un artiste se comprend aussi dans sa posture, dans son rapport à la subversion (envisagé comme mise en questions des règles établies).

Dans ce monde où il faut être beau, jeune, dynamique, intelligent, drôle, au bon endroit, où il faut réussir, vite et bien, où les amis, pardon, les « réseaux sociaux » doivent être rentables avant d'être aujourd'hui cotés en bourse. J'ai la folie de penser que ceux qui ne correspondent pas à ce modèle disent aussi quelque chose du monde, à leur manière. Je ne parle pas de « short term investments », disons de quelque chose de plus esthétique...

A Berlin, je fréquentais le Klub Polskich Nieudacznikow, le « club des losers polonais », à côté du Kaffe Burger. Je trouve cette idée de loser intéressante, profondément humaine au sens où elle s'éprouve dans la reconnaissance de ses propres limites.

Soyons modestes un instant, on a tous nos hauts et nos bas. Ceux-ci nous rapprochent de nous-mêmes. « Homo sum ; humani nihil a me alienum puto » comme disait un autre vieux de la vieille.

Le reste, c'est de la com'.

Alors, en cette année 2012 qui commence, je vous souhaite simplement de continuer à vous savoir humain.

Peintures matérialistes.

Porcieu, le 30 octobre 2011.

A Berlin, j'ai croisé un jour un très vieux monsieur qui avait connu l'hyperinflation de 1924. Il m'a raconté comment il allait chercher son pain avec des poignées de billets libellés en millions de marks. Il m'a décrit comment le troc avait, à l'époque, commencé à primer sur l'argent. Le moindre outil, bibelot ou kilo de jambon valait bien plus que tous les morceaux de papier aux montants abracadabrants émis par la république de Weimar. On revenait au solide, au concret.

J'y repense souvent en observant aujourd'hui les flambées de l'or, du pétrole, des matières premières induites notamment par les excès de la finance.

Force est de constater que la monnaie scripturale, qui jaillit des comptes virtuels des banques centrales pour ricocher à l'infini de chambres de compensation en ordinateurs spéculant à haute fréquence, a de quoi nous paraître évanescence. Elle se volatilise au moindre Krach et même les financiers qui s'en abreuvent à longueur de bonus ont tôt fait de la convertir en réalité concrète, en avoirs solides. Si ce bling bling est exagérément visible, audible, tangible, c'est qu'il donne à voir, en contrepoint une forme de vacuité immense, une « dématérialisation » qui ne concerne pas que la finance, mais tous les aspects de notre vie.

Aujourd'hui, on passe nos journées devant des écrans, on y travaille, puis on félicite, par exemple, un « ami » sur Facebook pour ses dernières photos, le tout en écoutant de la musique mp3 envoyée par un autre. Tout ce temps, cette énergie créatrice, cette intelligence collective étant, bien entendu, elle aussi recyclée par une économie du numérique produisant en boucle cette nouvelle forme de valeur... immatérielle.

Dans un sens, on peut voir ce mode de vie contemporain comme une immense machine à dématérialiser le monde. Elle l'est de plusieurs manières.

En effet, tout n'est pas virtuel dans cette hyperconsommation technologique : un ordinateur personnel consomme de l'énergie, de la vraie. Un méga serveur comme celui de Google beaucoup plus. Chaque requête sur ce moteur produit 14 g de CO². Pire, avoir un avatar dans le jeu Second Life consomme autant d'énergie par an qu'un Brésilien moyen, soit 1 752 kilowatts-heure !! Et que dire de la quantité exponentielle de matière première nécessaire à la fabrication de nos composants électroniques à obsolescence programmée ?

Peu à peu, avec la croissance pour saint Graal, nous dilapidons avec constance les éléments irremplaçables composant notre biosphère. « Rien ne se perd, rien ne se crée » disait Lavoisier. Oui mais...

Le fameux Bulletin of the Atomic Scientists qui tient à jour « l'horloge de la fin du monde » depuis 1947, vient de prévenir officiellement l'humanité que nous sommes maintenant à 23 h 55. Il y a un risque existentiel. Nous aussi pourrions physiquement disparaître.

Face à cela, je me sens perdu. Comment penser ce monde, vers où aller dans cette ambiance postmoderne de « fin des idéologies » ? J'ai le sentiment confus qu'il y a également dans le domaine des idées un vide, une attente inassouvie que Malraux soulignait avec le fameux : « le 21 ème siècle sera spirituel ou ne sera pas ».

Et la solution ne viendra sûrement pas des prosélytes dont l'obscurantisme religieux s'engouffre dans toutes les fissures d'un béant désespoir.

Vu du bout de mon nez, à opposer à tout ce vide, je ne vois qu'un retour aux fondamentaux d'une famille de singe nus, plus turbulente que les autres. On dit notre société trop matérialiste ; j'ai le sentiment qu'elle ne l'est pas assez. Je parle d'un matérialisme de l'urgence, de la pénurie, celui du crève la faim ou du mort de froid.

Le matérialisme de celui qui, ancré dans un présent insupportable, se fout de savoir que la matière n'est qu'un état condensé de l'énergie.

La science a ses limites, le soi-disant « progrès » m'effraye plus qu'il ne m'émerveille. Les nano-technologies, le transgénisme, l'ectogénèse, les satellites de surveillance, la dissuasion nucléaire nous livrent malgré eux ce constat empirique sans appel, le rapport de subordination qui nous lie à la matière : Et en agissant sur celle-ci de manière imprudente, plutôt que de résoudre nos problèmes, nous nous rapprochons de notre finitude individuelle et peut-être même collective...

Face à cet homme contemporain dépossédé, bientôt jusque de son intégrité corporelle, face à cette humanité qui tombe, à défaut de me consoler avec de grands idéaux, j'ai un réflexe instinctif, animal: celui de m'accrocher à la falaise, au rocher qui dépasse.

Mon caillou, depuis toujours, c'est la peinture. Ces derniers temps, j'y reviens avec soulagement. Conscient de la stabilité que celle-ci me procure. Je vous en dirai plus dans un prochain courrier.

Peintures matérialistes, suite.

Montpellier, le 21 novembre 2011

Depuis que j'ai les yeux ouverts, je suis tout entier dans mon regard. Tôt, j'ai découvert la peinture. Mes parents se sont vite aperçus qu'il suffisait d'un tube de gouache et d'une feuille vierge pour que je disparaisse pendant des heures. Cela n'a rien d'original, presque tous les enfants sont comme ça. Moi, je le suis resté.

J'ai dû visiter quelques musées, mais c'est à l'adolescence que j'ai fait le lien. Pour la première fois, j'ai pris conscience que la peinture avec un grand P pouvait être quelque chose de vivant produit par des gens vivants. Pendant la fête de mon village du sud où le pastis coule à flots, dans une petite maison avec jardin appelée pompeusement « centre d'art », exposaient une fois par an des artistes contemporains de renom. Là, j'ai eu la chance de faire connaissance avec certains. J'étais attiré par ces créatures pleines de panache et de faux-semblants qui finissaient régulièrement la soirée en vomissant leurs tripes dans un fossé. Je dois dire que ces jaillissements de vie incontrôlés me fascinaient. J'aimais ce joyeux bordel multicolore. J'aimais ça et le rock. C'était parfait car ces peintres là, issus pour la plupart de la figuration libre pratiquaient les deux. Dans le genre punk de la peinture, j'ai découvert ensuite

Pollock. C'était encourageant de se dire que tout le monde pouvait se prendre pour lui avec un pinceau sans poils et les fonds de pots de glycéro des parents. J'ai découvert récemment qu'il était, avec d'autres monstres sacrés américains, aidé sans le savoir par la CIA... La subversion est décidément un concept assez ambigu ! Ce qui est sûr, c'est qu'au cours de mes études d'histoire de l'art, j'ai rarement trouvé dans le Gombrich des histoires d'alcoolisme, de drogue et de vomis. Et pourtant, c'est bien cette angoisse vertigineuse d'être au monde qui rend tous ces artistes si touchants.

J'ai donc préféré un temps le rock, sillonné la France des cafés concerts dans un camion hors d'âge. Je gardais un œil sur les arts visuels, surtout ce qu'on appelait alors l'art graffiti qui me paraissait le plus excitant et le moins conventionnel. J'en étais là quand je me suis remis à peindre avec une autre ambition que celle de réaliser des affiches ou des décors de scène.

En tête, une seule idée que je croyais intéressante : inverser le principe du street art, ne pas inonder l'espace public de mon ego, mais inviter le public à investir mon espace intime, à « graffiter » mes propres peintures, mettre l'accent non sur l'individu, mais sur le partage du commun. Influencé par l'esthétique relationnelle, je considérais mes toiles comme un espace social où devaient s'illustrer les enjeux d'un être ensemble symbolique. Problématiques liées à la mondialisation en particulier, développement d'une identité dans le rapport à l'altérité, binôme hospitalité/ hostilité, etc... Avec le recul, je m'aperçois que j'opposais aussi un principe féminin d'insémination, de réception à un principe masculin de projection, d'appropriation. Je voulais hurler que j'existe, comme la plupart des street artistes, mais je voulais aussi écouter de temps en temps. Et me laissé porter, happer par le médium.

Avec le temps, je réalise que ce qui me plaît est justement cette impossibilité de réduire la peinture à une intention, à une pensée rationnelle. Il en est de même concernant le reste de mes projets participatifs ! Avec celui autour du monde, vécu comme un semi-échec, et celui en Islande où je laissais aux participants l'unique responsabilité de la forme, je suis arrivé à la fin du cycle de mes actions « relationnelles ». Je pense en avoir cerné les limites, mes limites en tout cas. Et je dois avouer que les milliers d'« artist statements », les miens y compris, qui conjuguent les « donne à voir, convoque, expérimente et autres interroge la pulsion scopique du regardeur dans l'espace de monstration » comme des figures de style imposées me semblent d'un conformisme qui flirte souvent avec la vacuité. Je ne suis pas un intellectuel et je ne souhaite pas limiter ma pratique à quelques lignes de texte régurgitées. Ce que j'aime, c'est « barbouiller », produire sans trop réfléchir un « artefact visuel ». Je n'ai commencé à comprendre que récemment les démarches des Support-Surface, celle des Gutai. Comme toujours en faisant, plutôt qu'en lisant. J'aime me situer dans un acte simple de présence au monde, une présence qui s'éprouve dans le geste, lui-même issu d'une forme active de concentration. D'autre part, j'aime aussi l'idée d'une pratique appliquée, modeste mais ardue, répétée mais dérisoire, sisyphienne et donc méditative. Je dois dire que même si j'ai très peu fréquenté Aristote et ses enfants Praxis, Technè et Poesis. Ces derniers temps, j'ai juste eu envie récemment de cultiver un peu mon « savoir-faire », d'essayer d'autres recettes de cuisine, de me pencher sur certains aspects physico-chimiques de la barbouille que je connaissais mal : la peinture à l'huile, à la caseïne, à l'œuf, les glacis, etc. J'ai eu envie de texture, d'effets visuels, de découpages et de collages. En tête, j'avais les élucubrations sur le matérialisme évoquées dans mon précédent courrier. D'un point de vue formel, mon inspiration m'a attirée d'abord vers les bijoux, ceux des Maharadjahs, ceux plus contemporains d'Othoniel (dont une sculpture trône aussi dans mon fameux village). Ces objets complexes étaient selon moi une espèce de quintessence de la matérialité. Puis, les choses se sont « concrétisées » sous forme de simples « pierres », plus ou moins précieuses. Scories géologiques sans importance, éléments décoratifs, armes, bijoux je l'ai dit, elles sont aussi pierres angulaires, point de départ physique autant qu'intellectuel d'où l'homme s'élève.

Évangéliques, philosophales, elles sont l'analogie mystique du pigment lui-même, transfigurant la matière, l'esprit, prolongeant la vie au-delà de la vie...

Ça y est, je recommence à penser. Si j'énumère ici quelques interprétations symboliques, c'est dans l'unique but d'étaler mon semblant de culture comme du beurre sur une tartine. Je ne me situe pas dans cet état d'esprit là. La pierre que j'évoque aujourd'hui, c'est le simple caillou, celui situé au ras des pâquerettes. Un élément superficiel qui est parfaitement en phase avec mon état d'esprit actuel, un peu avec celui de ce monde de spectacle également, me semble-t-il, tout occupé à s'étourdir d'effets visuels de surface.

Ce que je cherche, c'est une espèce de plate et chatoyante matérialité du vide...

Superadditum

Reykjavik, Islande, le 10 octobre 2011.

Comme je l'ai évoqué dans un précédent courrier, je suis un peu numismate, billetophile à mes heures et cette passion me rattrape en voyage. Elle m'a d'ailleurs joué quelques mauvais tours. Le jour où, par exemple, au poste frontière d'Eilat, entre l'Égypte et Israël, j'ai posé mon sac de voyage sur le tapis roulant d'un détecteur de métal... Dans les secondes qui ont suivi, une sonnerie assourdissante a donné le signal qu'attendaient trois soldats en armes pour me serrer de près. « Qu'est-ce que c'est ? » m'a demandé une jeune douanière d'une voix blanche en pointant une forme étrange sur son moniteur à rayons X. Fusillé de regards, j'ai bien été obligé d'ouvrir le petit sac qui contenait les dizaines de pièces que je récoltais avec délectation depuis le début de mon tour du monde, quinze mois plus tôt, et qui commençaient à représenter une certaine masse de métal. Une fois le sac ouvert, les pièces ont bien entendu roulé dans toutes les directions. J'ai pris un temps fou à les ramasser pendant que la file des voyageurs impatientes grossissait derrière moi dans un murmure réprobateur. C'est toujours comme ça quand on essaye d'être discret... Naïf, j'étais arrivé avec l'intention d'éviter de préciser aux douaniers que j'avais un tampon syrien sur une des pages de mon passeport. Bien sûr, ils n'ont pas été dupes et les choses ont continué à se dégrader. Mais c'est une autre histoire...

En ce moment je suis en Islande et j'ai passé la douane sans souci. Comme toujours, j'ai changé mon argent en devises locales dès l'aéroport. Je l'ai fait en pensant que c'était précisément cet acte – la découverte d'une nouvelle monnaie et de tout le folklore qui lui est attaché – qui m'avait conduit jusqu'ici. Car ma présence a un rapport direct avec l'argent, l'argent de papier, l'argent virtuel aussi.

Touché, comme tout le monde, par la violence d'une crise financière qui n'en finit pas, j'ai eu envie d'aborder le sujet. Et où le faire, sinon ici ? Dans ce petit pays qui a réagi de façon si singulière à cette crise. L'Islande nous rappelle que la monnaie a une nature éminemment politique. Permettant de quantifier nombre d'échanges interhumains, elle fait l'objet de négociations permanentes dans lesquelles se jouent la cohésion de nos sociétés. Ce n'est pas pour rien qu'on condamne bien moins sévèrement quelqu'un qui tue son prochain que quelqu'un qui imprime de faux billets. On parle ici de choses sérieuses. Et si la nature transactionnelle de la monnaie a notamment pour but de régler sans violence les conflits d'intérêt, en période de grands changements, elle peine à masquer les tensions énormes qui se font jour. Les réajustements se font hélas de manière froide et brutale.

Alors, le marbre des opulentes banques d'affaires se change en sable qui se dérobe sous nos pieds. La monnaie d'or se transforme en monnaie de singe. L'épargne de toute une vie est dévaluée en une nuit. Le petit animal qui fait la grimace, aiguillonné par le bateleur dans l'histoire qui est à l'origine de cette expression, c'est vous, vos parents, vos grands-parents...

Pour des raisons que l'on ne comprend pas tout à fait, on supprime vos acquis sociaux, on taxe jusqu'à vos sodas. Après le sel, le sucre : la cicatrice laissée par la gabelle se remet à saigner. Enfin, nous prenons conscience d'une réalité qu'un statut déclinant de grande puissance nous avait trop longtemps fait oublier : En octobre 2011, nous seront sept milliards de petits êtres humains à nous battre également pour essayer de survivre dans une pagaille extraordinaire. Le défi est immense. Les réactions de peur et de replis qu'il suscite tout autant. Celui-ci nécessite sans doute la mise en place, à la juste dimension où se pensent aujourd'hui les choses – le monde – d'un nouveau *contrat social*. Reste à se mettre d'accord sur ses termes et sur une échelle des valeurs. C'est bien là où se situe le nœud du problème... Et celui-ci nous renvoie à la monnaie – qui matérialise justement les échanges de valeurs – et qui, plus qu'un simple élément révélateur, sera un des outils incontournables dans la mise en œuvre de cette nouvelle ère.

Une gouvernance monétaire mondialisée est-elle souhaitable ou, comme semble le penser certains économistes, le bon système serait-il plutôt d'associer cette entité, forcément lointaine et déshumanisée à une multitude de monnaies locales ou virtuelles du type SEL, BIT coin, etc ?

A la manière décalée qu'emploient toujours ceux qui se piquent de traiter d'un sujet qui les dépasse, j'ai voulu tenter l'expérience en poussant le raisonnement jusqu'à l'absurde : Imaginons que chacun de nous crée sa propre banque, batte sa propre monnaie, décide de l'illustration de ses billets. Imaginons surtout que cette monnaie soit convertible en couronnes islandaise, mieux, qu'on puisse spéculer sur son taux de change ! Pas en anticipant sur son appréciation par rapport à d'autres monnaies, mais en misant sur la faculté de l'artiste initiateur du projet (moi) à faire monter sa côte !! Réflexion au premier degré sur les rapports entre artistes et argent, sur la valeur de l'art ou sur l'art comme valeur... Petit clin d'œil aux traders qui investissent dans l'art, placement contra-cyclique à fort rendement et machine à donner un supplément d'âme à de gros chèques pleins de zéros. Histoire d'un peintre qui paye pour que les autres peignent à sa place. Allez savoir...

La nuit du 4 août 2011

Montpellier, la nuit du 4 août 2011

C'est à Madagascar que j'ai été confronté pour la première fois à l'extrême pauvreté. Certains m'ont dit depuis : « moi, je ne pourrais pas supporter ça ». Malheureusement, ce n'est pas parce qu'on est loin d'elle que la misère n'existe pas. Mais c'est vrai qu'on la supporte mieux à bonne distance... Bon, trêve d'ironie. En ce qui me concerne, j'ai besoin de toucher les choses du doigt. C'est ma façon d'essayer de les comprendre. Pourtant il y a des cas qui dépassent l'entendement... Des cas, surtout, où l'on perd ses belles illusions... Je veux parler de la manière dont on imagine qu'on réagirait confronté à certaines situations. J'ai vu des parents jeter leur nouveau né sur un tas d'ordure faute de pouvoir le nourrir, j'ai vu des enfants avec le ventre gonflé par la famine, d'autres, partout dans le monde, m'ont suivi des heures en me demandant l'aumône. Et qu'ai-je fait : rien ou presque. J'ai continué mon chemin. Pire, j'ai dû m'endurcir pour tenter de résister à la violence quotidienne de ma position, à ce sentiment paradoxal d'envie et de répulsion que je suscitais chez ceux dont je venais, en touriste, observer d'un air gêné l'univers que j'avais sans doute contribué à détruire. Mondialisation ultra libérale, tourisme de masse, individualisme forcené. Tout a été théorisé, critiqué, mis en chiffres et en colonnes...

Mais pas de raccourcis faciles. Certains de ceux que je plaignais trouvaient normal de prostituer leur petite sœur pour se payer des cigarettes et n'auraient pas hésité à me dépouiller

entièrement si l'occasion s'était présentée. Comme elle s'est présentée, c'est d'ailleurs exactement ce qu'ils ont fait ! C'était de bonne guerre, je ne leur en veux pas. C'est ce qu'on appelle, paraît-il, la loi de la nature, où ceux qui le peuvent mangent les autres pour survivre. Dans notre société policée, qui tient notre animalité à distance, on a parfois tendance à l'oublier.

Quand le vernis se craquelle, cette réalité nous rattrape... D'autres diront que la roue tourne. Allez savoir !

Aujourd'hui je ne parle plus de cet espace-temps particulier qu'est le voyage. Non, je vous demande simplement : Que feriez-vous si des gens dormaient dehors, juste en bas de chez vous ?

Pour moi, la question s'est posée de manière incongrue cet été, en se plaçant d'elle-même dans le champ de l'art. J'habite à côté du FRAC Languedoc-Roussillon qui proposait à ce moment là une exposition « sur le thème du lit ». Passant tous les jours devant, j'ai fini par remarquer qu'en face, à quelques mètres seulement, des personnes dormaient sur des cartons. Le 4 août (...) j'ai pensé que ça faisait un peu trop pour que je reste indifférent. D'autant que la note de présentation de l'exposition posait la question de l'utilité de l'art, je cite : « En d'autres termes, une oeuvre d'art n'est-elle pas tout aussi inutile qu'un lit ? » à comprendre à l'envers comme : « au contraire, les deux sont probablement indispensables ». J'aurais pu poser directement cette question à ceux qui dormaient là, mais par respect pour eux, je ne l'ai pas fait. Je ne voulais pas non plus me contenter d'une critique de cette exposition, à priori malvenue, mais qui posait finalement quelques bonnes questions. J'ai pensé à Jacob Riis et sa série « Les Autres 50% : comment ils vivent et meurent à New York » qui avait contribué à faire changer la situation de l'époque. A Gustave Courbet, à ses peintures et plus encore à sa vie, exemple d'engagement. A d'autres encore, à l'opposé, qui ont voulu édifier les masses : « *Bilder sprechen* » disaient-ils. Qu'en est-il aujourd'hui où la manipulation, l'enfouissement sous l'image a atteint un stade de saturation.

Les repères sont brouillés, toute action semble suspecte, dérisoire, opportuniste, « récupérée » par un système qui s'en nourrit. Comment s'y retrouver entre des créateurs, gentiment subversifs, faire-valoir d'une industrie du luxe en quête de « plus produit », un gigolo milliardaire, Banier, qui porte plainte contre le SDF qui l'a giflé après qu'il l'eut pris en photo, des stagiaires qui travaillent gratuitement pour des magazines d'art et qui, comme Catarina chez Flash Art, s'entendent dire par le patron « qu'avec la globalisation, même les putes parlent quatre langues et maîtrisent Indesign », des artistes qui n'envoient pas forcément un communiqué de presse à chacune de leur opération.

Quoi qu'on en pense, la plupart des artistes ne regardent pas la misère de haut, en donnant des leçons de manière péremptoire, ils la regardent dans les yeux, au quotidien. Pourtant, s'ils paraissent légitimes pour en parler, un malaise subsiste. Celui-ci naît de la contradiction, qui me semble très parlante et qui tient au fait que dénoncer la misère des autres peut se voir comme un sujet « porteur » idéal pour se mettre en avant ? Je pense que les artistes sont en cela un excellent exemple de cette particularité de notre époque, de cette génération qui peine à se faire une place, dans un marché du travail saturé autant que dans le cœur de familles recomposées. Elle est portée par la volonté irrépressible d'exprimer son désir de reconnaissance qu'on retrouve, par exemple dans la télé-réalité, Facebook, etc. Certains sont prêts à tout sacrifier et à s'asseoir sur beaucoup de convictions pour être dans la lumière, pour se sentir un peu désirés. C'est une tentation que connaît la plupart des créateurs qui rêvent d'être « exposés ». A ce titre, je trouve particulièrement intéressant l'émergence (et d'abord le nom) du mouvement des Anonymous qui tente de mettre justement à distance cette composante égotique.

Pour autant, ce penchant narcissique n'empêche en rien que les artistes soient sincèrement préoccupés par une précarité grandissante, à commencer par la leur. Comment poser alors

cette inquiétude dans le champ de l'art sans tomber dans le grandiloquent, le misérabilisme ou l'instrumentalisation.

Plus précisément, comment puis-je faire face à la situation qui m'occupe, articuler mes contradictions, comment me poser en résistance face à des solutions toutes trouvées dont la première est toujours de ne rien faire ?

Contrairement à ce que conseille l'adage, quand je n'arrive pas à réfléchir, je suis partisan d'agir. Sans idées arrêtées, j'ai voulu mettre en œuvre un principe d'action-réaction, d'effet papillon. Me laisser aller à la spontanéité. C'était ma manière de répondre par l'absurde à l'interrogation du directeur du FRAC. J'ai pris celle-ci comme un axiome de physique élémentaire : Tout ce qu'on fait entraîne des conséquences, même une exposition.

La vidéo s'est imposée à moi naturellement, peut-être un peu parce que c'est un média dont je ne maîtrise aucune des techniques, ni aucun des codes. Avec l'aide d'un ami, j'ai décidé d'aller à l'essentiel, de témoigner simplement de ces deux réalités juxtaposées.

Un soir, je suis aussi allé demander à ces sans domicile ce que je pouvais faire pour eux, apparemment, ils connaissaient mieux que moi l'article de loi L622-1. Car depuis, ils ont disparu...

La ligne du jour.

Montpellier, 11 juin 2011.

J'ai eu cette idée dans un aéroport, celui du Caire. Par la porte d'embarquement voisine de la mienne s'engouffraient, en tenue d'irham, des groupes de pèlerins en partance pour la Mecque. Malgré plusieurs mois passés en immersion dans la culture musulmane, je n'étais pas encore, loin s'en faut, familiarisé avec tous ses usages. A vrai dire, dans les allées du terminal, j'avais pris les trois premiers fidèles que j'avais croisés dans ce très simple appareil – deux pièces de tissu blanc sans couture enroulées sur leur corps nu, une en haut, une en bas – pour les clients d'un improbable sauna situé dans les galeries marchandes. Je les imaginais attendre que leur peau sèche en se baladant, un peu hésitants, affublés de serviettes-éponges trop petites. Je précise qu'après deux ans de tribulations autour du monde, cette éventualité ne m'aurait pas plus choqué que des voyageurs sans chaussures se faisant grignoter les peaux mortes des pieds par les poissons d'un aquarium éclairé de lumière fluo. Pas plus que ne m'avaient choqué ces apprentis baroudeurs coréens endormis sur d'énormes sièges massant qui ronronnaient ou ces ouvriers thaïs se faisant couper les cheveux par dizaines dans une gare dont les quelques rangées de sièges en plastique faisaient office de salon de coiffure.

Ce rapport spirituel au tissu m'avait rappelé, à Jérusalem, ces juifs orthodoxes dont je voyais toujours dépasser quelques fils usés de leurs habits invariablement noirs – les tsitsits qui frangent les quatre coins du Tallit et évoquent les commandements sacrés de la torah – subtiles ficelles qui m'avaient beaucoup intrigué de prime abord. Dans le même ordre d'idée, je pensais également à l'étoffe non tissée de la tunique dont certains passages de la Bible habillent Jésus. Il y a peu, j'ai lu que, pour l'époque, elles évoquaient un signe extérieur de noblesse et non, comme certains exégètes ont pu l'écrire, de pauvreté.

De manière plus profane, j'avais également en mémoire mes heures passées, dans la pénombre odorante des souqs de Damas et d'Alep (villes meurtries) à chercher, en bon « touriste », le tapis que j'imaginai déjà dérouler fièrement sur le plancher de mon salon. En me perdant dans les ruelles et les arrières cours, j'avais fini par tomber sur des amoureux du tissage, sur des restaurateurs de pièces centenaires. Je m'étais trouvé en face d'artisans détenteurs d'un savoir-faire dont l'origine se confondait avec celle de l'humanité. Les yeux mis-clos et la peau aussi usée que les œuvres dont ils prolongeaient la vie, ces parchemins

vivants me racontaient leur histoire, une histoire d'hommes nus, de nomades, une histoire qui remontait à l'enfance du monde. Une histoire dont le fil solide, fait d'éternels recommencements, se passait dans le va et vient d'une aiguille...

Quand j'avais fini par choisir mon tapis. Celui qui me l'avait vendu me l'avait « lu ». Pour se faire, il avait commencé par me parler de son enfance, celle d'un gamin de quatorze ans envoyé seul en Afghanistan à la rencontre d'un maître. Celui-ci était vieillard plus assez rentable pour travailler autre chose que de jeunes âmes. Comme Al-Farabi, jour après jour, à l'aube des montagnes, il répétait à son petit élève qui peinait à sortir du chaud sommeil de l'hiver : « Quand tu dors, tu voles ta vie ». Ainsi mon vendeur avait-il appris le langage des tapis, celui des contreforts de l'Hindou-Kouch, celui utilisé, bien avant lui, par les bergers de Mésopotamie. C'était de la part du vieux père spirituel que son disciple, cinquante ans plus tard, avait insisté pour me prouver que le tissage se confondait avec le texte, ce tissu de mots que trament nos pensées, ces mots partagés qui sont eux-mêmes des liens serrés entre les hommes.

Alors, j'ai eu envie de me pencher sur tous ces récits. J'ai eu envie d'en savoir plus sur ceux des grandes religions monothéistes, sur ceux, aussi, qu'on se raconte au bistrot, dans les cours d'école, ceux qui, en deux mots, structurent nos sociétés, donnent du sens à ce que nous vivons, nous inscrivent dans une histoire, petite ou grande.

J'ai essayé de comprendre Jean-François Lyotard, le post-modernisme et l'éclatement, selon lui, de ces *grands récits*, j'ai tenté de lire Jürgen Habermas et son *agir communicationnel*... De là, j'ai dérivé vers les *Rumeurs* de Jean-Noël Kapferer et le *Storytelling* de Christian Salmon.

J'ai constaté que les récits, comme les tapis, avaient un revers, loin de nous émanciper, ils pouvaient formater notre comportement et, pire, notre imaginaire. A quel point certains récits pouvaient être une arme d'asservissement redoutable.

Mais je ne suis pas un intellectuel, encore moins un philosophe, j'ai besoin de pratiquer, d'assembler moi-même quelques bricoles pour apprivoiser le monde qui m'entoure. Je prends plaisir à mettre en place de petites expériences humaines de proximité, juste comme ça. J'ai eu envie de le faire avec les pièces d'un jeu. Un jeu de société dans lequel le récit serait assujetti à un vote... J'ai tenu à ce que cette distraction en soit vraiment une, que les participants jouent pour de bon, qu'il y ait des surprises, de la rivalité et du suspense.

Au début, j'aime isoler les participants un à un, les voir chercher une anecdote dont ils savent qu'elle va révéler beaucoup d'eux. J'aime les entendre, pendant que je les enregistre, évoquer ce souvenir lointain, un peu intimidés, s'excusant de sa *banalité*. Je jubile devant ceux qui, déjà, au lieu d'enjoliver leur récit, plus ou moins consciemment- pour le rendre socialement acceptable - me demandent franchement s'ils *ont le droit* d'inventer une histoire, si je peux le faire à leur place...

Ensuite, la vraie partie en société commence ; chacun doit communiquer. La pression du groupe s'éprouve. Un joueur cherche à se faire comprendre par un dessin tandis que ses coéquipiers font travailler leur imagination ou – ce serait plus juste – cherchent à dépasser leur propre systèmes de représentation. Pendant ce temps, l'autre équipe, les yeux masqués, se « fait une idée » à son tour d'une histoire en tentant d'associer les interprétations qui fusent aux voix hésitantes qui les proposent.

Puis vient le vote proprement dit, moment excitant s'il en est. Certains petits malins ont bien compris qu'ils ont parfois intérêt, pour avoir des suffrages, à mentir, à convaincre les autres joueurs d'attribuer une histoire à quelqu'un dont ils savent qu'il n'en est pas l'auteur. D'ailleurs, qui a vraiment vécu ou inventé ces histoires ? C'est si troublant que les joueurs en arrivent à se demander s'ils connaissent vraiment les personnes qui les entourent. L'image qu'on s'est faite d'eux au fil des années, celle qu'ils renvoient d'eux-mêmes, celles, dessinées qui s'accumulent sur la table suivies de leurs interprétations fantaisistes : tout se brouille.

Parlent-ils vraiment le même langage ? Peuvent-ils se comprendre ? Qu'importe ? Déjà, chacun raconte de nouvelles histoires, les déforment à volonté pour gagner la partie.

Encore une fois, la moisson a été riche : je repars avec des enregistrements sonores, des photos, des morceaux de toiles peintes abondamment griffonnés et, plus que tout l'échos de bon moments de rigolade...

Un soir où je rêve à ce projet, une copine (...), qui *travaille dans la culture* me demande dans son jargon formaté : « Mais qu'est-ce tu interrogues, qu'est-ce que tu veux donner à voir ? Peux-tu m'expliquer ta démarche, enfin tu vois quoi ? »

Non, je ne vois pas. Pas ça en tout cas. Je n'ai pas de message à délivrer au monde.

J'essaie de lui expliquer que dans cet aéroport du Caire, des idées de peintures m'étaient passées par la tête, simplement. Bien sûr, je sais que peindre n'est pas une activité à la mode et je suis bien incapable d'expliquer pourquoi je m'entête à la poursuivre. Mais je voulais essayer de matérialiser ces idées, juste pour voir ces peintures, elles et rien de plus. Des morceaux de tissus colorés et gribouillés, cousus entre eux sur une toile par des fils qui pendaient, des lignes de textes consignées sur ces fils, comme sur de vieux rubans de machine à écrire qui déraillent. Une espèce de harde rapiécée et tendue sur un cadre, comme la peau aux milles facettes d'un Arlequin qu'on ferait sécher au soleil près d'une cabane. Je dis un Arlequin, je pense à un gueux, pour ne pas dire à un artiste... Un de ces gars, en tout cas, qui ne sert plus à grand chose et qu'on aurait bouffé un jour dans un monde devenu *sans histoire*...

Tout ça parce qu'on avait drôlement faim...

Vide aveuglant

Exarchia, Grèce, le 15 mai 2015.

A chaque changement d'époque ses disparitions.

Lorsque l'invention de l'électricité embrasa les nuits de nos villes, les étoiles arrêtaient de scintiller au-dessus de nos têtes.

Puis quand les vols bons marché nous donnèrent accès à un horizon lointain, c'était pour y découvrir l'acculturation provoquée par notre tourisme de masse.

Enfin, quand les appareils *connectés* se mirent à accompagner nos moindres faits et gestes, notre intimité se réduisit d'autant, prise en étau entre la cupidité des marchands et l'ingérence totalitaire des États.

Dans un mouvement comparable, en Grèce, quand le pays fut ébranlé par le grand basculement qu'on nomme aussi mondialisation néolibérale, quand on eut recours aux saignées mortifères des doctes savants de l'orthodoxie budgétaire. Quand, en d'autres termes, le peuple fut rançonné par la haute finance internationale, quand elle le fit rentrer à marche forcée dans le nouvel ordre économique mondial. Alors, là aussi, bien sûr, ce qu'il y avait avant ne fut plus.

Lors de mon premier séjour, il y a trois ans, le changement était déjà présent dans l'environnement urbain même si les panneaux publicitaires vides le tenaient à distance comme des écrans qui, à défaut de nourrir notre imaginaire asservi de consommateur, cachaient encore la misère qui n'allait pas tarder à éclater au grand jour.

Depuis, le trou de la dette s'est creusé dans les ventres et le vide s'est répandu :

Vies raccourcies, emplois évanouis, manque, absence, douleur, solitude.

La liste est terriblement longue. La poursuivre est un travail en creux. Il consiste à s'évertuer à donner à voir ce qui ne peut pas l'être, à prendre des chemins détournés pour inventorier le chaos.

Cette *béance du verbe* que chaque artiste visuel tente de combler dans un langage qui lui est propre. Aujourd'hui, celui-ci prend la forme d'un diaporama dans lequel textes et images se répondent.

L'œuvre au noir

Grândola, Portugal, le 2 octobre 2014

Le 15 février 2013, un frisson d'émotion parcourut les bancs du parlement portugais. Une chanson s'élevait de la tribune réservée au public, *Grândola, vila morena*. Le peuple debout donnait de la voix du balcon pour exprimer son désespoir face aux ravages des plans d'austérité imposés par la troïka. Trop c'était trop. Comme quarante ans plus tôt, en cette nuit du 25 avril 1974, quand la radio Renascença diffusa ce chant de José Afonso pour la postérité, vibrant signal du début de l'insurrection des œillets qui allait renverser le régime fasciste. Depuis, les manifestations de la misère rythmées par ce chant se sont multipliées dans toutes les grandes villes du pays et je me suis fait traduire *Grândola, ville brune*, l'hymne révolutionnaire portugais. Je ne doutais pas qu'il reprenne à son compte l'idéal de toute démocratie, celle d'un peuple fraternel, égalitaire et souverain.

Sans doute par déformation professionnelle, c'est le brun du titre qui a attiré mon attention. Qu'avait voulu exprimer le poète exactement par cette métaphore ? Quelle était l'influence d'une couleur sur une situation pour ne pas dire sur la marche du monde ? Qu'est-ce qui

faisait, par exemple, que les extrémistes de tout poil fuient à ce point les teintes vives et joyeuses ?

J'échafaudais une interprétation quand, à l'autre bout de l'Europe, j'appris justement qu'un commerçant stambouliote avait lancé une nouvelle mode : En marge de l'agitation de la place Taksim, Huseyin Cetinel et ses suiveurs se mettaient eux à repeindre les escaliers des villes turques des couleurs de l'arc-en-ciel pour exprimer leur envie de s'émanciper d'un pouvoir oppressant et corrompu.

C'est alors qu'une idée me vint en mélangeant les deux histoires comme on mélange les pots de peinture.

J'allais descendre à côté de Lisbonne, à Grândola. J'allais lancer en grand mouvement de protestation populaire en incitant les habitants de cette ville symbole à repeindre cette fois-ci leurs escaliers, leurs trottoirs, les murs de leurs maisons du brun de leur chanson révolutionnaire. Ça aurait sacrément de la gueule un pays tout entier repeint en noir pour lancer à la face des comptables de Bruxelles le plus beau cri de désespoir que le monde ait jamais connu.

Oui *l'économisme* néo-libéral faisait passer peu à peu l'idéal européen à la grisaille, à la couleur poussiéreuse des ruines. Oui le brun du fascisme revenait sur l'Europe. Oui l'on n'avait plus qu'à porter le deuil du progrès social. Chiche, on allait le faire. Les habitants allaient se lever en masse pour signifier à coup de pinceaux que si le gouvernement voulait de la tristesse, de la sévérité, de la mortification, il allait être servi. Dans un délire, le chromoclaste huguenot reprenait le dessus sur le coloriste guilleret. Ce n'était sans doute pas mon confrère de Rodez qui allait me reprocher de vouloir me soulager de la sorte.

J'avais pensé à tout : Comme à l'aube de l'humanité, dans les cavernes de nos ancêtres, la peinture noire serait fabriquée avec de la cendre, celle de notre monde finissant. Je l'aurais mélangé au sang de l'Auroch pariétal, au sang du taureau ibérique, au sang de la bête fougueuse qui jadis enleva Europe pour satisfaire sa concupiscence et qui de deux corps étrangers fit naître une belle épopée. D'après les anciens, quand la situation est trop grave, il faut toujours procéder à un rituel païen de purification.

Malheureusement, je n'ai pas eu la ténacité d'aller jusqu'au bout. Pas du genre à avoir le couteau suffisamment aiguisé. Et je ne suis pas un meneur d'homme, loin de là. Je fais habituellement dans le dérisoire, le presque rien.

Alors je me suis résolu à noircir un Portugal imaginaire, un Portugal *imagé* par mes soins. Mon action consisterait à recouvrir partiellement de noir opaque les photographies que j'allais prendre de Grândola, à faire disparaître peu à peu la ville de mes vues comme si la civilisation entière disparaissait pour laisser la place au rien, au trou noir. Mais à la grande musique du big bang, j'allais opposer ma petite musique de chambre. Là où, dans le minuscule univers photonique se rejoue la lutte métaphorique de la lumière et de l'ombre, pour paraphraser Denis de Rougemont, j'allais tenter d'emprisonner l'âme dans la nuit de la matière.

Mais ne soyons pas manichéens, le noir lui-même, comme le rappelle Michel Pastoureau est un symbole ambivalent. A l'opposé du noir du deuil et de la finitude, il y a le noir matriciel, le noir du renouveau. Fille du Chaos, Nyx, déesse de la nuit est promise à une formidable descendance. Et dans ma petite alchimie photographique, cette *œuvre au noir* n'est, je l'espère, qu'une avancée vers le *magnum opus*, vers l'accomplissement ultime qui motive tous les artistes.

Je formule le même vœu pour notre histoire commune.

Nous vivons la fin d'un monde. Puisse le prochain faire fleurir les couleurs sur le chemin de notre destinée.

V.I.T.R.I.O.L

Le Cailar, le 3 juillet 2014.

Je suis un « provincial », comme disent dédaigneusement les parisiens. Mais j'ai la folie de penser que c'est mon village, Le Cailar, qui est au centre du monde.

Entre autres particularités insoupçonnables, j'ai découvert fortuitement que c'est là qu'était née, au milieu du douzième siècle, la notion de proportionnalité de l'impôt. Pour la première fois dans toute l'Europe médiévale, ce n'était plus par *feu* (par foyer) indifférenciés que fut calculé le tribut exigé des habitants pour restaurer les fortifications locales, mais en juste proportion des biens de chaque famille, évalués sur pièces par une commission *ad hoc*.

J'avais depuis longtemps l'intention d'aborder ce lourd sujet dans ma série d'œuvres traitant de la crise économique. Ce point de départ historique qui flattait mon chauvinisme ne pouvait donc pas mieux tomber. A l'heure où l'on fête dans le sang et les larmes les 100 ans de l'instauration de l'impôt sur le revenu, à l'heure du scandale Cahuzac, des manifestations de *pigeons* et autres *bonnets rouges*, il était temps de s'y mettre.

Comme souvent, j'ai commencé par remettre les choses en perspective. A la vue de ce document médiéval, en quelques secondes, j'imaginai mes lointains ancêtres - petits malins forcément - essayant de dissimuler quelque mobilier, deux ou trois poules pour faire baisser un peu la douloureuse. Car il faut l'avouer, de nos jours comme jadis, peu s'acquittent avec empressement de leur contribution. Quand gronde « la pompe à phynance », quelle que soit la méthode de calcul, on trouve toujours la somme injuste et excessive.

En ces temps difficiles, alors que l'augmentation des prélèvements obligatoires est censée aider la France à sortir d'une crise économique aiguë, à rembourser une dette, voire à laver une faute originelle que personne ne se souvient vraiment d'avoir commise – et pour cause - certains ont l'impression que la charge n'est pas partagée équitablement, que les recettes communes sont détournées au profit de quelques uns, que l'impôt n'est, en somme, qu'une simple rapine des faibles par les forts mettant en œuvre des enjeux de pouvoir.

Quand on se penche sur l'histoire de celui-ci, on s'aperçoit qu'en y apportant quelques nuances, c'est bien de cela qu'il s'agit.

L'impôt descend des offrandes faites depuis toujours aux dieux dans l'espoir qu'ils accordent à leurs adorateurs une vie meilleure - ou tout le moins qu'ils les laissent végéter sans douleur dans une crédule sérénité animiste. Il se retrouve plus tard dans la part de ses richesses que l'on abandonnait de plus ou moins bon gré aux seigneurs, aux gens d'armes pour leur ôter l'idée de vous massacrer comme qui rigole pour se distraire, pour qu'ils vous protègent éventuellement, dans leur jour de bonté, des hordes de pillards venus d'ailleurs.

Depuis toujours, il est une aliénation librement consentie d'une partie de sa liberté et de ses biens, un mal jugé nécessaire dans la perspective d'en conserver le reste, la soumission consciente à un pouvoir. Et ce pouvoir souverain, désormais complètement laïque, envisagé à une échelle suffisamment grande pour que l'intérêt particulier disparaisse au profit d'un intérêt collectif n'est rien de moins que ce que nous nommons aujourd'hui l'état. Payer l'impôt et donner éventuellement son avis sur son utilisation, c'est abandonner son statut d'individu isolé et vulnérable pour devenir un citoyen soumis à des lois contraignantes mais protectrices ; c'est accepter en connaissance de cause de *faire société*. Les particularités fiscales se calquant dès lors celles du système social de l'état considéré.

Plus la société est inégalitaire, plus l'impôt l'est aussi. Avec une tendance naturelle, comme il est issu d'un rapport de force, à se concentrer alors sur les plus faibles. Dans l'antique cité athénienne, seuls les métèques le payaient, sous l'ancien régime français, c'était plutôt le tiers

état. Avec la mondialisation financière et la révolution numérique, il semblerait que les plus riches d'entre nous aient à nouveau les capacités techniques de se distinguer du commun des mortels, même si l'utilisation à la mode de comptes localisés dans des *paradis fiscaux* n'est pas complètement validé par la loi (mais pas véritablement réprimé non plus). En tout cas, le malaise est palpable. Car l'impôt procède d'un fragile équilibre, pour être librement consenti, il doit être un tant soi peu équitable, légitime, il faut que chacun y trouve avantage. Sinon, loin de d'être le ciment de la cohésion sociale, il peut la faire tomber en morceaux.

Avec ironie, je repense à d'autres documents d'archives découverts dans mon minuscule village.

Les fortifications citées plus haut, édifiées au douzième siècle grâce au tribut des villageois furent détruites deux cent ans plus tard par des *tuchins*, des paysans errant venus de Beaucaire, des personnes « sur la touche », des marginaux harassés par les ponctions exorbitantes des grands seigneurs régionaux et que quelques mauvaises récoltes de trop avaient ruinés.

Pourquoi détruire mon village en particulier ? J'ai peut-être une explication liée à l'activité principale de ses habitants d'alors. Beaucoup étaient sauniers, marchands de sel, douaniers...

Et c'est là que l'histoire de ma région croise une nouvelle fois celle que les parisiens affublent pompeusement d'un grand H. Les plus importants salins du Languedoc remontent à Charlemagne et leurs vestiges se trouvent à un jet de pierre de mon clocher, à Peccais. Un peu plus tard, les tombereaux garnis de cristaux blancs partiront d'Aigues-Mortes, à quinze kilomètres, mais c'est pareil, la route du sel commençant bien là pour saupoudrer la moitié sud du royaume.

Le sel... L'histoire des prélèvements obligatoires n'en manque pas. Aussi vrai que la gabelle du sel fut l'impôt le plus détesté du moyen-âge. Mise en place en 1343 par Philippe VI, elle perdura jusqu'à la révolution. Inégalitaire s'il en fut, elle imposait à chacun d'acheter du sel en grande quantité, quels que soient ses besoins réels et à prix d'or. Les leveurs d'impôt réussissant ainsi mieux que les alchimistes la transmutation des éléments. En conséquences, les révoltes paysannes, les jacqueries contre le pouvoir central se multiplièrent jusqu'à l'épilogue sanglant de 1789, *salairé* de la terreur que l'on sait. Quelques siècle plus tard, les mêmes causes produisant les mêmes effets, Gandhi fit de cette même injustice le symbole qui lui permit d'arracher, avec la fameuse « marche du sel », l'indépendance de l'Inde au Royaume-Uni. Car le sel est un élément à part, d'une richesse symbolique universelle et d'une histoire locale dont j'ai un peu hérité et qui ne l'est pas moins. Paracelse, alchimiste pour les uns, père de la science et de la médecine moderne pour les autres, en fit au 16^{ème} siècle une des trois substances fondamentales avec le soufre et le mercure. C'est tout dire.

Voilà pourquoi j'ai souhaité mettre le sel au centre de cette œuvre sur l'impôt.

Et quoi de plus parlant pour illustrer sa nature particulière que cette phrase maçonnique inscrite en abrégé dans la méditative et métaphorique *caverne du sel* : « Visite l'intérieur de la terre et en rectifiant, tu trouveras la pierre sacrée »... Cette injonction est une façon d'inviter l'impétrant à exprimer l'essentiel, sa « quintessence », à creuser en soi, ce soi minuscule qui est toujours au centre de notre monde humain. Tout part de là. Gandhi, encore lui, le disait formidablement avec : « sois le changement que tu veux en ce monde ». A bien y réfléchir (je m'y essaye parfois), il ne sert à rien de s'en prendre aux banksters, à l'idéologie ultra-libérale, à l'individualiste de masse, à la corruption des hautes sphères de l'état, au diable en personne et au bouc Azazel qui comploteraient de concert pour nous saigner à blanc.

La vérité est que l'on ne peut s'en remettre aux autres, se décharger de notre responsabilité *d'hommes debout* simplement en votant et en offrant de temps à autres à la chèvre peureuse qui sommeille en nous un peu de notre sel démocratique pour agonir ensuite la terre entière de nos reproches amers.

Tout ceci serait trop simple, un renoncement facile. Ce serait faire preuve d'une foi idolâtre en un au-delà républicain qui s'occuperait de tout à notre place, par procuration. C'est nous qui sommes le sel de cette société, elle n'est faite de rien de plus. En renonçant y en prendre notre part active, c'est nous qui nous livrons résignés, par petits bouts, à la baudruche caprine qui enfle en se nourrissant de nos faiblesses. Car ces amuses gueules, ces offrandes, ces amulettes dérisoires ne suffiront pas à contenter ses ardeurs destructrices. Faîte de rage, de rancune et de peur, elle avalera ses adorateurs naïfs en entier, sans doute jusqu'au dernier. Le bon Daudet le sait, Gringoire et son double fasciste n'en parlons pas : la réalité nous rattrapera, autrement plus féroce que les animaux mystiques que nous nous construisons en pensée. Son ombre plane déjà sur mon village qui vient d'offrir à l'extrême droite un siège de député. Et cette réalité, j'en suis conscient, sera sans pitié pour les poètes et les rêveurs...

Paysages monétaires internationaux.

Montpellier, 2014 / 2015

Enfant, je collectionnais les petites coupures étrangères rapportées de voyages par mes proches. Se plonger dans leur contemplation minutieuse, c'était comme partir à mon tour. Un univers immense s'ouvrait à moi que je me jurais de sillonner plus tard. Ces dernières années, j'ai la chance de le faire dans le cadre de ma pratique artistique qui aborde notamment la "crise" économique mondiale. Une de ses premières manifestations ayant été financière, la passion numismatique m'a naturellement rattrapé et j'ai souhaité donner dans mes œuvres une place particulière au billet de banque et à sa charge symbolique.

Objet visuel singulier, son intérêt réside paradoxalement dans sa valeur d'échange – fiduciaire – et non dans ses qualités esthétiques.

Son iconographie est cependant extrêmement soignée, pour souligner son caractère précieux, mais aussi pour en faire un véhicule identitaire porteur d'idéologies. Ici tout est parfaitement ordonné, la réalité est enjolivée, voire franchement travestie. On oscille le plus souvent entre image d'Épinal et propagande, ce qui, là encore, n'est pas le moindre des paradoxes pour de petits papiers imprimés foisonnants aujourd'hui de dispositifs anti-falsification,

J'ai beaucoup insisté sur le premier aspect, la valeur transactionnelle, relationnelle, de l'argent dans l'installation : « Compte rendu » (description comptable d'un tour du monde qui résume les multiples rencontres de voyage à des échanges marchands) proposé en 2011 à *l'Espace Vuitton* prolongée toute l'année par l'action : « J'achète votre âmitié » (achat d'âm(e)-itiés grâce à des billets de banques réalisés par mes soins).

J'ai abordé aussi la création monétaire, la financiarisation et l'aspect identitaire attachés aux billets de banque avec le projet : « Superadditum » réalisé en Islande.

Avec la série des : « Paysages monétaires internationaux » je souhaitais explorer plus avant la dimension visuelle des billets de banque. Celle-ci reprenant avec le temps le dessus sur leur valeur "fiduciaire" dans un lent processus de "démonétisation" qui semble s'accélérer avec la crise. L'image, la valeur décorative du billet devenant ainsi exceptionnellement plus importante que sa valeur financière (...)

Je voulais me perdre dans l'espace imaginaire proposé par la plupart des billets qui offrent aux regardeurs méticuleux des paysages idylliques, des édifices imposants et des couchers de soleils interminables. Je voulais porter un regard critique sur ces territoires utopiques plus proches du rêve que de la réalité sans pour autant oublier l'émerveillement enfantin qui me saisissait jadis devant la profusion des costumes exotiques, des couleurs et des filigranes finement ciselés.

M'aidant une fois encore de mots, je suis parti des expressions : *paysages monétaires* et *village global* issues du jargon des économistes et je les ai rapproché du poète Georges Hugnet dont les collages surréalistes m'ont inspiré autant que ses textes.

Cet ancêtre, utilisateur avant l'heure du sampling et du copié-collé était par ailleurs dans les années 40 un grand résistant. Le confronter à l'image totalitaire des plus grands dictateurs mégalomanes de la planète affichant leurs effigies comme autant de signe incontournables de leur pouvoir sur une monnaie et donc sur un peuple ne m'en a paru que plus pertinent...

Les hommes de paille (ou le repeuplement d'une ville fantôme).

El Quiñon, Espagne, le 8 octobre 2013.

« Quel esprit ne bat la campagne ? Qui ne fait châteaux en Espagne ? » déclamait messire de la Fontaine devant le surintendant des finances Fouquet. Les aventureux bâtisseurs hélas, quand leur mégalomanie porte ombrage au soleil, finissent parfois par goûter aux gravas ou à la paille moisie des cachots. Ainsi advint-il de Francisco Hernando, promoteur de Seseña nuevo dont la folie des grandeurs causa la retentissante faillite. Son histoire restera exemplaire de la crise immobilière qui touche l'Espagne depuis 2008. Dans sa ville mirage prévue pour 40 000 résidents, ils ne sont que 3000, se débattant au quotidien pour survivre dans un environnement hostile, démesuré, sans infrastructures ni convivialité. Comme dans l'Utopia de Thomas More, le rêve peut toujours virer au cauchemar : la population se retrouve sur une île coupée du monde, dispersant le long des avenues aux murs de vent cette sourde intuition : Abraxa / Seseña, cités nées de la finance et des mathématiques sont des villes de fous. On a beau calculer et recalculer, sans humanité, toute habitat est un non lieu. En langage de maçon, on nomme ça un beau gâchis ! La situation ne peut pas laisser indifférent : En Espagne, ruinés par la crise, nombre de personnes se retrouvent sans toit, se serrent chez leurs parents, errent de mobile-home en vans pourrissants - précaires voyageurs, nomades économiques - tandis qu'au même moment, des centaines de logements neufs les narguent de leur monstrueuse vacuité. Alors, malgré eux, certains s'enfoncent, d'autres s'insurgent. Toujours sur la route, distillant en moi les raisins de la colère, j'ai seulement envie de prendre un camion et d'être sur place. Je pourrais tout aussi bien prendre Rossinante, tant la cause paraît perdue d'avance. En rejoignant ainsi dans la fiction l'homme de la Manche face aux moulins à vent, j'assumerais comme lui mon goût pour les valeurs que d'autres jugent désuètes, à contre courant. Comme lui également, j'oserais la fantaisie de donner un corps imaginaire à mes indignations. Une idée simple, littérale : Repeupler la ville d'épouvantails. Vous savez, ces silhouettes familières, anthropomorphes, qui éloignent les vautours et rassurent les humains. Depuis la nuit des temps, il me semble que c'est aussi à quoi servent les statues, les totems : à combler nos solitudes métaphysiques, à cristalliser nos peurs face aux ailes menaçantes de la nuit. C'est aussi à ça que serviront mes sculptures de haillons et de bouts de ficelles, à faire reculer l'isolement de l'artiste dans son atelier, dans sa vie, dans son art. Disposées aux quatre coins d'une ville fantôme ces silhouettes habillées de mes vieux vêtements écartèleront la folle profondeur de mes doutes pour mieux les tenir à distance. Rien de bien extravagant après tout, je m'inscrirai dans la longue tradition populaire des carnivals espagnols. Moi aussi j'aurai mes Hombre de Paja, construits dans la matière dont on fait les vieilles chansons, celles qu'on brûlent pour mieux les faire renaître. Des hommes d'herbes sèches, tressés de nature éternelle. Car, n'en déplaise aux trois petits cochons, c'est prouvé : la paille résiste au feu mieux que le béton. C'est une bonne nouvelle, surtout quand on sait qu'en Espagne, employer la « stratégie de l'homme de paille » consiste à caricaturer les idées de son adversaire pour les discréditer. Un peu comme certains marchands de sacs de ciment et de prêts hypothécaires le font avec

ces Indignados hirsutes et mal fagotés. Ceux-là même qui se piquaient de vouloir transformer la Puerta del sol de Madrid en Plaza de la Solidaridad. Tout n'est peut-être pas perdu alors ? Est-ce vraiment ridicule de faire tout ce foin, de penser que les chiffres passent après les humains, de vouloir habiter le monde autrement ? Les membres *d'Occupy Wall Street* ne disent pas autre chose. Ils parlent d'une présence active au monde, ils animent un mouvement profond, puissant. Ils déterrent un à un les pavés des grands bâtisseurs, les vrais, ceux de l'esprit : Heidegger, Bachelard, Arendt, Bourdieu, Lefevre, Levinas. Ils les balancent à la gueule des barbares. Moi, je ne suis pas un théoricien, je comprends peu et surtout lentement. Je serais plutôt du genre à prendre des idées toutes faites et à m'en servir pour bricoler de petites métaphores en comptant sur les « déviations créatrices du langage ». De Ricoeur l'humaniste, je pense ainsi appliquer la leçon en me racontant des histoires pour exister. Comme le dit Hölderlin mieux que tous avec sa formule « L'essentiel, sans doute, c'est d'essayer d'habiter poétiquement le monde, la maison du monde. »

C'est dans cet esprit que je partirai vers le sud avec le coffre plein, Le lecteur mp3 à fond sur le bitume. Adalante compañeros !

« *Vienen las hierbas, hijo; ya suenan sus espadas de saliva por el cielo vacío.* » *Frederico Garcia Lorca.*

Surprise-Parti(e).

Samedi 12 janvier 2013, Planète Marseille.

Quand j'étais petit, j'étais petit... Le plus petit de ma classe. Pour compenser, j'essayais d'avoir de l'humour (...) Je me souviens parfaitement du jour où je me suis moqué d'une camarade aux joues rougies de boutons disgracieux en lui chantant à tue tête : « Ce soir je serai la poubelle pour aller danser ». Son copain qui mesurait deux têtes de plus que moi n'avait pas trouvé ça drôle et m'avait mis peu après dans l'une d'elles.

Oui, vous avez bien lu, j'avais passé ma récréée enfermée dans un conteneur, avec un gros lourdaud assis sur le couvercle, c'est dire si je m'y connais en la matière. L'odeur m'avait suivi toute une journée. A dire vrai, elle m'est revenue souvent pendant mon tour du monde. Peu de pays ont des systèmes performants de collecte des déchets. Ailleurs, les habitants se débrouillent comme ils peuvent. Ce qui n'est pas brûlé, mangé par les animaux errants, finit par s'envoler aux quatre vents, par donner aux villes entières des faux airs de décharges géantes. Sans parler de ces no man's land où s'entassent jusqu'aux cieux fumants les cargaisons d'immondices que nous y abandonnons généreusement par super tankers interposés. Ici, entre autres problèmes, notre modèle d'hyperconsommation de masse engendre au quotidien des montagnes de résidus, un processus de haute entropie comme dirait ce bon vieux Clausius. La France produit en un an 355 millions de tonnes d'ordures, le monde 4 milliards. Et à poubelle, poubelle et demie – ou plutôt à moitié. Car, aussi incroyable que cela paraisse, près de 50% des produits alimentaires achetés finissent non consommés au fond des conteneurs tandis que beaucoup, même dans notre pays opulent, n'ont pas les moyens de se nourrir ailleurs qu'aux « restos du cœur ». J'ai découvert ce paradoxe malodorant au détour d'une de mes recherches sur la crise économique. Peut-être naît-il du principe qui recommandait jadis de « manger selon son état » - état social s'entend - laissant aujourd'hui aux bien nés le septième ciel des restaurants étoilés, les nobles volatils et aux gueux le jus de poubelles et la lie de vin ? « Plutôt un problème de gestion des flux, d'humeurs brouillées » aurait pu marmonner au moyen-âge un carabin de Montpellier, appliquant à la terre le « Tacuinum sanitatis ». Il aurait eu probablement raison. Ne soyons pas manichéens, n'opposons pas les uns aux autres. Il faut penser le système en termes de flux, de dynamique.

Au cours de notre vie, nous oscillons tous plus ou moins d'un état à l'autre : un jour gaspilleur, un jour nécessaire. Raison pour laquelle j'ai souhaité, en filant la métaphore nostalgique, intituler cette action : « Plaisir d'offrir, joie de recevoir ». Les choses vont dans les deux sens. Comme sur les territoires passionnés de l'amour, le trop plein et le trop vide s'unissent et se recombinent à l'infini. L'heure n'en est pas moins grave pour autant. A l'époque, cette collégienne ingrate dont j'étais sans doute un peu entiché m'avait valu une petite déconvenue. En me penchant une nouvelle fois sur une poubelle, je voulais la relativiser en la comparant à la véritable humiliation que vivent tous les jours ceux qui s'y approvisionnent. Le faire à Marseille, ville du Fini-Parti m'a semblé judicieux. Histoire de *bouléguer* sur un air de Schnippel Disko les images qui se succédaient en moi. La misère de ces ombres sans cesse plus nombreuses qui n'ont d'autre choix que de fouiller dans la merde des autres. La conviction d'un Tristram Stuart qui organise des banquets avec nos détritiques pour mieux nous mettre le nez dans le caca. Nous au milieu, pris en tenaille entre les habitudes de consommation qu'on nous impose et la culpabilité du nanti de la terre qu'on nous impose tout autant. La peur aussi, celle d'être à notre tour une marchandise gaspillée par cette monstrueuse broyeuse sociale, de finir à la rue, « à la poubelle » justement, alors qu'on pouvait encore servir : Voilà ce qui nous hante, le mauvais génie qui sort quand nous soulevons le couvercle. Transformer les conteneurs poubelles de Marseille en pochette surprise « à l'usage des faméliques et des nécessaires »... Pas compliqué : un peu de papier de couleur, quelques autocollants. Un rien suffit toujours pour s'adonner au Street art, rendre hommage au nouveau réalisme emballant de Christo, livrer une parodie grinçante de mes velléités humanitaires, s'essayer à la poésie urbaine et slamer sur un concept à l'accent chantant :

Fini-Parti. Surprise party. Parti de la Faim. Fin de Partie... Yo Yo Bonne Mère, ouvre l'œil, cette année Marseille sera en mode « poubelle » la vie.

Le silence de la rue.

Montpellier, le 9 novembre 2012, (anniversaire de la naissance de Raymond Hains).

Je reviens de Grèce. Durant mon séjour là-bas, j'avais parfois l'impression de surfer sur la crête d'un Tsunami qui fonce droit sur la France. Aujourd'hui, dans mon dos, soufflent encore les échos de cette foule athénienne chauffée au cocktail Molotov, comme un vent brûlant qui continue à me porter. Sur place, j'ai beaucoup marché, questionné, observé. J'ai pris aussi énormément de clichés. Certains, pour mener à terme un projet conçu avant de partir – comme un bon élève qui finit toujours ses devoirs –, bien à l'aise à la fraîcheur d'un petit studio improvisé.

Mais voyager, ce n'est pas ça, c'est avoir l'humilité de changer de perspective.

Paradoxalement, ce que j'ai à « rapporter » de plus parlant sur la situation que j'ai trouvée là-bas, ce sont justement ce que l'on pourrait qualifier de « non-images ». Celles d'innombrables panneaux publicitaires géants laissés vides faute d'annonceurs, faute de clients. « The medium is the message » ; on peut prendre ça aujourd'hui au pied de la lettre. Derrière la forme impeccable de ces contenants que dévoile l'absence de contenu, sur ces écrans qui n'arrivent plus à cacher la triste réalité, j'ai voulu projeter une interprétation personnelle, le retour brutal d'une utopie trahie : celle de ces soixante-huitards échevelés devenus entre temps fils de pub. J'ai anticipé la fin possible de la société de consommation, la fin d'une époque, d'un modèle économique. J'en reviens conforté dans cette intuition que la crise nous oblige à nous repenser. L'acte numéro un de la résistance à la brutalité de la situation, c'est d'avoir le courage de douter. (Pour un peu, je citerais Gilles Deleuze...)

Ces panneaux vides qui laissaient voir leur fond, c'était bien sûr une invitation à aller voir derrière les images, à taquiner le petit « faiseur d'images » que je suis, cherchant à *produire* un matériel artistique bien léché, à documenter, à inventorier un instant de basculement qui s'éprouve avant tout par le vide, par le grand choc famélique du rien...

Superfouilles

Raffina, Attique, Grèce, le 2 octobre 2012.

Je suis en Grèce.

Après avoir fait trembler le système financier islandais l'an dernier (!!!) en proposant aux habitants surendettés de dessiner leurs propres billets de banque que je changeais contre de vrais euros sonnants et trébuchants, j'ai rejoint le berceau de notre civilisation où je m'improvise archéologue. Unilever ayant annoncé récemment son intention de vendre ses produits en petits conditionnements pour faire face au « retour de la pauvreté en Europe du sud », j'ai décidé d'inventorier – avant que plus personne n'ai les moyens de se les offrir – les produits alimentaires des marques grecques emblématiques comme autant de vestiges d'une opulence en fin de course(s). Champollion de bazar déchiffrant laborieusement l'alphabet mystérieux de leurs étiquettes criardes, je reviens avec ironie sur la croyance en ces « promesses-produits » dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles n'ont pas vraiment été tenues.

En contre-point, je me suis mis également à photographier les innombrables devantures de magasins fermés du centre d'Athènes. En observant leurs vitrines figées livrées aux graffitis, aux affiches, aux pochoirs, à cette libération nécessaire de la parole dans un espace public dévasté par la précarité, j'ai l'impression de me trouver dans une Agora en ébullition, bruissante des rumeurs d'un monde en basculement. J'y suis, sur ce lieu même de la Stoa Poikilè. Et ce bon vieil Aristote trouverait sans doute que les capeloï font sacrément la gueule... Je regarde, je les questionne, j'écoute. J'assiste interdit à la montée des extrêmes, à des discours de haine qu'on croyait d'un autre âge portés par des mères de famille sympathiques drapées dans la conscience tranquille des petites commerçantes. Les optimistes prendront ça pour un moment politique intense, une vie de la citée en perpétuelle remise en question. Les autres penseront que nous vivons autre chose qu'un dangereux retour aux années 30, que le monde, la pensée qui est née ici il y a plusieurs millénaires est en train de disparaître.

Moi, je ne suis né qu'hier, en 1970. Cette année là, Jean Baudrillard publiait justement « La société de consommation ». Pendant que l'ouvrage se diffusait dans les milieux universitaires, j'apprenais à lire en déchiffrant - déjà - les noms des marques écrits sur les briques de lait, les boîtes de poudres chocolatées. Puis j'avalais mon petit déjeuner et, sans le savoir, je participais ainsi à ce nouveau modèle de société qui avalait lui les ressources de la planète, les idées, les mythes pour en faire, non seulement les objets manufacturés de tous nos désirs, mais bien un mode de relation aux autres, au monde, qui consistait finalement à nous avaler nous-mêmes avec tout le reste.

Mais restons positifs. Ici, je n'ai pas croisé la Pythie. Personne ne peut prédire l'avenir, surtout pas moi. Je ne suis qu'un petit voyageur qui, au-delà de cette autophagie sociale compulsive - pour rester dans les concepts grecs - a eu envie d'exprimer cette pesanteur eschatologique que mon naturel angoissé me fait ressentir ces derniers temps.

La conscience d'une finitude traverse depuis toujours l'esprit des artistes. Il me semble qu'elle prend aujourd'hui une densité inédite. C'est ce que je crois percevoir en filigrane dans nombre d'œuvres présentées cet été à la Documenta.

Une crise idéologique amplifiée par des « avancées » technologiques a entraîné une crise écologique qui a entraîné une crise économique qui a entraîné une crise politique... Une espèce de réaction en chaîne mondialisée qui fait qu'aujourd'hui, l'homme envisage sa disparition individuelle mais également collective. Situation dont il est, de manière probablement inédite, en grande partie responsable comme le souligne Jared Diamond. On conviendra que c'est lourd à porter.

Parfois, comme le disait Primo Lévi : « Ce qui motive l'artiste, c'est la honte d'être un homme ». Dans notre cas, il faut probablement tout changer. Notre comportement et plus encore notre manière de voir les choses. « On ne résout pas un problème avec les modes de pensée qui l'ont engendré », Albert Einstein, ardent promoteur du projet Manhattan savait fichtrement bien de quoi il parlait... Heureusement, la roue géopolitique s'est remise à tourner. Le monde de demain se pensera en Asie, en Afrique, par d'autres cerveaux, suivant d'autres paradigmes. Il faut leur souhaiter, nous souhaiter, bonne chance.

Pour l'instant, moi, je suis en Attique. J'y regarde nos antiques utopies occidentales couler dans l'eau chaude et transparente de la mer Égée.

Heureux comme un Ulysse qui vit un beau naufrage...

Le Cailar, Gard, le 15 août 2012.

Il y a deux jours, une association d'idée chaude et poussiéreuse, bourdonnante de mouches grasses et d'horizons dégagés m'a fait penser à l'Outback australien, aux aborigènes en particulier. J'en ai croisé fort peu en réalité. Quelques adolescents avec lesquels j'ai parlé pour tuer le temps interminable de déplacements partagés à travers le pays. Quelques silhouettes titubantes dans des rues écrasées de soleil fondu. Quelques autres, pas beaucoup.

Pourtant, c'est bien leur culture millénaire qui avait inspiré mon projet de petit facteur intercontinental. Sans oublier Bruce Chatwin et son « chant des pistes » qui a su si bien leur rendre hommage. J'avais découvert au lycée leurs dreamings, le dot painting. Et, au delà de la forme si particulier de leurs oeuvres, j'étais depuis dans l'attente d'échanger un jour avec ces êtres qui, pour paraphraser Kandinsky, savaient si bien mettre du spirituel dans leur art.

Sauf que...

Dans les années soixante, les aborigènes étaient quasiment considérés comme des animaux. Ils n'étaient même pas comptabilisés dans la population locale. Ils étaient violentés, parqués, humiliés, déportés. On enlevait les enfants à leur mère et ces « générations volées » avaient fini par engendrer un peuple hagard, miséreux, acculturé. Déportés d'une addiction à l'autre sur la terre rouge des confins du monde, seuls quelques vieillards se souvenaient vaguement des traditions de leurs ancêtres.

Et là, l'incroyable s'est produit. Cette vibration impalpable dont les lointains échos parvenaient assourdis depuis le monde des rêves, cette pratique oubliée que certains occidentaux plus charitables que d'autres avaient l'idée saugrenue d'appeler « art », était - sans doute pour la première fois dans l'histoire de l'humanité - ce qui allait empêcher un peuple de sombrer complètement dans la folie ordinaire, dans le vertige insondable de la vacuité.

Dans les camps de réfugiés où ils succombaient à la dépression induite par le désœuvrement et le mépris, des femmes puis des hommes se mirent à reproduire leurs dreamings non sur le sable, mais sur des murs, sur des planches, sur des toiles enfin. Organisés en coopératives ils commencèrent à vendre leurs productions à quelques occidentaux éclairés et désireux de les aider. Ce qui était à présent des peintures dûment estampillées « art aborigène » allait envahir les galeries d'art du monde entier et exalter les passions des collectionneurs « d'art premiers ». Cette culture fascinante allait rayonner à nouveau, aidant ses populations invisibles à sortir

des oubliettes de l'histoire. En somme, « l'art » avait sauvé ces gens, leur avait rendu leur dignité. Une belle parabole à laquelle j'ai envie de croire.

Ce matin, en jetant un œil sur le mur Facebook de Marc S. je suis tombé sur un lien alimentant de vieux débats : La démesure des grandes expositions-spectacle, la nature ultra-libérale du marché de l'art, les commissaires qui se prennent tous pour Szeemann, les collectionneurs milliardaires qui imposent leurs goûts bling-bling.

Nous sommes sans doute à l'acmé de certaines pratiques. Du coup, j'ai l'impression que les questionnements qu'elles soulèvent s'épuisent d'eux-mêmes, comme dans une courbe en cloche qui redescend. Comme si nous étions déjà dans « l'après ».

C'est peut-être provocant de ma part, mais je trouve qu'en matière d'art, la crise économique nous aide à y voir plus clair. Qu'on me comprenne bien : La plupart des artistes vivent dans des conditions précaires que la situation actuelle fragilise. Je sais suffisamment de quoi je parle pour ne pas me sentir obligé de me limiter au politiquement correct.

Partout en Europe, le chômage de masse atteint des seuils insupportables. Chez les jeunes espagnols, italiens, grecs, en particulier, le désœuvrement s'ajoute au sentiment d'inutilité, au rejet social. Et ce triste constat m'inspire un parallèle avec l'histoire australienne évoquée plus haut.

Personne qui tape dans un ballon le dimanche ne se présente comme footballeur ; je croise de plus en plus de chômeurs qui se disent artistes, pour ne pas trop avoir à baisser les yeux quand on leur demande ce qu'ils « font dans la vie », ce qu'ils font « de leur vie ».

Je vais être optimiste : je pense que tous ces gens ne se mettent pas à « faire de l'art » simplement pour se trouver une catégorie socioprofessionnelle. Ils ne font pas de l'art médiatisé à but lucratif, encore moins de l'art comme plan de carrière ou outil de social clamping. Peut-être de l'art comme thérapie ? Mais une thérapie sociale alors, de masse.

Plutôt de l'art comme ça. Pour rien et pour tout. Une espèce d'art qui aurait le goût fantasmé de la pureté originelle. Un art pour se sentir humain, pour reconquérir une dignité, une raison d'être au monde. Un art revivifié de toute cette énergie du désespoir. Un art sans prétention, multiforme, issu de la foule de ceux qui n'ont plus que ça. Une infinité de vrais morceaux d'art dans des vies qui sans ça ne seraient que des brouets insipides. Sans m'emballer, j'ai l'impression que ces derniers temps, les choses évoluent plus vite que d'habitude, faisant de l'esthétique dominante une statue vide tombant à la renverse.

Il y a cent ans, les rires absurdes de Dada répondaient à l'horreur de la grande guerre. Aujourd'hui, le silence bruyant du chaos économique et social, j'en suis sûr, prépare le lit d'une nouvelle ère.

Montpellier, le 10 Janvier 2012.

Berlin est une ville à la mode. Ce n'est pas franchement nouveau. Berlin était déjà une ville à la mode en 1900... Entre les deux, il s'est passé des trucs, comme on dirait dans « Bref » le programme court de Canal+. J'ai succombé moi aussi à ce tropisme berlinois. A ne pas confondre avec « tropiques », climatiquement parlant j'entends... En l'an 2000, après avoir peint une toile par jour pendant un an, j'avais eu besoin de prendre un peu l'air. J'étais parti m'installer là-bas, en tee-shirt. J'avais dormi pendant quinze jours sur le plancher d'un squatt vide et sans chauffage, passant mes journées sous la neige à chercher le lieu de vie et de création qui allait inmanquablement me permettre de révolutionner l'histoire de l'art... Ce n'est pas arrivé tout de suite, on s'en doute... Quand j'ai déniché enfin un pied à terre, pour me donner du courage, j'ai commencé par convier à ma pendaison de crémaillère quelques amis d'amis, des artistes russes qui buvaient l'absinthe pure et flambée. Un bien joli spectacle qui en augurait d'autres. J'ai encore en mémoire, par exemple, la semaine où ma mère, une

respectable provinciale de 60 ans, était venue me rendre visite. Nous étions allés assister à la performance de la petite amie d'un copain : Elena Kovylyna. Sa performance consistait à marcher pieds nus sur des tessons de bouteilles, les yeux bandés, en donnant des coupelles de caviar aux hommes de l'assistance qu'elle venait de peloter allègrement. Elle tombait souvent sur les éclats de verre et, on s'en doute, le tout avait fini dans un bain de sang... Nous nous étions remis en assistant à un concert plus gentillet du peintre Jim Avignon au Rotes Salon du Volksbuehne pendant qu'Elena filait à l'hôpital.

Je suis resté 3 ans à Prenzlauerberg et j'ai adoré ça. J'y ai fait pas mal d'expériences artistiques, je me suis beaucoup nourri de celles des autres, j'ai énormément ri aussi. J'ai fait souvent les trois en même temps d'ailleurs. Mais je pense être revenu du fantasme du lieu où il faut être, où tout se passe. Je ne sais pas si ce sont les circonstances, l'environnement qui portent un artiste, qui lui permettent de s'épanouir. Je sais en revanche que dans mon cas, c'est aussi un regard distancié sur cette période, à mon retour, qui m'a permis d'en jouir pleinement. J'essaye aujourd'hui d'apprécier mon espace-temps présent, celui où les courants de la vie m'ont fait rouler. « Hic et Nunc », comme disaient les vieux (les très vieux, on est d'accord).

Il y a beaucoup d'aventures que je n'aurais pas entreprises si j'étais resté là-bas, mon tour du monde par exemple. Et certaines choses me manquaient trop. Ma langue par exemple. Ceux qui ont vécu à l'étranger connaissent ce basculement sournois où l'on commence à l'oublier pour faire de la place à celle que l'on apprend. La frustration aussi de parler cette nouvelle terriblement mal et pour longtemps. J'en ai tellement souffert que j'en ai écrit un roman. Une espèce d'autofiction délirante heureusement non publiée... Franchement, vous me voyez en train d'écrire ce courrier dans la langue de Goethe ? Unmöglich !

Je ne sais si c'est la jalousie de ne plus y habiter qui m'aiguillonne, mais la façon qu'ont certains de céder au conformisme du « lieu où il faut être pour réussir » me dérange. C'est d'ailleurs ce que l'on peut mettre derrière ce mot « réussite » qui me pose question. Quand j'ai commencé sérieusement à me considérer comme un « artiste visuel », il y a 13 ans déjà, après un bout de vie comme musicien de rock, j'ai correspondu un peu avec la regrettée Jeanne-Claude (l'Alter ego de Christo). Elle me disait : « l'important n'est pas de savoir comment arriver à ce que l'on veut, c'est de savoir ce que l'on veut ». Certains portent en eux cette nécessité « d'y arriver à tout prix », de finir au sommet. Certains se rêvent en capitaines d'industrie culturelle, point focal d'expositions « Blockbusters », rois du divertissement de masse, star du marché à visibilité maximale et à plus value exponentielle. Ils souffrent peut-être plus que moi de ce que Freud nommait cette « jolie névrose ».

Moi, après tout ce temps, je ne sais toujours pas quelle direction prendre. J'évolue en marginal. A vrai dire, je ne connais pas vraiment ce marché de l'art qui me semble bien loin de mon quotidien. Je sais seulement qu'il dit beaucoup de notre société, sûrement autant que ses acteurs avec leurs productions. J'ai lu avec intérêt l'article très critique de Charles Saatchi sur le système dont il est un élément central - à mettre en regard des derniers travaux de Damien Hirst. J'ai lu aussi celui de Maurizio Cattelan. Edifiant... Mais heureusement, les choses ne se résument pas à des jugements binaires. Il y a mille manières d'être artiste.

Je crois plus que tout au principe d'invention. Je pense que pour vivre son art, l'artiste doit inventer sa vie, foncer à l'opposé des chemins trop balisés. En général, quand on me donne un conseil, je fais tout l'inverse. Et c'est comme ça que je m'approche le plus de ce que l'on avait voulu me dire et dont je ne comprends le sens profond que bien plus tard. Je suis long à la détente, sans doute. Je n'ai pas l'impression de me complaire dans une vision dite romantique des choses, je n'ai rien d'un artiste maudit. Mais je pense qu'un artiste se comprend aussi dans sa posture, dans son rapport à la subversion (envisagé comme mise en questions des règles établies).

Dans ce monde où il faut être beau, jeune, dynamique, intelligent, drôle, au bon endroit, où il faut réussir, vite et bien, où les amis, pardon, les « réseaux sociaux » doivent être rentables avant d'être aujourd'hui cotés en bourse. J'ai la folie de penser que ceux qui ne correspondent pas à ce modèle disent aussi quelque chose du monde, à leur manière. Je ne parle pas de « short term investments », disons de quelque chose de plus esthétique...

A Berlin, je fréquentais le Klub Polskich Nieudacznikow, le « club des losers polonais », à côté du Kaffe Burger. Je trouve cette idée de loser intéressante, profondément humaine au sens où elle s'éprouve dans la reconnaissance de ses propres limites.

Soyons modestes un instant, on a tous nos hauts et nos bas. Ceux-ci nous rapprochent de nous-mêmes. « Homo sum ; humani nihil a me alienum puto » comme disait un autre vieux de la vieille.

Le reste, c'est de la com'.

Alors, en cette année 2012 qui commence, je vous souhaite simplement de continuer à vous savoir humain.

Peintures matérialistes.

Porcieu, le 30 octobre 2011.

A Berlin, j'ai croisé un jour un très vieux monsieur qui avait connu l'hyperinflation de 1924. Il m'a raconté comment il allait chercher son pain avec des poignées de billets libellés en millions de marks. Il m'a décrit comment le troc avait, à l'époque, commencé à primer sur l'argent. Le moindre outil, bibelot ou kilo de jambon valait bien plus que tous les morceaux de papier aux montants abracadabrants émis par la république de Weimar. On revenait au solide, au concret.

J'y repense souvent en observant aujourd'hui les flambées de l'or, du pétrole, des matières premières induites notamment par les excès de la finance.

Force est de constater que la monnaie scripturale, qui jaillit des comptes virtuels des banques centrales pour ricocher à l'infini de chambres de compensation en ordinateurs spéculant à haute fréquence, a de quoi nous paraître évanescence. Elle se volatilise au moindre Krach et même les financiers qui s'en abreuvent à longueur de bonus ont tôt fait de la convertir en réalité concrète, en avoirs solides. Si ce bling bling est exagérément visible, audible, tangible, c'est qu'il donne à voir, en contrepoint une forme de vacuité immense, une « dématérialisation » qui ne concerne pas que la finance, mais tous les aspects de notre vie.

Aujourd'hui, on passe nos journées devant des écrans, on y travaille, puis on félicite, par exemple, un « ami » sur Facebook pour ses dernières photos, le tout en écoutant de la musique mp3 envoyée par un autre. Tout ce temps, cette énergie créatrice, cette intelligence collective étant, bien entendu, elle aussi recyclée par une économie du numérique produisant en boucle cette nouvelle forme de valeur... immatérielle.

Dans un sens, on peut voir ce mode de vie contemporain comme une immense machine à dématérialiser le monde. Elle l'est de plusieurs manières.

En effet, tout n'est pas virtuel dans cette hyperconsommation technologique : un ordinateur personnel consomme de l'énergie, de la vraie. Un méga serveur comme celui de Google beaucoup plus. Chaque requête sur ce moteur produit 14 g de CO². Pire, avoir un avatar dans le jeu Second Life consomme autant d'énergie par an qu'un Brésilien moyen, soit 1 752 kilowatts-heure !! Et que dire de la quantité exponentielle de matière première nécessaire à la fabrication de nos composants électroniques à obsolescence programmée ?

Peu à peu, avec la croissance pour saint Graal, nous dilapidons avec constance les éléments irremplaçables composant notre biosphère. « Rien ne se perd, rien ne se crée » disait Lavoisier. Oui mais...

Le fameux Bulletin of the Atomic Scientists qui tient à jour « l'horloge de la fin du monde » depuis 1947, vient de prévenir officiellement l'humanité que nous sommes maintenant à 23 h 55. Il y a un risque existentiel. Nous aussi pourrions physiquement disparaître.

Face à cela, je me sens perdu. Comment penser ce monde, vers où aller dans cette ambiance postmoderne de « fin des idéologies » ? J'ai le sentiment confus qu'il y a également dans le domaine des idées un vide, une attente inassouvie que Malraux soulignait avec le fameux : « le 21^{ème} siècle sera spirituel ou ne sera pas ».

Et la solution ne viendra sûrement pas des prosélytes dont l'obscurantisme religieux s'engouffre dans toutes les fissures d'un béant désespoir.

Vu du bout de mon nez, à opposer à tout ce vide, je ne vois qu'un retour aux fondamentaux d'une famille de singe nus, plus turbulente que les autres. On dit notre société trop matérialiste ; j'ai le sentiment qu'elle ne l'est pas assez. Je parle d'un matérialisme de l'urgence, de la pénurie, celui du crève la faim ou du mort de froid.

Le matérialisme de celui qui, ancré dans un présent insupportable, se fout de savoir que la matière n'est qu'un état condensé de l'énergie.

La science a ses limites, le soi-disant « progrès » m'effraye plus qu'il ne m'émerveille. Les nano-technologies, le transgénisme, l'ectogénèse, les satellites de surveillance, la dissuasion nucléaire nous livrent malgré eux ce constat empirique sans appel, le rapport de subordination qui nous lie à la matière : Et en agissant sur celle-ci de manière imprudente, plutôt que de résoudre nos problèmes, nous nous rapprochons de notre finitude individuelle et peut-être même collective...

Face à cet homme contemporain dépossédé, bientôt jusque de son intégrité corporelle, face à cette humanité qui tombe, à défaut de me consoler avec de grands idéaux, j'ai un réflexe instinctif, animal: celui de m'accrocher à la falaise, au rocher qui dépasse.

Mon caillou, depuis toujours, c'est la peinture. Ces derniers temps, j'y reviens avec soulagement. Conscient de la stabilité que celle-ci me procure. Je vous en dirai plus dans un prochain courrier.

Peintures matérialistes, suite.

Montpellier, le 21 novembre 2011

Depuis que j'ai les yeux ouverts, je suis tout entier dans mon regard. Tôt, j'ai découvert la peinture. Mes parents se sont vite aperçus qu'il suffisait d'un tube de gouache et d'une feuille vierge pour que je disparaisse pendant des heures. Cela n'a rien d'original, presque tous les enfants sont comme ça. Moi, je le suis resté.

J'ai dû visiter quelques musées, mais c'est à l'adolescence que j'ai fait le lien. Pour la première fois, j'ai pris conscience que la peinture avec un grand P pouvait être quelque chose de vivant produit par des gens vivants. Pendant la fête de mon village du sud où le pastis coule à flots, dans une petite maison avec jardin appelée pompeusement « centre d'art », exposaient une fois par an des artistes contemporains de renom. Là, j'ai eu la chance de faire connaissance avec certains. J'étais attiré par ces créatures pleines de panache et de faux-semblants qui finissaient régulièrement la soirée en vomissant leurs tripes dans un fossé. Je dois dire que ces jaillissements de vie incontrôlés me fascinaient. J'aimais ce joyeux bordel multicolore. J'aimais ça et le rock. C'était parfait car ces peintres là, issus pour la plupart de la figuration libre pratiquaient les deux. Dans le genre punk de la peinture, j'ai découvert ensuite

Pollock. C'était encourageant de se dire que tout le monde pouvait se prendre pour lui avec un pinceau sans poils et les fonds de pots de glycéro des parents. J'ai découvert récemment qu'il était, avec d'autres monstres sacrés américains, aidé sans le savoir par la CIA... La subversion est décidément un concept assez ambigu ! Ce qui est sûr, c'est qu'au cours de mes études d'histoire de l'art, j'ai rarement trouvé dans le Gombrich des histoires d'alcoolisme, de drogue et de vomis. Et pourtant, c'est bien cette angoisse vertigineuse d'être au monde qui rend tous ces artistes si touchants.

J'ai donc préféré un temps le rock, sillonné la France des cafés concerts dans un camion hors d'âge. Je gardais un œil sur les arts visuels, surtout ce qu'on appelait alors l'art graffiti qui me paraissait le plus excitant et le moins conventionnel. J'en étais là quand je me suis remis à peindre avec une autre ambition que celle de réaliser des affiches ou des décors de scène.

En tête, une seule idée que je croyais intéressante : inverser le principe du street art, ne pas inonder l'espace public de mon ego, mais inviter le public à investir mon espace intime, à « graffiter » mes propres peintures, mettre l'accent non sur l'individu, mais sur le partage du commun. Influencé par l'esthétique relationnelle, je considérais mes toiles comme un espace social où devaient s'illustrer les enjeux d'un être ensemble symbolique. Problématiques liées à la mondialisation en particulier, développement d'une identité dans le rapport à l'altérité, binôme hospitalité/ hostilité, etc... Avec le recul, je m'aperçois que j'opposais aussi un principe féminin d'insémination, de réception à un principe masculin de projection, d'appropriation. Je voulais hurler que j'existe, comme la plupart des street artistes, mais je voulais aussi écouter de temps en temps. Et me laissé porter, happer par le médium.

Avec le temps, je réalise que ce qui me plaît est justement cette impossibilité de réduire la peinture à une intention, à une pensée rationnelle. Il en est de même concernant le reste de mes projets participatifs ! Avec celui autour du monde, vécu comme un semi-échec, et celui en Islande où je laissais aux participants l'unique responsabilité de la forme, je suis arrivé à la fin du cycle de mes actions « relationnelles ». Je pense en avoir cerné les limites, mes limites en tout cas. Et je dois avouer que les milliers d'« artist statements », les miens y compris, qui conjuguent les « donne à voir, convoque, expérimente et autres interroge la pulsion scopique du regardeur dans l'espace de monstration » comme des figures de style imposées me semblent d'un conformisme qui flirte souvent avec la vacuité. Je ne suis pas un intellectuel et je ne souhaite pas limiter ma pratique à quelques lignes de texte régurgitées. Ce que j'aime, c'est « barbouiller », produire sans trop réfléchir un « artefact visuel ». Je n'ai commencé à comprendre que récemment les démarches des Support-Surface, celle des Gutai. Comme toujours en faisant, plutôt qu'en lisant. J'aime me situer dans un acte simple de présence au monde, une présence qui s'éprouve dans le geste, lui-même issu d'une forme active de concentration. D'autre part, j'aime aussi l'idée d'une pratique appliquée, modeste mais ardue, répétée mais dérisoire, sisyphienne et donc méditative. Je dois dire que même si j'ai très peu fréquenté Aristote et ses enfants Praxis, Technè et Poesis. Ces derniers temps, j'ai juste eu envie récemment de cultiver un peu mon « savoir-faire », d'essayer d'autres recettes de cuisine, de me pencher sur certains aspects physico-chimiques de la barbouille que je connaissais mal : la peinture à l'huile, à la caseïne, à l'œuf, les glacis, etc. J'ai eu envie de texture, d'effets visuels, de découpages et de collages. En tête, j'avais les élucubrations sur le matérialisme évoquées dans mon précédent courrier. D'un point de vue formel, mon inspiration m'a attirée d'abord vers les bijoux, ceux des Maharadjahs, ceux plus contemporains d'Othoniel (dont une sculpture trône aussi dans mon fameux village). Ces objets complexes étaient selon moi une espèce de quintessence de la matérialité. Puis, les choses se sont « concrétisées » sous forme de simples « pierres », plus ou moins précieuses. Scories géologiques sans importance, éléments décoratifs, armes, bijoux je l'ai dit, elles sont aussi pierres angulaires, point de départ physique autant qu'intellectuel d'où l'homme s'élève.

Évangéliques, philosophales, elles sont l'analogie mystique du pigment lui-même, transfigurant la matière, l'esprit, prolongeant la vie au-delà de la vie...

Ça y est, je recommence à penser. Si j'énumère ici quelques interprétations symboliques, c'est dans l'unique but d'étaler mon semblant de culture comme du beurre sur une tartine. Je ne me situe pas dans cet état d'esprit là. La pierre que j'évoque aujourd'hui, c'est le simple caillou, celui situé au ras des pâquerettes. Un élément superficiel qui est parfaitement en phase avec mon état d'esprit actuel, un peu avec celui de ce monde de spectacle également, me semble-t-il, tout occupé à s'étourdir d'effets visuels de surface.

Ce que je cherche, c'est une espèce de plate et chatoyante matérialité du vide...

Superadditum

Reykjavik, Islande, le 10 octobre 2011.

Comme je l'ai évoqué dans un précédent courrier, je suis un peu numismate, billetophile à mes heures et cette passion me rattrape en voyage. Elle m'a d'ailleurs joué quelques mauvais tours. Le jour où, par exemple, au poste frontière d'Eilat, entre l'Égypte et Israël, j'ai posé mon sac de voyage sur le tapis roulant d'un détecteur de métal... Dans les secondes qui ont suivi, une sonnerie assourdissante a donné le signal qu'attendaient trois soldats en armes pour me serrer de près. « Qu'est-ce que c'est ? » m'a demandé une jeune douanière d'une voix blanche en pointant une forme étrange sur son moniteur à rayons X. Fusillé de regards, j'ai bien été obligé d'ouvrir le petit sac qui contenait les dizaines de pièces que je récoltais avec délectation depuis le début de mon tour du monde, quinze mois plus tôt, et qui commençaient à représenter une certaine masse de métal. Une fois le sac ouvert, les pièces ont bien entendu roulé dans toutes les directions. J'ai pris un temps fou à les ramasser pendant que la file des voyageurs impatientes grossissait derrière moi dans un murmure réprobateur. C'est toujours comme ça quand on essaye d'être discret... Naïf, j'étais arrivé avec l'intention d'éviter de préciser aux douaniers que j'avais un tampon syrien sur une des pages de mon passeport. Bien sûr, ils n'ont pas été dupes et les choses ont continué à se dégrader. Mais c'est une autre histoire...

En ce moment je suis en Islande et j'ai passé la douane sans souci. Comme toujours, j'ai changé mon argent en devises locales dès l'aéroport. Je l'ai fait en pensant que c'était précisément cet acte – la découverte d'une nouvelle monnaie et de tout le folklore qui lui est attaché – qui m'avait conduit jusqu'ici. Car ma présence a un rapport direct avec l'argent, l'argent de papier, l'argent virtuel aussi.

Touché, comme tout le monde, par la violence d'une crise financière qui n'en finit pas, j'ai eu envie d'aborder le sujet. Et où le faire, sinon ici ? Dans ce petit pays qui a réagi de façon si singulière à cette crise. L'Islande nous rappelle que la monnaie a une nature éminemment politique. Permettant de quantifier nombre d'échanges interhumains, elle fait l'objet de négociations permanentes dans lesquelles se jouent la cohésion de nos sociétés. Ce n'est pas pour rien qu'on condamne bien moins sévèrement quelqu'un qui tue son prochain que quelqu'un qui imprime de faux billets. On parle ici de choses sérieuses. Et si la nature transactionnelle de la monnaie a notamment pour but de régler sans violence les conflits d'intérêt, en période de grands changements, elle peine à masquer les tensions énormes qui se font jour. Les réajustements se font hélas de manière froide et brutale.

Alors, le marbre des opulentes banques d'affaires se change en sable qui se dérobe sous nos pieds. La monnaie d'or se transforme en monnaie de singe. L'épargne de toute une vie est dévaluée en une nuit. Le petit animal qui fait la grimace, aiguillonné par le bateleur dans l'histoire qui est à l'origine de cette expression, c'est vous, vos parents, vos grands-parents...

Pour des raisons que l'on ne comprend pas tout à fait, on supprime vos acquis sociaux, on taxe jusqu'à vos sodas. Après le sel, le sucre : la cicatrice laissée par la gabelle se remet à saigner. Enfin, nous prenons conscience d'une réalité qu'un statut déclinant de grande puissance nous avait trop longtemps fait oublier : En octobre 2011, nous seront sept milliards de petits êtres humains à nous battre également pour essayer de survivre dans une pagaille extraordinaire. Le défi est immense. Les réactions de peur et de replis qu'il suscite tout autant. Celui-ci nécessite sans doute la mise en place, à la juste dimension où se pensent aujourd'hui les choses – le monde – d'un nouveau *contrat social*. Reste à se mettre d'accord sur ses termes et sur une échelle des valeurs. C'est bien là où se situe le nœud du problème... Et celui-ci nous renvoie à la monnaie – qui matérialise justement les échanges de valeurs – et qui, plus qu'un simple élément révélateur, sera un des outils incontournables dans la mise en œuvre de cette nouvelle ère.

Une gouvernance monétaire mondialisée est-elle souhaitable ou, comme semble le penser certains économistes, le bon système serait-il plutôt d'associer cette entité, forcément lointaine et déshumanisée à une multitude de monnaies locales ou virtuelles du type SEL, BIT coin, etc ?

A la manière décalée qu'emploient toujours ceux qui se piquent de traiter d'un sujet qui les dépasse, j'ai voulu tenter l'expérience en poussant le raisonnement jusqu'à l'absurde : Imaginons que chacun de nous crée sa propre banque, batte sa propre monnaie, décide de l'illustration de ses billets. Imaginons surtout que cette monnaie soit convertible en couronnes islandaise, mieux, qu'on puisse spéculer sur son taux de change ! Pas en anticipant sur son appréciation par rapport à d'autres monnaies, mais en misant sur la faculté de l'artiste initiateur du projet (moi) à faire monter sa côte !! Réflexion au premier degré sur les rapports entre artistes et argent, sur la valeur de l'art ou sur l'art comme valeur... Petit clin d'œil aux traders qui investissent dans l'art, placement contra-cyclique à fort rendement et machine à donner un supplément d'âme à de gros chèques pleins de zéros. Histoire d'un peintre qui paye pour que les autres peignent à sa place. Allez savoir...

La nuit du 4 août 2011

Montpellier, la nuit du 4 août 2011

C'est à Madagascar que j'ai été confronté pour la première fois à l'extrême pauvreté. Certains m'ont dit depuis : « moi, je ne pourrais pas supporter ça ». Malheureusement, ce n'est pas parce qu'on est loin d'elle que la misère n'existe pas. Mais c'est vrai qu'on la supporte mieux à bonne distance... Bon, trêve d'ironie. En ce qui me concerne, j'ai besoin de toucher les choses du doigt. C'est ma façon d'essayer de les comprendre. Pourtant il y a des cas qui dépassent l'entendement... Des cas, surtout, où l'on perd ses belles illusions... Je veux parler de la manière dont on imagine qu'on réagirait confronté à certaines situations. J'ai vu des parents jeter leur nouveau né sur un tas d'ordure faute de pouvoir le nourrir, j'ai vu des enfants avec le ventre gonflé par la famine, d'autres, partout dans le monde, m'ont suivi des heures en me demandant l'aumône. Et qu'ai-je fait : rien ou presque. J'ai continué mon chemin. Pire, j'ai dû m'endurcir pour tenter de résister à la violence quotidienne de ma position, à ce sentiment paradoxal d'envie et de répulsion que je suscitais chez ceux dont je venais, en touriste, observer d'un air gêné l'univers que j'avais sans doute contribué à détruire. Mondialisation ultra libérale, tourisme de masse, individualisme forcené. Tout a été théorisé, critiqué, mis en chiffres et en colonnes...

Mais pas de raccourcis faciles. Certains de ceux que je plaignais trouvaient normal de prostituer leur petite sœur pour se payer des cigarettes et n'auraient pas hésité à me dépouiller

entièrement si l'occasion s'était présentée. Comme elle s'est présentée, c'est d'ailleurs exactement ce qu'ils ont fait ! C'était de bonne guerre, je ne leur en veux pas. C'est ce qu'on appelle, paraît-il, la loi de la nature, où ceux qui le peuvent mangent les autres pour survivre. Dans notre société policée, qui tient notre animalité à distance, on a parfois tendance à l'oublier.

Quand le vernis se craquelle, cette réalité nous rattrape... D'autres diront que la roue tourne. Allez savoir !

Aujourd'hui je ne parle plus de cet espace-temps particulier qu'est le voyage. Non, je vous demande simplement : Que feriez-vous si des gens dormaient dehors, juste en bas de chez vous ?

Pour moi, la question s'est posée de manière incongrue cet été, en se plaçant d'elle-même dans le champ de l'art. J'habite à côté du FRAC Languedoc-Roussillon qui proposait à ce moment là une exposition « sur le thème du lit ». Passant tous les jours devant, j'ai fini par remarquer qu'en face, à quelques mètres seulement, des personnes dormaient sur des cartons. Le 4 août (...) j'ai pensé que ça faisait un peu trop pour que je reste indifférent. D'autant que la note de présentation de l'exposition posait la question de l'utilité de l'art, je cite : « En d'autres termes, une oeuvre d'art n'est-elle pas tout aussi inutile qu'un lit ? » à comprendre à l'envers comme : « au contraire, les deux sont probablement indispensables ». J'aurais pu poser directement cette question à ceux qui dormaient là, mais par respect pour eux, je ne l'ai pas fait. Je ne voulais pas non plus me contenter d'une critique de cette exposition, à priori malvenue, mais qui posait finalement quelques bonnes questions. J'ai pensé à Jacob Riis et sa série « Les Autres 50% : comment ils vivent et meurent à New York » qui avait contribué à faire changer la situation de l'époque. A Gustave Courbet, à ses peintures et plus encore à sa vie, exemple d'engagement. A d'autres encore, à l'opposé, qui ont voulu édifier les masses : « *Bilder sprechen* » disaient-ils. Qu'en est-il aujourd'hui où la manipulation, l'enfouissement sous l'image a atteint un stade de saturation.

Les repères sont brouillés, toute action semble suspecte, dérisoire, opportuniste, « récupérée » par un système qui s'en nourrit. Comment s'y retrouver entre des créateurs, gentiment subversifs, faire-valoir d'une industrie du luxe en quête de « plus produit », un gigolo milliardaire, Banier, qui porte plainte contre le SDF qui l'a giflé après qu'il l'eut pris en photo, des stagiaires qui travaillent gratuitement pour des magazines d'art et qui, comme Catarina chez Flash Art, s'entendent dire par le patron « qu'avec la globalisation, même les putes parlent quatre langues et maîtrisent Indesign », des artistes qui n'envoient pas forcément un communiqué de presse à chacune de leur opération.

Quoi qu'on en pense, la plupart des artistes ne regardent pas la misère de haut, en donnant des leçons de manière péremptoire, ils la regardent dans les yeux, au quotidien. Pourtant, s'ils paraissent légitimes pour en parler, un malaise subsiste. Celui-ci naît de la contradiction, qui me semble très parlante et qui tient au fait que dénoncer la misère des autres peut se voir comme un sujet « porteur » idéal pour se mettre en avant ? Je pense que les artistes sont en cela un excellent exemple de cette particularité de notre époque, de cette génération qui peine à se faire une place, dans un marché du travail saturé autant que dans le cœur de familles recomposées. Elle est portée par la volonté irrépressible d'exprimer son désir de reconnaissance qu'on retrouve, par exemple dans la télé-réalité, Facebook, etc. Certains sont prêts à tout sacrifier et à s'asseoir sur beaucoup de convictions pour être dans la lumière, pour se sentir un peu désirés. C'est une tentation que connaît la plupart des créateurs qui rêvent d'être « exposés ». A ce titre, je trouve particulièrement intéressant l'émergence (et d'abord le nom) du mouvement des Anonymous qui tente de mettre justement à distance cette composante égotique.

Pour autant, ce penchant narcissique n'empêche en rien que les artistes soient sincèrement préoccupés par une précarité grandissante, à commencer par la leur. Comment poser alors

cette inquiétude dans le champ de l'art sans tomber dans le grandiloquent, le misérabilisme ou l'instrumentalisation.

Plus précisément, comment puis-je faire face à la situation qui m'occupe, articuler mes contradictions, comment me poser en résistance face à des solutions toutes trouvées dont la première est toujours de ne rien faire ?

Contrairement à ce que conseille l'adage, quand je n'arrive pas à réfléchir, je suis partisan d'agir. Sans idées arrêtées, j'ai voulu mettre en œuvre un principe d'action-réaction, d'effet papillon. Me laisser aller à la spontanéité. C'était ma manière de répondre par l'absurde à l'interrogation du directeur du FRAC. J'ai pris celle-ci comme un axiome de physique élémentaire : Tout ce qu'on fait entraîne des conséquences, même une exposition.

La vidéo s'est imposée à moi naturellement, peut-être un peu parce que c'est un média dont je ne maîtrise aucune des techniques, ni aucun des codes. Avec l'aide d'un ami, j'ai décidé d'aller à l'essentiel, de témoigner simplement de ces deux réalités juxtaposées.

Un soir, je suis aussi allé demander à ces sans domicile ce que je pouvais faire pour eux, apparemment, ils connaissaient mieux que moi l'article de loi L622-1. Car depuis, ils ont disparu...

La ligne du jour.

Montpellier, 11 juin 2011.

J'ai eu cette idée dans un aéroport, celui du Caire. Par la porte d'embarquement voisine de la mienne s'engouffraient, en tenue d'irham, des groupes de pèlerins en partance pour la Mecque. Malgré plusieurs mois passés en immersion dans la culture musulmane, je n'étais pas encore, loin s'en faut, familiarisé avec tous ses usages. A vrai dire, dans les allées du terminal, j'avais pris les trois premiers fidèles que j'avais croisés dans ce très simple appareil – deux pièces de tissu blanc sans couture enroulées sur leur corps nu, une en haut, une en bas – pour les clients d'un improbable sauna situé dans les galeries marchandes. Je les imaginais attendre que leur peau sèche en se baladant, un peu hésitants, affublés de serviettes-éponges trop petites. Je précise qu'après deux ans de tribulations autour du monde, cette éventualité ne m'aurait pas plus choqué que des voyageurs sans chaussures se faisant grignoter les peaux mortes des pieds par les poissons d'un aquarium éclairé de lumière fluo. Pas plus que ne m'avaient choqué ces apprentis baroudeurs coréens endormis sur d'énormes sièges massant qui ronronnaient ou ces ouvriers thaïs se faisant couper les cheveux par dizaines dans une gare dont les quelques rangées de sièges en plastique faisaient office de salon de coiffure.

Ce rapport spirituel au tissu m'avait rappelé, à Jérusalem, ces juifs orthodoxes dont je voyais toujours dépasser quelques fils usés de leurs habits invariablement noirs – les tsitsits qui frangent les quatre coins du Tallit et évoquent les commandements sacrés de la torah – subtiles ficelles qui m'avaient beaucoup intrigué de prime abord. Dans le même ordre d'idée, je pensais également à l'étoffe non tissée de la tunique dont certains passages de la Bible habillent Jésus. Il y a peu, j'ai lu que, pour l'époque, elles évoquaient un signe extérieur de noblesse et non, comme certains exégètes ont pu l'écrire, de pauvreté.

De manière plus profane, j'avais également en mémoire mes heures passées, dans la pénombre odorante des souqs de Damas et d'Alep (villes meurtries) à chercher, en bon « touriste », le tapis que j'imaginai déjà dérouler fièrement sur le plancher de mon salon. En me perdant dans les ruelles et les arrières cours, j'avais fini par tomber sur des amoureux du tissage, sur des restaurateurs de pièces centenaires. Je m'étais trouvé en face d'artisans détenteurs d'un savoir-faire dont l'origine se confondait avec celle de l'humanité. Les yeux mis-clos et la peau aussi usée que les œuvres dont ils prolongeaient la vie, ces parchemins

vivants me racontaient leur histoire, une histoire d'hommes nus, de nomades, une histoire qui remontait à l'enfance du monde. Une histoire dont le fil solide, fait d'éternels recommencements, se passait dans le va et vient d'une aiguille...

Quand j'avais fini par choisir mon tapis. Celui qui me l'avait vendu me l'avait « lu ». Pour se faire, il avait commencé par me parler de son enfance, celle d'un gamin de quatorze ans envoyé seul en Afghanistan à la rencontre d'un maître. Celui-ci était vieillard plus assez rentable pour travailler autre chose que de jeunes âmes. Comme Al-Farabi, jour après jour, à l'aube des montagnes, il répétait à son petit élève qui peinait à sortir du chaud sommeil de l'hiver : « Quand tu dors, tu voles ta vie ». Ainsi mon vendeur avait-il appris le langage des tapis, celui des contreforts de l'Hindou-Kouch, celui utilisé, bien avant lui, par les bergers de Mésopotamie. C'était de la part du vieux père spirituel que son disciple, cinquante ans plus tard, avait insisté pour me prouver que le tissage se confondait avec le texte, ce tissu de mots que trament nos pensées, ces mots partagés qui sont eux-mêmes des liens serrés entre les hommes.

Alors, j'ai eu envie de me pencher sur tous ces récits. J'ai eu envie d'en savoir plus sur ceux des grandes religions monothéistes, sur ceux, aussi, qu'on se raconte au bistrot, dans les cours d'école, ceux qui, en deux mots, structurent nos sociétés, donnent du sens à ce que nous vivons, nous inscrivent dans une histoire, petite ou grande.

J'ai essayé de comprendre Jean-François Lyotard, le post-modernisme et l'éclatement, selon lui, de ces *grands récits*, j'ai tenté de lire Jürgen Habermas et son *agir communicationnel*... De là, j'ai dérivé vers les *Rumeurs* de Jean-Noël Kapferer et le *Storytelling* de Christian Salmon.

J'ai constaté que les récits, comme les tapis, avaient un revers, loin de nous émanciper, ils pouvaient formater notre comportement et, pire, notre imaginaire. A quel point certains récits pouvaient être une arme d'asservissement redoutable.

Mais je ne suis pas un intellectuel, encore moins un philosophe, j'ai besoin de pratiquer, d'assembler moi-même quelques bricoles pour apprivoiser le monde qui m'entoure. Je prends plaisir à mettre en place de petites expériences humaines de proximité, juste comme ça. J'ai eu envie de le faire avec les pièces d'un jeu. Un jeu de société dans lequel le récit serait assujéti à un vote... J'ai tenu à ce que cette distraction en soit vraiment une, que les participants jouent pour de bon, qu'il y ait des surprises, de la rivalité et du suspense.

Au début, j'aime isoler les participants un à un, les voir chercher une anecdote dont ils savent qu'elle va révéler beaucoup d'eux. J'aime les entendre, pendant que je les enregistre, évoquer ce souvenir lointain, un peu intimidés, s'excusant de sa *banalité*. Je jubile devant ceux qui, déjà, au lieu d'enjoliver leur récit, plus ou moins consciemment- pour le rendre socialement acceptable - me demandent franchement s'ils *ont le droit* d'inventer une histoire, si je peux le faire à leur place...

Ensuite, la vraie partie en société commence ; chacun doit communiquer. La pression du groupe s'éprouve. Un joueur cherche à se faire comprendre par un dessin tandis que ses coéquipiers font travailler leur imagination ou – ce serait plus juste – cherchent à dépasser leur propre systèmes de représentation. Pendant ce temps, l'autre équipe, les yeux masqués, se « fait une idée » à son tour d'une histoire en tentant d'associer les interprétations qui fusent aux voix hésitantes qui les proposent.

Puis vient le vote proprement dit, moment excitant s'il en est. Certains petits malins ont bien compris qu'ils ont parfois intérêt, pour avoir des suffrages, à mentir, à convaincre les autres joueurs d'attribuer une histoire à quelqu'un dont ils savent qu'il n'en est pas l'auteur. D'ailleurs, qui a vraiment vécu ou inventé ces histoires ? C'est si troublant que les joueurs en arrivent à se demander s'ils connaissent vraiment les personnes qui les entourent. L'image qu'on s'est faite d'eux au fil des années, celle qu'ils renvoient d'eux-mêmes, celles, dessinées qui s'accumulent sur la table suivies de leurs interprétations fantaisistes : tout se brouille.

Parlent-ils vraiment le même langage ? Peuvent-ils se comprendre ? Qu'importe ? Déjà, chacun raconte de nouvelles histoires, les déforment à volonté pour gagner la partie.

Encore une fois, la moisson a été riche : je repars avec des enregistrements sonores, des photos, des morceaux de toiles peintes abondamment griffonnés et, plus que tout l'échos de bon moments de rigolade...

Un soir où je rêve à ce projet, une copine (...), qui *travaille dans la culture* me demande dans son jargon formaté : « Mais qu'est-ce tu interrogés, qu'est-ce que tu veux donner à voir ? Peux-tu m'expliquer ta démarche, enfin tu vois quoi ? »

Non, je ne vois pas. Pas ça en tout cas. Je n'ai pas de message à délivrer au monde.

J'essaye de lui expliquer que dans cet aéroport du Caire, des idées de peintures m'étaient passées par la tête, simplement. Bien sûr, je sais que peindre n'est pas une activité à la mode et je suis bien incapable d'expliquer pourquoi je m'entête à la poursuivre. Mais je voulais essayer de matérialiser ces idées, juste pour voir ces peintures, elles et rien de plus. Des morceaux de tissus colorés et gribouillés, cousus entre eux sur une toile par des fils qui pendaient, des lignes de textes consignées sur ces fils, comme sur de vieux rubans de machine à écrire qui déraillent. Une espèce de harde rapiécée et tendue sur un cadre, comme la peau aux milles facettes d'un Arlequin qu'on ferait sécher au soleil près d'une cabane. Je dis un Arlequin, je pense à un gueux, pour ne pas dire à un artiste... Un de ces gars, en tout cas, qui ne sert plus à grand chose et qu'on aurait bouffé un jour dans un monde devenu *sans histoire*...

Tout ça parce qu'on avait drôlement faim...

Vide aveuglant

Exarchia, Grèce, le 15 mai 2015.

A chaque changement d'époque ses disparitions.

Lorsque l'invention de l'électricité embrasa les nuits de nos villes, les étoiles arrêtaient de scintiller au-dessus de nos têtes.

Puis quand les vols bons marché nous donnèrent accès à un horizon lointain, c'était pour y découvrir l'acculturation provoquée par notre tourisme de masse.

Enfin, quand les appareils *connectés* se mirent à accompagner nos moindres faits et gestes, notre intimité se réduisit d'autant, prise en étau entre la cupidité des marchands et l'ingérence totalitaire des États.

Dans un mouvement comparable, en Grèce, quand le pays fut ébranlé par le grand basculement qu'on nomme aussi mondialisation néolibérale, quand on eut recours aux saignées mortifères des doctes savants de l'orthodoxie budgétaire. Quand, en d'autres termes, le peuple fut rançonné par la haute finance internationale, quand elle le fit rentrer à marche forcée dans le nouvel ordre économique mondial. Alors, là aussi, bien sûr, ce qu'il y avait avant ne fut plus.

Lors de mon premier séjour, il y a trois ans, le changement était déjà présent dans l'environnement urbain même si les panneaux publicitaires vides le tenaient à distance comme des écrans qui, à défaut de nourrir notre imaginaire asservi de consommateur, cachaient encore la misère qui n'allait pas tarder à éclater au grand jour.

Depuis, le trou de la dette s'est creusé dans les ventres et le vide s'est répandu :

Vies raccourcies, emplois évanouis, manque, absence, douleur, solitude.

La liste est terriblement longue. La poursuivre est un travail en creux. Il consiste à s'évertuer à donner à voir ce qui ne peut pas l'être, à prendre des chemins détournés pour inventorier le chaos.

Cette *béance du verbe* que chaque artiste visuel tente de combler dans un langage qui lui est propre. Aujourd'hui, celui-ci prend la forme d'un diaporama dans lequel textes et images se répondent.

L'œuvre au noir

Grândola, Portugal, le 2 octobre 2014

Le 15 février 2013, un frisson d'émotion parcourut les bancs du parlement portugais. Une chanson s'élevait de la tribune réservée au public, *Grândola, vila morena*. Le peuple debout donnait de la voix du balcon pour exprimer son désespoir face aux ravages des plans d'austérité imposés par la troïka. Trop c'était trop. Comme quarante ans plus tôt, en cette nuit du 25 avril 1974, quand la radio Renascença diffusa ce chant de José Afonso pour la postérité, vibrant signal du début de l'insurrection des œillets qui allait renverser le régime fasciste. Depuis, les manifestations de la misère rythmées par ce chant se sont multipliées dans toutes les grandes villes du pays et je me suis fait traduire *Grândola, ville brune*, l'hymne révolutionnaire portugais. Je ne doutais pas qu'il reprenne à son compte l'idéal de toute démocratie, celle d'un peuple fraternel, égalitaire et souverain.

Sans doute par déformation professionnelle, c'est le brun du titre qui a attiré mon attention. Qu'avait voulu exprimer le poète exactement par cette métaphore ? Quelle était l'influence d'une couleur sur une situation pour ne pas dire sur la marche du monde ? Qu'est-ce qui

faisait, par exemple, que les extrémistes de tout poil fuient à ce point les teintes vives et joyeuses ?

J'échafaudais une interprétation quand, à l'autre bout de l'Europe, j'appris justement qu'un commerçant stambouliote avait lancé une nouvelle mode : En marge de l'agitation de la place Taksim, Huseyin Cetinel et ses suiveurs se mettaient eux à repeindre les escaliers des villes turques des couleurs de l'arc-en-ciel pour exprimer leur envie de s'émanciper d'un pouvoir oppressant et corrompu.

C'est alors qu'une idée me vint en mélangeant les deux histoires comme on mélange les pots de peinture.

J'allais descendre à côté de Lisbonne, à Grândola. J'allais lancer en grand mouvement de protestation populaire en incitant les habitants de cette ville symbole à repeindre cette fois-ci leurs escaliers, leurs trottoirs, les murs de leurs maisons du brun de leur chanson révolutionnaire. Ça aurait sacrément de la gueule un pays tout entier repeint en noir pour lancer à la face des comptables de Bruxelles le plus beau cri de désespoir que le monde ait jamais connu.

Oui *l'économisme* néo-libéral faisait passer peu à peu l'idéal européen à la grisaille, à la couleur poussiéreuse des ruines. Oui le brun du fascisme revenait sur l'Europe. Oui l'on n'avait plus qu'à porter le deuil du progrès social. Chiche, on allait le faire. Les habitants allaient se lever en masse pour signifier à coup de pinceaux que si le gouvernement voulait de la tristesse, de la sévérité, de la mortification, il allait être servi. Dans un délire, le chromoclaste huguenot reprenait le dessus sur le coloriste guilleret. Ce n'était sans doute pas mon confrère de Rodez qui allait me reprocher de vouloir me soulager de la sorte.

J'avais pensé à tout : Comme à l'aube de l'humanité, dans les cavernes de nos ancêtres, la peinture noire serait fabriquée avec de la cendre, celle de notre monde finissant. Je l'aurais mélangé au sang de l'Auroch pariétal, au sang du taureau ibérique, au sang de la bête fougueuse qui jadis enleva Europe pour satisfaire sa concupiscence et qui de deux corps étrangers fit naître une belle épopée. D'après les anciens, quand la situation est trop grave, il faut toujours procéder à un rituel païen de purification.

Malheureusement, je n'ai pas eu la ténacité d'aller jusqu'au bout. Pas du genre à avoir le couteau suffisamment aiguisé. Et je ne suis pas un meneur d'homme, loin de là. Je fais habituellement dans le dérisoire, le presque rien.

Alors je me suis résolu à noircir un Portugal imaginaire, un Portugal *imagé* par mes soins. Mon action consisterait à recouvrir partiellement de noir opaque les photographies que j'allais prendre de Grândola, à faire disparaître peu à peu la ville de mes vues comme si la civilisation entière disparaissait pour laisser la place au rien, au trou noir. Mais à la grande musique du big bang, j'allais opposer ma petite musique de chambre. Là où, dans le minuscule univers photonique se rejoue la lutte métaphorique de la lumière et de l'ombre, pour paraphraser Denis de Rougemont, j'allais tenter d'emprisonner l'âme dans la nuit de la matière.

Mais ne soyons pas manichéens, le noir lui-même, comme le rappelle Michel Pastoureau est un symbole ambivalent. A l'opposé du noir du deuil et de la finitude, il y a le noir matriciel, le noir du renouveau. Fille du Chaos, Nyx, déesse de la nuit est promise à une formidable descendance. Et dans ma petite alchimie photographique, cette *œuvre au noir* n'est, je l'espère, qu'une avancée vers le *magnum opus*, vers l'accomplissement ultime qui motive tous les artistes.

Je formule le même vœu pour notre histoire commune.

Nous vivons la fin d'un monde. Puisse le prochain faire fleurir les couleurs sur le chemin de notre destinée.

V.I.T.R.I.O.L

Le Cailar, le 3 juillet 2014.

Je suis un « provincial », comme disent dédaigneusement les parisiens. Mais j'ai la folie de penser que c'est mon village, Le Cailar, qui est au centre du monde.

Entre autres particularités insoupçonnables, j'ai découvert fortuitement que c'est là qu'était née, au milieu du douzième siècle, la notion de proportionnalité de l'impôt. Pour la première fois dans toute l'Europe médiévale, ce n'était plus par *feu* (par foyer) indifférenciés que fut calculé le tribut exigé des habitants pour restaurer les fortifications locales, mais en juste proportion des biens de chaque famille, évalués sur pièces par une commission *ad hoc*.

J'avais depuis longtemps l'intention d'aborder ce lourd sujet dans ma série d'œuvres traitant de la crise économique. Ce point de départ historique qui flattait mon chauvinisme ne pouvait donc pas mieux tomber. A l'heure où l'on fête dans le sang et les larmes les 100 ans de l'instauration de l'impôt sur le revenu, à l'heure du scandale Cahuzac, des manifestations de *pigeons* et autres *bonnets rouges*, il était temps de s'y mettre.

Comme souvent, j'ai commencé par remettre les choses en perspective. A la vue de ce document médiéval, en quelques secondes, j'imaginai mes lointains ancêtres - petits malins forcément - essayant de dissimuler quelque mobilier, deux ou trois poules pour faire baisser un peu la douloureuse. Car il faut l'avouer, de nos jours comme jadis, peu s'acquittent avec empressement de leur contribution. Quand gronde « la pompe à phynance », quelle que soit la méthode de calcul, on trouve toujours la somme injuste et excessive.

En ces temps difficiles, alors que l'augmentation des prélèvements obligatoires est censée aider la France à sortir d'une crise économique aiguë, à rembourser une dette, voire à laver une faute originelle que personne ne se souvient vraiment d'avoir commise – et pour cause - certains ont l'impression que la charge n'est pas partagée équitablement, que les recettes communes sont détournées au profit de quelques uns, que l'impôt n'est, en somme, qu'une simple rapine des faibles par les forts mettant en œuvre des enjeux de pouvoir.

Quand on se penche sur l'histoire de celui-ci, on s'aperçoit qu'en y apportant quelques nuances, c'est bien de cela qu'il s'agit.

L'impôt descend des offrandes faites depuis toujours aux dieux dans l'espoir qu'ils accordent à leurs adorateurs une vie meilleure - ou tout le moins qu'ils les laissent végéter sans douleur dans une crédule sérénité animiste. Il se retrouve plus tard dans la part de ses richesses que l'on abandonnait de plus ou moins bon gré aux seigneurs, aux gens d'armes pour leur ôter l'idée de vous massacrer comme qui rigole pour se distraire, pour qu'ils vous protègent éventuellement, dans leur jour de bonté, des hordes de pillards venus d'ailleurs.

Depuis toujours, il est une aliénation librement consentie d'une partie de sa liberté et de ses biens, un mal jugé nécessaire dans la perspective d'en conserver le reste, la soumission consciente à un pouvoir. Et ce pouvoir souverain, désormais complètement laïque, envisagé à une échelle suffisamment grande pour que l'intérêt particulier disparaisse au profit d'un intérêt collectif n'est rien de moins que ce que nous nommons aujourd'hui l'état. Payer l'impôt et donner éventuellement son avis sur son utilisation, c'est abandonner son statut d'individu isolé et vulnérable pour devenir un citoyen soumis à des lois contraignantes mais protectrices ; c'est accepter en connaissance de cause de *faire société*. Les particularités fiscales se calquant dès lors celles du système social de l'état considéré.

Plus la société est inégalitaire, plus l'impôt l'est aussi. Avec une tendance naturelle, comme il est issu d'un rapport de force, à se concentrer alors sur les plus faibles. Dans l'antique cité athénienne, seuls les métèques le payaient, sous l'ancien régime français, c'était plutôt le tiers

état. Avec la mondialisation financière et la révolution numérique, il semblerait que les plus riches d'entre nous aient à nouveau les capacités techniques de se distinguer du commun des mortels, même si l'utilisation à la mode de comptes localisés dans des *paradis fiscaux* n'est pas complètement validé par la loi (mais pas véritablement réprimé non plus). En tout cas, le malaise est palpable. Car l'impôt procède d'un fragile équilibre, pour être librement consenti, il doit être un tant soi peu équitable, légitime, il faut que chacun y trouve avantage. Sinon, loin de d'être le ciment de la cohésion sociale, il peut la faire tomber en morceaux.

Avec ironie, je repense à d'autres documents d'archives découverts dans mon minuscule village.

Les fortifications citées plus haut, édifiées au douzième siècle grâce au tribut des villageois furent détruites deux cent ans plus tard par des *tuchins*, des paysans errant venus de Beaucaire, des personnes « sur la touche », des marginaux harassés par les ponctions exorbitantes des grands seigneurs régionaux et que quelques mauvaises récoltes de trop avaient ruinés.

Pourquoi détruire mon village en particulier ? J'ai peut-être une explication liée à l'activité principale de ses habitants d'alors. Beaucoup étaient sauniers, marchands de sel, douaniers...

Et c'est là que l'histoire de ma région croise une nouvelle fois celle que les parisiens affublent pompeusement d'un grand H. Les plus importants salins du Languedoc remontent à Charlemagne et leurs vestiges se trouvent à un jet de pierre de mon clocher, à Peccais. Un peu plus tard, les tombereaux garnis de cristaux blancs partiront d'Aigues-Mortes, à quinze kilomètres, mais c'est pareil, la route du sel commençant bien là pour saupoudrer la moitié sud du royaume.

Le sel... L'histoire des prélèvements obligatoires n'en manque pas. Aussi vrai que la gabelle du sel fut l'impôt le plus détesté du moyen-âge. Mise en place en 1343 par Philippe VI, elle perdura jusqu'à la révolution. Inégalitaire s'il en fut, elle imposait à chacun d'acheter du sel en grande quantité, quels que soient ses besoins réels et à prix d'or. Les leveurs d'impôt réussissant ainsi mieux que les alchimistes la transmutation des éléments. En conséquences, les révoltes paysannes, les jacqueries contre le pouvoir central se multiplièrent jusqu'à l'épilogue sanglant de 1789, *salaire* de la terreur que l'on sait. Quelques siècle plus tard, les mêmes causes produisant les mêmes effets, Gandhi fit de cette même injustice le symbole qui lui permit d'arracher, avec la fameuse « marche du sel », l'indépendance de l'Inde au Royaume-Uni. Car le sel est un élément à part, d'une richesse symbolique universelle et d'une histoire locale dont j'ai un peu hérité et qui ne l'est pas moins. Paracelse, alchimiste pour les uns, père de la science et de la médecine moderne pour les autres, en fit au 16^{ème} siècle une des trois substances fondamentales avec le soufre et le mercure. C'est tout dire.

Voilà pourquoi j'ai souhaité mettre le sel au centre de cette œuvre sur l'impôt.

Et quoi de plus parlant pour illustrer sa nature particulière que cette phrase maçonnique inscrite en abrégé dans la méditative et métaphorique *caverne du sel* : « Visite l'intérieur de la terre et en rectifiant, tu trouveras la pierre sacrée »... Cette injonction est une façon d'inviter l'impétrant à exprimer l'essentiel, sa « quintessence », à creuser en soi, ce soi minuscule qui est toujours au centre de notre monde humain. Tout part de là. Gandhi, encore lui, le disait formidablement avec : « sois le changement que tu veux en ce monde ». A bien y réfléchir (je m'y essaye parfois), il ne sert à rien de s'en prendre aux banksters, à l'idéologie ultra-libérale, à l'individualiste de masse, à la corruption des hautes sphères de l'état, au diable en personne et au bouc Azazel qui comploteraient de concert pour nous saigner à blanc.

La vérité est que l'on ne peut s'en remettre aux autres, se décharger de notre responsabilité *d'hommes debout* simplement en votant et en offrant de temps à autres à la chèvre peureuse qui sommeille en nous un peu de notre sel démocratique pour agonir ensuite la terre entière de nos reproches amers.

Tout ceci serait trop simple, un renoncement facile. Ce serait faire preuve d'une foi idolâtre en un au-delà républicain qui s'occuperait de tout à notre place, par procuration. C'est nous qui sommes le sel de cette société, elle n'est faite de rien de plus. En renonçant y en prendre notre part active, c'est nous qui nous livrons résignés, par petits bouts, à la baudruche caprine qui enfle en se nourrissant de nos faiblesses. Car ces amuses gueules, ces offrandes, ces amulettes dérisoires ne suffiront pas à contenter ses ardeurs destructrices. Faîte de rage, de rancune et de peur, elle avalera ses adorateurs naïfs en entier, sans doute jusqu'au dernier. Le bon Daudet le sait, Gringoire et son double fasciste n'en parlons pas : la réalité nous rattrapera, autrement plus féroce que les animaux mystiques que nous nous construisons en pensée. Son ombre plane déjà sur mon village qui vient d'offrir à l'extrême droite un siège de député. Et cette réalité, j'en suis conscient, sera sans pitié pour les poètes et les rêveurs...

Paysages monétaires internationaux.

Montpellier, 2014 / 2015

Enfant, je collectionnais les petites coupures étrangères rapportées de voyages par mes proches. Se plonger dans leur contemplation minutieuse, c'était comme partir à mon tour. Un univers immense s'ouvrait à moi que je me jurais de sillonner plus tard. Ces dernières années, j'ai la chance de le faire dans le cadre de ma pratique artistique qui aborde notamment la "crise" économique mondiale. Une de ses premières manifestations ayant été financière, la passion numismatique m'a naturellement rattrapé et j'ai souhaité donner dans mes œuvres une place particulière au billet de banque et à sa charge symbolique.

Objet visuel singulier, son intérêt réside paradoxalement dans sa valeur d'échange – fiduciaire – et non dans ses qualités esthétiques.

Son iconographie est cependant extrêmement soignée, pour souligner son caractère précieux, mais aussi pour en faire un véhicule identitaire porteur d'idéologies. Ici tout est parfaitement ordonné, la réalité est enjolivée, voire franchement travestie. On oscille le plus souvent entre image d'Épinal et propagande, ce qui, là encore, n'est pas le moindre des paradoxes pour de petits papiers imprimés foisonnants aujourd'hui de dispositifs anti-falsification,

J'ai beaucoup insisté sur le premier aspect, la valeur transactionnelle, relationnelle, de l'argent dans l'installation : « Compte rendu » (description comptable d'un tour du monde qui résume les multiples rencontres de voyage à des échanges marchands) proposé en 2011 à *l'Espace Vuitton* prolongée toute l'année par l'action : « J'achète votre âmitié » (achat d'âm(e)-itiés grâce à des billets de banques réalisés par mes soins).

J'ai abordé aussi la création monétaire, la financiarisation et l'aspect identitaire attachés aux billets de banque avec le projet : « Superadditum » réalisé en Islande.

Avec la série des : « Paysages monétaires internationaux » je souhaitais explorer plus avant la dimension visuelle des billets de banque. Celle-ci reprenant avec le temps le dessus sur leur valeur "fiduciaire" dans un lent processus de "démonétisation" qui semble s'accélérer avec la crise. L'image, la valeur décorative du billet devenant ainsi exceptionnellement plus importante que sa valeur financière (...)

Je voulais me perdre dans l'espace imaginaire proposé par la plupart des billets qui offrent aux regardeurs méticuleux des paysages idylliques, des édifices imposants et des couchers de soleils interminables. Je voulais porter un regard critique sur ces territoires utopiques plus proches du rêve que de la réalité sans pour autant oublier l'émerveillement enfantin qui me saisissait jadis devant la profusion des costumes exotiques, des couleurs et des filigranes finement ciselés.

M'aidant une fois encore de mots, je suis parti des expressions : *paysages monétaires* et *village global* issues du jargon des économistes et je les ai rapproché du poète Georges Hugnet dont les collages surréalistes m'ont inspiré autant que ses textes.

Cet ancêtre, utilisateur avant l'heure du sampling et du copié-collé était par ailleurs dans les années 40 un grand résistant. Le confronter à l'image totalitaire des plus grands dictateurs mégalomanes de la planète affichant leurs effigies comme autant de signe incontournables de leur pouvoir sur une monnaie et donc sur un peuple ne m'en a paru que plus pertinent...

Les hommes de paille (ou le repeuplement d'une ville fantôme).

El Quiñon, Espagne, le 8 octobre 2013.

« Quel esprit ne bat la campagne ? Qui ne fait châteaux en Espagne ? » déclamait messire de la Fontaine devant le surintendant des finances Fouquet. Les aventureux bâtisseurs hélas, quand leur mégalomanie porte ombrage au soleil, finissent parfois par goûter aux gravas ou à la paille moisie des cachots. Ainsi advint-il de Francisco Hernando, promoteur de Seseña nuevo dont la folie des grandeurs causa la retentissante faillite. Son histoire restera exemplaire de la crise immobilière qui touche l'Espagne depuis 2008. Dans sa ville mirage prévue pour 40 000 résidents, ils ne sont que 3000, se débattant au quotidien pour survivre dans un environnement hostile, démesuré, sans infrastructures ni convivialité. Comme dans l'Utopia de Thomas More, le rêve peut toujours virer au cauchemar : la population se retrouve sur une île coupée du monde, dispersant le long des avenues aux murs de vent cette sourde intuition : Abraxa / Seseña, cités nées de la finance et des mathématiques sont des villes de fous. On a beau calculer et recalculer, sans humanité, toute habitat est un non lieu. En langage de maçon, on nomme ça un beau gâchis ! La situation ne peut pas laisser indifférent : En Espagne, ruinés par la crise, nombre de personnes se retrouvent sans toit, se serrent chez leurs parents, errent de mobile-home en vans pourrissants - précaires voyageurs, nomades économiques - tandis qu'au même moment, des centaines de logements neufs les narguent de leur monstrueuse vacuité. Alors, malgré eux, certains s'enfoncent, d'autres s'insurgent. Toujours sur la route, distillant en moi les raisins de la colère, j'ai seulement envie de prendre un camion et d'être sur place. Je pourrais tout aussi bien prendre Rossinante, tant la cause paraît perdue d'avance. En rejoignant ainsi dans la fiction l'homme de la Manche face aux moulins à vent, j'assumerais comme lui mon goût pour les valeurs que d'autres jugent désuètes, à contre courant. Comme lui également, j'oserais la fantaisie de donner un corps imaginaire à mes indignations. Une idée simple, littérale : Repeupler la ville d'épouvantails. Vous savez, ces silhouettes familières, anthropomorphes, qui éloignent les vautours et rassurent les humains. Depuis la nuit des temps, il me semble que c'est aussi à quoi servent les statues, les totems : à combler nos solitudes métaphysiques, à cristalliser nos peurs face aux ailes menaçantes de la nuit. C'est aussi à ça que serviront mes sculptures de haillons et de bouts de ficelles, à faire reculer l'isolement de l'artiste dans son atelier, dans sa vie, dans son art. Disposées aux quatre coins d'une ville fantôme ces silhouettes habillées de mes vieux vêtements écartèleront la folle profondeur de mes doutes pour mieux les tenir à distance. Rien de bien extravagant après tout, je m'inscrirai dans la longue tradition populaire des carnivals espagnols. Moi aussi j'aurai mes Hombre de Paja, construits dans la matière dont on fait les vieilles chansons, celles qu'on brûlent pour mieux les faire renaître. Des hommes d'herbes sèches, tressés de nature éternelle. Car, n'en déplaise aux trois petits cochons, c'est prouvé : la paille résiste au feu mieux que le béton. C'est une bonne nouvelle, surtout quand on sait qu'en Espagne, employer la « stratégie de l'homme de paille » consiste à caricaturer les idées de son adversaire pour les discréditer. Un peu comme certains marchands de sacs de ciment et de prêts hypothécaires le font avec

ces Indignados hirsutes et mal fagotés. Ceux-là même qui se piquaient de vouloir transformer la Puerta del sol de Madrid en Plaza de la Solidaridad. Tout n'est peut-être pas perdu alors ? Est-ce vraiment ridicule de faire tout ce foin, de penser que les chiffres passent après les humains, de vouloir habiter le monde autrement ? Les membres *d'Occupy Wall Street* ne disent pas autre chose. Ils parlent d'une présence active au monde, ils animent un mouvement profond, puissant. Ils déterrent un à un les pavés des grands bâtisseurs, les vrais, ceux de l'esprit : Heidegger, Bachelard, Arendt, Bourdieu, Lefevre, Levinas. Ils les balancent à la gueule des barbares. Moi, je ne suis pas un théoricien, je comprends peu et surtout lentement. Je serais plutôt du genre à prendre des idées toutes faites et à m'en servir pour bricoler de petites métaphores en comptant sur les « déviances créatrices du langage ». De Ricoeur l'humaniste, je pense ainsi appliquer la leçon en me racontant des histoires pour exister. Comme le dit Hölderlin mieux que tous avec sa formule « L'essentiel, sans doute, c'est d'essayer d'habiter poétiquement le monde, la maison du monde. »

C'est dans cet esprit que je partirai vers le sud avec le coffre plein, Le lecteur mp3 à fond sur le bitume. Adalante compañeros !

« *Vienen las hierbas, hijo; ya suenan sus espadas de saliva por el cielo vacío.* » *Frederico Garcia Lorca.*

Surprise-Parti(e).

Samedi 12 janvier 2013, Planète Marseille.

Quand j'étais petit, j'étais petit... Le plus petit de ma classe. Pour compenser, j'essayais d'avoir de l'humour (...) Je me souviens parfaitement du jour où je me suis moqué d'une camarade aux joues rougies de boutons disgracieux en lui chantant à tue tête : « Ce soir je serai la poubelle pour aller danser ». Son copain qui mesurait deux têtes de plus que moi n'avait pas trouvé ça drôle et m'avait mis peu après dans l'une d'elles.

Oui, vous avez bien lu, j'avais passé ma récréée enfermée dans un conteneur, avec un gros lourdaud assis sur le couvercle, c'est dire si je m'y connais en la matière. L'odeur m'avait suivi toute une journée. A dire vrai, elle m'est revenue souvent pendant mon tour du monde. Peu de pays ont des systèmes performants de collecte des déchets. Ailleurs, les habitants se débrouillent comme ils peuvent. Ce qui n'est pas brûlé, mangé par les animaux errants, finit par s'envoler aux quatre vents, par donner aux villes entières des faux airs de décharges géantes. Sans parler de ces no man's land où s'entassent jusqu'aux cieux fumants les cargaisons d'immondices que nous y abandonnons généreusement par super tankers interposés. Ici, entre autres problèmes, notre modèle d'hyperconsommation de masse engendre au quotidien des montagnes de résidus, un processus de haute entropie comme dirait ce bon vieux Clausius. La France produit en un an 355 millions de tonnes d'ordures, le monde 4 milliards. Et à poubelle, poubelle et demie – ou plutôt à moitié. Car, aussi incroyable que cela paraisse, près de 50% des produits alimentaires achetés finissent non consommés au fond des conteneurs tandis que beaucoup, même dans notre pays opulent, n'ont pas les moyens de se nourrir ailleurs qu'aux « restos du cœur ». J'ai découvert ce paradoxe malodorant au détour d'une de mes recherches sur la crise économique. Peut-être naît-il du principe qui recommandait jadis de « manger selon son état » - état social s'entend - laissant aujourd'hui aux bien nés le septième ciel des restaurants étoilés, les nobles volatils et aux gueux le jus de poubelles et la lie de vin ? « Plutôt un problème de gestion des flux, d'humeurs brouillées » aurait pu marmonner au moyen-âge un carabin de Montpellier, appliquant à la terre le « Tacuinum sanitatis ». Il aurait eu probablement raison. Ne soyons pas manichéens, n'opposons pas les uns aux autres. Il faut penser le système en termes de flux, de dynamique.

Au cours de notre vie, nous oscillons tous plus ou moins d'un état à l'autre : un jour gaspilleur, un jour nécessaire. Raison pour laquelle j'ai souhaité, en filant la métaphore nostalgique, intituler cette action : « Plaisir d'offrir, joie de recevoir ». Les choses vont dans les deux sens. Comme sur les territoires passionnés de l'amour, le trop plein et le trop vide s'unissent et se recombinaient à l'infini. L'heure n'en est pas moins grave pour autant. A l'époque, cette collègienne ingrate dont j'étais sans doute un peu entiché m'avait valu une petite déconvenue. En me penchant une nouvelle fois sur une poubelle, je voulais la relativiser en la comparant à la véritable humiliation que vivent tous les jours ceux qui s'y approvisionnent. Le faire à Marseille, ville du Fini-Parti m'a semblé judicieux. Histoire de *bouléguer* sur un air de Schnippel Disko les images qui se succédaient en moi. La misère de ces ombres sans cesse plus nombreuses qui n'ont d'autre choix que de fouiller dans la merde des autres. La conviction d'un Tristram Stuart qui organise des banquets avec nos détritiques pour mieux nous mettre le nez dans le caca. Nous au milieu, pris en tenaille entre les habitudes de consommation qu'on nous impose et la culpabilité du nanti de la terre qu'on nous impose tout autant. La peur aussi, celle d'être à notre tour une marchandise gaspillée par cette monstrueuse broyeuse sociale, de finir à la rue, « à la poubelle » justement, alors qu'on pouvait encore servir : Voilà ce qui nous hante, le mauvais génie qui sort quand nous soulevons le couvercle. Transformer les conteneurs poubelles de Marseille en pochette surprise « à l'usage des faméliques et des nécessaires »... Pas compliqué : un peu de papier de couleur, quelques autocollants. Un rien suffit toujours pour s'adonner au Street art, rendre hommage au nouveau réalisme emballant de Christo, livrer une parodie grinçante de mes velléités humanitaires, s'essayer à la poésie urbaine et slamer sur un concept à l'accent chantant :

Fini-Parti. Surprise party. Parti de la Faim. Fin de Partie... Yo Yo Bonne Mère, ouvre l'œil, cette année Marseille sera en mode « poubelle » la vie.

Le silence de la rue.

Montpellier, le 9 novembre 2012, (anniversaire de la naissance de Raymond Hains).

Je reviens de Grèce. Durant mon séjour là-bas, j'avais parfois l'impression de surfer sur la crête d'un Tsunami qui fonce droit sur la France. Aujourd'hui, dans mon dos, soufflent encore les échos de cette foule athénienne chauffée au cocktail Molotov, comme un vent brûlant qui continue à me porter. Sur place, j'ai beaucoup marché, questionné, observé. J'ai pris aussi énormément de clichés. Certains, pour mener à terme un projet conçu avant de partir – comme un bon élève qui finit toujours ses devoirs –, bien à l'aise à la fraîcheur d'un petit studio improvisé.

Mais voyager, ce n'est pas ça, c'est avoir l'humilité de changer de perspective.

Paradoxalement, ce que j'ai à « rapporter » de plus parlant sur la situation que j'ai trouvée là-bas, ce sont justement ce que l'on pourrait qualifier de « non-images ». Celles d'innombrables panneaux publicitaires géants laissés vides faute d'annonceurs, faute de clients. « The medium is the message » ; on peut prendre ça aujourd'hui au pied de la lettre. Derrière la forme impeccable de ces contenants que dévoile l'absence de contenu, sur ces écrans qui n'arrivent plus à cacher la triste réalité, j'ai voulu projeter une interprétation personnelle, le retour brutal d'une utopie trahie : celle de ces soixante-huitards échevelés devenus entre temps fils de pub. J'ai anticipé la fin possible de la société de consommation, la fin d'une époque, d'un modèle économique. J'en reviens conforté dans cette intuition que la crise nous oblige à nous repenser. L'acte numéro un de la résistance à la brutalité de la situation, c'est d'avoir le courage de douter. (Pour un peu, je citerais Gilles Deleuze...)

Ces panneaux vides qui laissaient voir leur fond, c'était bien sûr une invitation à aller voir derrière les images, à taquiner le petit « faiseur d'images » que je suis, cherchant à *produire* un matériel artistique bien léché, à documenter, à inventorier un instant de basculement qui s'éprouve avant tout par le vide, par le grand choc famélique du rien...

Superfouilles

Raffina, Attique, Grèce, le 2 octobre 2012.

Je suis en Grèce.

Après avoir fait trembler le système financier islandais l'an dernier (!!!) en proposant aux habitants surendettés de dessiner leurs propres billets de banque que je changeais contre de vrais euros sonnants et trébuchants, j'ai rejoint le berceau de notre civilisation où je m'improvise archéologue. Unilever ayant annoncé récemment son intention de vendre ses produits en petits conditionnements pour faire face au « retour de la pauvreté en Europe du sud », j'ai décidé d'inventorier – avant que plus personne n'ai les moyens de se les offrir – les produits alimentaires des marques grecques emblématiques comme autant de vestiges d'une opulence en fin de course(s). Champollion de bazar déchiffrant laborieusement l'alphabet mystérieux de leurs étiquettes criardes, je reviens avec ironie sur la croyance en ces « promesses-produits » dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles n'ont pas vraiment été tenues.

En contre-point, je me suis mis également à photographier les innombrables devantures de magasins fermés du centre d'Athènes. En observant leurs vitrines figées livrées aux graffitis, aux affiches, aux pochoirs, à cette libération nécessaire de la parole dans un espace public dévasté par la précarité, j'ai l'impression de me trouver dans une Agora en ébullition, bruissante des rumeurs d'un monde en basculement. J'y suis, sur ce lieu même de la Stoa Poikilè. Et ce bon vieil Aristote trouverait sans doute que les capeloï font sacrément la gueule... Je regarde, je les questionne, j'écoute. J'assiste interdit à la montée des extrêmes, à des discours de haine qu'on croyait d'un autre âge portés par des mères de famille sympathiques drapées dans la conscience tranquille des petites commerçantes. Les optimistes prendront ça pour un moment politique intense, une vie de la citée en perpétuelle remise en question. Les autres penseront que nous vivons autre chose qu'un dangereux retour aux années 30, que le monde, la pensée qui est née ici il y a plusieurs millénaires est en train de disparaître.

Moi, je ne suis né qu'hier, en 1970. Cette année là, Jean Baudrillard publiait justement « La société de consommation ». Pendant que l'ouvrage se diffusait dans les milieux universitaires, j'apprenais à lire en déchiffrant - déjà - les noms des marques écrits sur les briques de lait, les boîtes de poudres chocolatées. Puis j'avalais mon petit déjeuner et, sans le savoir, je participais ainsi à ce nouveau modèle de société qui avalait lui les ressources de la planète, les idées, les mythes pour en faire, non seulement les objets manufacturés de tous nos désirs, mais bien un mode de relation aux autres, au monde, qui consistait finalement à nous avaler nous-mêmes avec tout le reste.

Mais restons positifs. Ici, je n'ai pas croisé la Pythie. Personne ne peut prédire l'avenir, surtout pas moi. Je ne suis qu'un petit voyageur qui, au-delà de cette autophagie sociale compulsive - pour rester dans les concepts grecs - a eu envie d'exprimer cette pesanteur eschatologique que mon naturel angoissé me fait ressentir ces derniers temps.

La conscience d'une finitude traverse depuis toujours l'esprit des artistes. Il me semble qu'elle prend aujourd'hui une densité inédite. C'est ce que je crois percevoir en filigrane dans nombre d'œuvres présentées cet été à la Documenta.

Une crise idéologique amplifiée par des « avancées » technologiques a entraîné une crise écologique qui a entraîné une crise économique qui a entraîné une crise politique... Une espèce de réaction en chaîne mondialisée qui fait qu'aujourd'hui, l'homme envisage sa disparition individuelle mais également collective. Situation dont il est, de manière probablement inédite, en grande partie responsable comme le souligne Jared Diamond. On conviendra que c'est lourd à porter.

Parfois, comme le disait Primo Lévi : « Ce qui motive l'artiste, c'est la honte d'être un homme ». Dans notre cas, il faut probablement tout changer. Notre comportement et plus encore notre manière de voir les choses. « On *ne* résout *pas* un *problème* avec les modes de pensée qui l'ont engendré », Albert Einstein, ardent promoteur du projet Manhattan savait fichtrement bien de quoi il parlait... Heureusement, la roue géopolitique s'est remise à tourner. Le monde de demain se pensera en Asie, en Afrique, par d'autres cerveaux, suivant d'autres paradigmes. Il faut leur souhaiter, nous souhaiter, bonne chance.

Pour l'instant, moi, je suis en Attique. J'y regarde nos antiques utopies occidentales couler dans l'eau chaude et transparente de la mer Égée.

Heureux comme un Ulysse qui vit un beau naufrage...

Le Cailar, Gard, le 15 août 2012.

Il y a deux jours, une association d'idée chaude et poussiéreuse, bourdonnante de mouches grasses et d'horizons dégagés m'a fait penser à l'Outback australien, aux aborigènes en particulier. J'en ai croisé fort peu en réalité. Quelques adolescents avec lesquels j'ai parlé pour tuer le temps interminable de déplacements partagés à travers le pays. Quelques silhouettes titubantes dans des rues écrasées de soleil fondu. Quelques autres, pas beaucoup.

Pourtant, c'est bien leur culture millénaire qui avait inspiré mon projet de petit facteur intercontinental. Sans oublier Bruce Chatwin et son « chant des pistes » qui a su si bien leur rendre hommage. J'avais découvert au lycée leurs dreamings, le dot painting. Et, au delà de la forme si particulier de leurs oeuvres, j'étais depuis dans l'attente d'échanger un jour avec ces êtres qui, pour paraphraser Kandinsky, savaient si bien mettre du spirituel dans leur art.

Sauf que...

Dans les années soixante, les aborigènes étaient quasiment considérés comme des animaux. Ils n'étaient même pas comptabilisés dans la population locale. Ils étaient violentés, parqués, humiliés, déportés. On enlevait les enfants à leur mère et ces « générations volées » avaient fini par engendrer un peuple hagard, miséreux, acculturé. Déportés d'une addiction à l'autre sur la terre rouge des confins du monde, seuls quelques vieillards se souvenaient vaguement des traditions de leurs ancêtres.

Et là, l'incroyable s'est produit. Cette vibration impalpable dont les lointains échos parvenaient assourdis depuis le monde des rêves, cette pratique oubliée que certains occidentaux plus charitables que d'autres avaient l'idée saugrenue d'appeler « art », était - sans doute pour la première fois dans l'histoire de l'humanité - ce qui allait empêcher un peuple de sombrer complètement dans la folie ordinaire, dans le vertige insondable de la vacuité.

Dans les camps de réfugiés où ils succombaient à la dépression induite par le désœuvrement et le mépris, des femmes puis des hommes se mirent à reproduire leurs dreamings non sur le sable, mais sur des murs, sur des planches, sur des toiles enfin. Organisés en coopératives ils commencèrent à vendre leurs productions à quelques occidentaux éclairés et désireux de les aider. Ce qui était à présent des peintures dûment estampillées « art aborigène » allait envahir les galeries d'art du monde entier et exalter les passions des collectionneurs « d'art premiers ». Cette culture fascinante allait rayonner à nouveau, aidant ses populations invisibles à sortir

des oubliettes de l'histoire. En somme, « l'art » avait sauvé ces gens, leur avait rendu leur dignité. Une belle parabole à laquelle j'ai envie de croire.

Ce matin, en jetant un œil sur le mur Facebook de Marc S. je suis tombé sur un lien alimentant de vieux débats : La démesure des grandes expositions-spectacle, la nature ultra-libérale du marché de l'art, les commissaires qui se prennent tous pour Szeemann, les collectionneurs milliardaires qui imposent leurs goûts bling-bling.

Nous sommes sans doute à l'acmé de certaines pratiques. Du coup, j'ai l'impression que les questionnements qu'elles soulèvent s'épuisent d'eux-mêmes, comme dans une courbe en cloche qui redescend. Comme si nous étions déjà dans « l'après ».

C'est peut-être provocant de ma part, mais je trouve qu'en matière d'art, la crise économique nous aide à y voir plus clair. Qu'on me comprenne bien : La plupart des artistes vivent dans des conditions précaires que la situation actuelle fragilise. Je sais suffisamment de quoi je parle pour ne pas me sentir obligé de me limiter au politiquement correct.

Partout en Europe, le chômage de masse atteint des seuils insupportables. Chez les jeunes espagnols, italiens, grecs, en particulier, le désœuvrement s'ajoute au sentiment d'inutilité, au rejet social. Et ce triste constat m'inspire un parallèle avec l'histoire australienne évoquée plus haut.

Personne qui tape dans un ballon le dimanche ne se présente comme footballeur ; je croise de plus en plus de chômeurs qui se disent artistes, pour ne pas trop avoir à baisser les yeux quand on leur demande ce qu'ils « font dans la vie », ce qu'ils font « de leur vie ».

Je vais être optimiste : je pense que tous ces gens ne se mettent pas à « faire de l'art » simplement pour se trouver une catégorie socioprofessionnelle. Ils ne font pas de l'art médiatisé à but lucratif, encore moins de l'art comme plan de carrière ou outil de social clamping. Peut-être de l'art comme thérapie ? Mais une thérapie sociale alors, de masse.

Plutôt de l'art comme ça. Pour rien et pour tout. Une espèce d'art qui aurait le goût fantasmé de la pureté originelle. Un art pour se sentir humain, pour reconquérir une dignité, une raison d'être au monde. Un art revivifié de toute cette énergie du désespoir. Un art sans prétention, multiforme, issu de la foule de ceux qui n'ont plus que ça. Une infinité de vrais morceaux d'art dans des vies qui sans ça ne seraient que des brouets insipides. Sans m'emballer, j'ai l'impression que ces derniers temps, les choses évoluent plus vite que d'habitude, faisant de l'esthétique dominante une statue vide tombant à la renverse.

Il y a cent ans, les rires absurdes de Dada répondaient à l'horreur de la grande guerre. Aujourd'hui, le silence bruyant du chaos économique et social, j'en suis sûr, prépare le lit d'une nouvelle ère.

Montpellier, le 10 Janvier 2012.

Berlin est une ville à la mode. Ce n'est pas franchement nouveau. Berlin était déjà une ville à la mode en 1900... Entre les deux, il s'est passé des trucs, comme on dirait dans « Bref » le programme court de Canal+. J'ai succombé moi aussi à ce tropisme berlinois. A ne pas confondre avec « tropiques », climatiquement parlant j'entends... En l'an 2000, après avoir peint une toile par jour pendant un an, j'avais eu besoin de prendre un peu l'air. J'étais parti m'installer là-bas, en tee-shirt. J'avais dormi pendant quinze jours sur le plancher d'un squatt vide et sans chauffage, passant mes journées sous la neige à chercher le lieu de vie et de création qui allait inmanquablement me permettre de révolutionner l'histoire de l'art... Ce n'est pas arrivé tout de suite, on s'en doute... Quand j'ai déniché enfin un pied à terre, pour me donner du courage, j'ai commencé par convier à ma pendaison de crémaillère quelques amis d'amis, des artistes russes qui buvaient l'absinthe pure et flambée. Un bien joli spectacle qui en augurait d'autres. J'ai encore en mémoire, par exemple, la semaine où ma mère, une

respectable provinciale de 60 ans, était venue me rendre visite. Nous étions allés assister à la performance de la petite amie d'un copain : Elena Kovylna. Sa performance consistait à marcher pieds nus sur des tessons de bouteilles, les yeux bandés, en donnant des coupelles de caviar aux hommes de l'assistance qu'elle venait de peloter allègrement. Elle tombait souvent sur les éclats de verre et, on s'en doute, le tout avait fini dans un bain de sang... Nous nous étions remis en assistant à un concert plus gentillet du peintre Jim Avignon au Rotes Salon du Volksbuehne pendant qu'Elena filait à l'hôpital.

Je suis resté 3 ans à Prenzlauerberg et j'ai adoré ça. J'y ai fait pas mal d'expériences artistiques, je me suis beaucoup nourri de celles des autres, j'ai énormément ri aussi. J'ai fait souvent les trois en même temps d'ailleurs. Mais je pense être revenu du fantasme du lieu où il faut être, où tout se passe. Je ne sais pas si ce sont les circonstances, l'environnement qui portent un artiste, qui lui permettent de s'épanouir. Je sais en revanche que dans mon cas, c'est aussi un regard distancié sur cette période, à mon retour, qui m'a permis d'en jouir pleinement. J'essaye aujourd'hui d'apprécier mon espace-temps présent, celui où les courants de la vie m'ont fait rouler. « Hic et Nunc », comme disaient les vieux (les très vieux, on est d'accord).

Il y a beaucoup d'aventures que je n'aurais pas entreprises si j'étais resté là-bas, mon tour du monde par exemple. Et certaines choses me manquaient trop. Ma langue par exemple. Ceux qui ont vécu à l'étranger connaissent ce basculement sournois où l'on commence à l'oublier pour faire de la place à celle que l'on apprend. La frustration aussi de parler cette nouvelle terriblement mal et pour longtemps. J'en ai tellement souffert que j'en ai écrit un roman. Une espèce d'autofiction délirante heureusement non publiée... Franchement, vous me voyez en train d'écrire ce courrier dans la langue de Goethe ? Unmöglich !

Je ne sais si c'est la jalousie de ne plus y habiter qui m'aiguillonne, mais la façon qu'ont certains de céder au conformisme du « lieu où il faut être pour réussir » me dérange. C'est d'ailleurs ce que l'on peut mettre derrière ce mot « réussite » qui me pose question. Quand j'ai commencé sérieusement à me considérer comme un « artiste visuel », il y a 13 ans déjà, après un bout de vie comme musicien de rock, j'ai correspondu un peu avec la regrettée Jeanne-Claude (l'Alter ego de Christo). Elle me disait : « l'important n'est pas de savoir comment arriver à ce que l'on veut, c'est de savoir ce que l'on veut ». Certains portent en eux cette nécessité « d'y arriver à tout prix », de finir au sommet. Certains se rêvent en capitaines d'industrie culturelle, point focal d'expositions « Blockbusters », rois du divertissement de masse, star du marché à visibilité maximale et à plus value exponentielle. Ils souffrent peut-être plus que moi de ce que Freud nommait cette « jolie névrose ».

Moi, après tout ce temps, je ne sais toujours pas quelle direction prendre. J'évolue en marginal. A vrai dire, je ne connais pas vraiment ce marché de l'art qui me semble bien loin de mon quotidien. Je sais seulement qu'il dit beaucoup de notre société, sûrement autant que ses acteurs avec leurs productions. J'ai lu avec intérêt l'article très critique de Charles Saatchi sur le système dont il est un élément central - à mettre en regard des derniers travaux de Damien Hirst. J'ai lu aussi celui de Maurizio Cattelan. Edifiant... Mais heureusement, les choses ne se résument pas à des jugements binaires. Il y a mille manières d'être artiste.

Je crois plus que tout au principe d'invention. Je pense que pour vivre son art, l'artiste doit inventer sa vie, foncer à l'opposé des chemins trop balisés. En général, quand on me donne un conseil, je fais tout l'inverse. Et c'est comme ça que je m'approche le plus de ce que l'on avait voulu me dire et dont je ne comprends le sens profond que bien plus tard. Je suis long à la détente, sans doute. Je n'ai pas l'impression de me complaire dans une vision dite romantique des choses, je n'ai rien d'un artiste maudit. Mais je pense qu'un artiste se comprend aussi dans sa posture, dans son rapport à la subversion (envisagé comme mise en questions des règles établies).

Dans ce monde où il faut être beau, jeune, dynamique, intelligent, drôle, au bon endroit, où il faut réussir, vite et bien, où les amis, pardon, les « réseaux sociaux » doivent être rentables avant d'être aujourd'hui cotés en bourse. J'ai la folie de penser que ceux qui ne correspondent pas à ce modèle disent aussi quelque chose du monde, à leur manière. Je ne parle pas de « short term investments », disons de quelque chose de plus esthétique...

A Berlin, je fréquentais le Klub Polskich Nieudacznikow, le « club des losers polonais », à côté du Kaffe Burger. Je trouve cette idée de loser intéressante, profondément humaine au sens où elle s'éprouve dans la reconnaissance de ses propres limites.

Soyons modestes un instant, on a tous nos hauts et nos bas. Ceux-ci nous rapprochent de nous-mêmes. « Homo sum ; humani nihil a me alienum puto » comme disait un autre vieux de la vieille.

Le reste, c'est de la com'.

Alors, en cette année 2012 qui commence, je vous souhaite simplement de continuer à vous savoir humain.

Peintures matérialistes.

Porcieu, le 30 octobre 2011.

A Berlin, j'ai croisé un jour un très vieux monsieur qui avait connu l'hyperinflation de 1924. Il m'a raconté comment il allait chercher son pain avec des poignées de billets libellés en millions de marks. Il m'a décrit comment le troc avait, à l'époque, commencé à primer sur l'argent. Le moindre outil, bibelot ou kilo de jambon valait bien plus que tous les morceaux de papier aux montants abracadabrants émis par la république de Weimar. On revenait au solide, au concret.

J'y repense souvent en observant aujourd'hui les flambées de l'or, du pétrole, des matières premières induites notamment par les excès de la finance.

Force est de constater que la monnaie scripturale, qui jaillit des comptes virtuels des banques centrales pour ricocher à l'infini de chambres de compensation en ordinateurs spéculant à haute fréquence, a de quoi nous paraître évanescence. Elle se volatilise au moindre Krach et même les financiers qui s'en abreuvent à longueur de bonus ont tôt fait de la convertir en réalité concrète, en avoirs solides. Si ce bling bling est exagérément visible, audible, tangible, c'est qu'il donne à voir, en contrepoint une forme de vacuité immense, une « dématérialisation » qui ne concerne pas que la finance, mais tous les aspects de notre vie.

Aujourd'hui, on passe nos journées devant des écrans, on y travaille, puis on félicite, par exemple, un « ami » sur Facebook pour ses dernières photos, le tout en écoutant de la musique mp3 envoyée par un autre. Tout ce temps, cette énergie créatrice, cette intelligence collective étant, bien entendu, elle aussi recyclée par une économie du numérique produisant en boucle cette nouvelle forme de valeur... immatérielle.

Dans un sens, on peut voir ce mode de vie contemporain comme une immense machine à dématérialiser le monde. Elle l'est de plusieurs manières.

En effet, tout n'est pas virtuel dans cette hyperconsommation technologique : un ordinateur personnel consomme de l'énergie, de la vraie. Un méga serveur comme celui de Google beaucoup plus. Chaque requête sur ce moteur produit 14 g de CO². Pire, avoir un avatar dans le jeu Second Life consomme autant d'énergie par an qu'un Brésilien moyen, soit 1 752 kilowatts-heure !! Et que dire de la quantité exponentielle de matière première nécessaire à la fabrication de nos composants électroniques à obsolescence programmée ?

Peu à peu, avec la croissance pour saint Graal, nous dilapidons avec constance les éléments irremplaçables composant notre biosphère. « Rien ne se perd, rien ne se crée » disait Lavoisier. Oui mais...

Le fameux Bulletin of the Atomic Scientists qui tient à jour « l'horloge de la fin du monde » depuis 1947, vient de prévenir officiellement l'humanité que nous sommes maintenant à 23 h 55. Il y a un risque existentiel. Nous aussi pourrions physiquement disparaître.

Face à cela, je me sens perdu. Comment penser ce monde, vers où aller dans cette ambiance postmoderne de « fin des idéologies » ? J'ai le sentiment confus qu'il y a également dans le domaine des idées un vide, une attente inassouvie que Malraux soulignait avec le fameux : « le 21^{ème} siècle sera spirituel ou ne sera pas ».

Et la solution ne viendra sûrement pas des prosélytes dont l'obscurantisme religieux s'engouffre dans toutes les fissures d'un béant désespoir.

Vu du bout de mon nez, à opposer à tout ce vide, je ne vois qu'un retour aux fondamentaux d'une famille de singe nus, plus turbulente que les autres. On dit notre société trop matérialiste ; j'ai le sentiment qu'elle ne l'est pas assez. Je parle d'un matérialisme de l'urgence, de la pénurie, celui du crève la faim ou du mort de froid.

Le matérialisme de celui qui, ancré dans un présent insupportable, se fout de savoir que la matière n'est qu'un état condensé de l'énergie.

La science a ses limites, le soi-disant « progrès » m'effraie plus qu'il ne m'émerveille. Les nano-technologies, le transgénisme, l'ectogénèse, les satellites de surveillance, la dissuasion nucléaire nous livrent malgré eux ce constat empirique sans appel, le rapport de subordination qui nous lie à la matière : Et en agissant sur celle-ci de manière imprudente, plutôt que de résoudre nos problèmes, nous nous rapprochons de notre finitude individuelle et peut-être même collective...

Face à cet homme contemporain dépossédé, bientôt jusque de son intégrité corporelle, face à cette humanité qui tombe, à défaut de me consoler avec de grands idéaux, j'ai un réflexe instinctif, animal: celui de m'accrocher à la falaise, au rocher qui dépasse.

Mon caillou, depuis toujours, c'est la peinture. Ces derniers temps, j'y reviens avec soulagement. Conscient de la stabilité que celle-ci me procure. Je vous en dirai plus dans un prochain courrier.

Peintures matérialistes, suite.

Montpellier, le 21 novembre 2011

Depuis que j'ai les yeux ouverts, je suis tout entier dans mon regard. Tôt, j'ai découvert la peinture. Mes parents se sont vite aperçus qu'il suffisait d'un tube de gouache et d'une feuille vierge pour que je disparaisse pendant des heures. Cela n'a rien d'original, presque tous les enfants sont comme ça. Moi, je le suis resté.

J'ai dû visiter quelques musées, mais c'est à l'adolescence que j'ai fait le lien. Pour la première fois, j'ai pris conscience que la peinture avec un grand P pouvait être quelque chose de vivant produit par des gens vivants. Pendant la fête de mon village du sud où le pastis coule à flots, dans une petite maison avec jardin appelée pompeusement « centre d'art », exposaient une fois par an des artistes contemporains de renom. Là, j'ai eu la chance de faire connaissance avec certains. J'étais attiré par ces créatures pleines de panache et de faux-semblants qui finissaient régulièrement la soirée en vomissant leurs tripes dans un fossé. Je dois dire que ces jaillissements de vie incontrôlés me fascinaient. J'aimais ce joyeux bordel multicolore. J'aimais ça et le rock. C'était parfait car ces peintres là, issus pour la plupart de la figuration libre pratiquaient les deux. Dans le genre punk de la peinture, j'ai découvert ensuite

Pollock. C'était encourageant de se dire que tout le monde pouvait se prendre pour lui avec un pinceau sans poils et les fonds de pots de glycéro des parents. J'ai découvert récemment qu'il était, avec d'autres monstres sacrés américains, aidé sans le savoir par la CIA... La subversion est décidément un concept assez ambigu ! Ce qui est sûr, c'est qu'au cours de mes études d'histoire de l'art, j'ai rarement trouvé dans le Gombrich des histoires d'alcoolisme, de drogue et de vomis. Et pourtant, c'est bien cette angoisse vertigineuse d'être au monde qui rend tous ces artistes si touchants.

J'ai donc préféré un temps le rock, sillonné la France des cafés concerts dans un camion hors d'âge. Je gardais un œil sur les arts visuels, surtout ce qu'on appelait alors l'art graffiti qui me paraissait le plus excitant et le moins conventionnel. J'en étais là quand je me suis remis à peindre avec une autre ambition que celle de réaliser des affiches ou des décors de scène.

En tête, une seule idée que je croyais intéressante : inverser le principe du street art, ne pas inonder l'espace public de mon ego, mais inviter le public à investir mon espace intime, à « graffiter » mes propres peintures, mettre l'accent non sur l'individu, mais sur le partage du commun. Influencé par l'esthétique relationnelle, je considérais mes toiles comme un espace social où devaient s'illustrer les enjeux d'un être ensemble symbolique. Problématiques liées à la mondialisation en particulier, développement d'une identité dans le rapport à l'altérité, binôme hospitalité/ hostilité, etc... Avec le recul, je m'aperçois que j'opposais aussi un principe féminin d'insémination, de réception à un principe masculin de projection, d'appropriation. Je voulais hurler que j'existe, comme la plupart des street artistes, mais je voulais aussi écouter de temps en temps. Et me laissé porter, happer par le médium.

Avec le temps, je réalise que ce qui me plaît est justement cette impossibilité de réduire la peinture à une intention, à une pensée rationnelle. Il en est de même concernant le reste de mes projets participatifs ! Avec celui autour du monde, vécu comme un semi-échec, et celui en Islande où je laissais aux participants l'unique responsabilité de la forme, je suis arrivé à la fin du cycle de mes actions « relationnelles ». Je pense en avoir cerné les limites, mes limites en tout cas. Et je dois avouer que les milliers d'« artist statements », les miens y compris, qui conjuguent les « donne à voir, convoque, expérimente et autres interroge la pulsion scopique du regardeur dans l'espace de monstration » comme des figures de style imposées me semblent d'un conformisme qui flirte souvent avec la vacuité. Je ne suis pas un intellectuel et je ne souhaite pas limiter ma pratique à quelques lignes de texte régurgitées. Ce que j'aime, c'est « barbouiller », produire sans trop réfléchir un « artefact visuel ». Je n'ai commencé à comprendre que récemment les démarches des Support-Surface, celle des Gutai. Comme toujours en faisant, plutôt qu'en lisant. J'aime me situer dans un acte simple de présence au monde, une présence qui s'éprouve dans le geste, lui-même issu d'une forme active de concentration. D'autre part, j'aime aussi l'idée d'une pratique appliquée, modeste mais ardue, répétée mais dérisoire, sisyphienne et donc méditative. Je dois dire que même si j'ai très peu fréquenté Aristote et ses enfants Praxis, Technè et Poesis. Ces derniers temps, j'ai juste eu envie récemment de cultiver un peu mon « savoir-faire », d'essayer d'autres recettes de cuisine, de me pencher sur certains aspects physico-chimiques de la barbouille que je connaissais mal : la peinture à l'huile, à la caseïne, à l'œuf, les glacis, etc. J'ai eu envie de texture, d'effets visuels, de découpages et de collages. En tête, j'avais les élucubrations sur le matérialisme évoquées dans mon précédent courrier. D'un point de vue formel, mon inspiration m'a attirée d'abord vers les bijoux, ceux des Maharadjahs, ceux plus contemporains d'Othoniel (dont une sculpture trône aussi dans mon fameux village). Ces objets complexes étaient selon moi une espèce de quintessence de la matérialité. Puis, les choses se sont « concrétisées » sous forme de simples « pierres », plus ou moins précieuses. Scories géologiques sans importance, éléments décoratifs, armes, bijoux je l'ai dit, elles sont aussi pierres angulaires, point de départ physique autant qu'intellectuel d'où l'homme s'élève.

Évangéliques, philosophales, elles sont l'analogie mystique du pigment lui-même, transfigurant la matière, l'esprit, prolongeant la vie au-delà de la vie...

Ça y est, je recommence à penser. Si j'énumère ici quelques interprétations symboliques, c'est dans l'unique but d'étaler mon semblant de culture comme du beurre sur une tartine. Je ne me situe pas dans cet état d'esprit là. La pierre que j'évoque aujourd'hui, c'est le simple caillou, celui situé au ras des pâquerettes. Un élément superficiel qui est parfaitement en phase avec mon état d'esprit actuel, un peu avec celui de ce monde de spectacle également, me semble-t-il, tout occupé à s'étourdir d'effets visuels de surface.

Ce que je cherche, c'est une espèce de plate et chatoyante matérialité du vide...

Superadditum

Reykjavik, Islande, le 10 octobre 2011.

Comme je l'ai évoqué dans un précédent courrier, je suis un peu numismate, billetophile à mes heures et cette passion me rattrape en voyage. Elle m'a d'ailleurs joué quelques mauvais tours. Le jour où, par exemple, au poste frontière d'Eilat, entre l'Égypte et Israël, j'ai posé mon sac de voyage sur le tapis roulant d'un détecteur de métal... Dans les secondes qui ont suivi, une sonnerie assourdissante a donné le signal qu'attendaient trois soldats en armes pour me serrer de près. « Qu'est-ce que c'est ? » m'a demandé une jeune douanière d'une voix blanche en pointant une forme étrange sur son moniteur à rayons X. Fusillé de regards, j'ai bien été obligé d'ouvrir le petit sac qui contenait les dizaines de pièces que je récoltais avec délectation depuis le début de mon tour du monde, quinze mois plus tôt, et qui commençaient à représenter une certaine masse de métal. Une fois le sac ouvert, les pièces ont bien entendu roulé dans toutes les directions. J'ai pris un temps fou à les ramasser pendant que la file des voyageurs impatientes grossissait derrière moi dans un murmure réprobateur. C'est toujours comme ça quand on essaye d'être discret... Naïf, j'étais arrivé avec l'intention d'éviter de préciser aux douaniers que j'avais un tampon syrien sur une des pages de mon passeport. Bien sûr, ils n'ont pas été dupes et les choses ont continué à se dégrader. Mais c'est une autre histoire...

En ce moment je suis en Islande et j'ai passé la douane sans souci. Comme toujours, j'ai changé mon argent en devises locales dès l'aéroport. Je l'ai fait en pensant que c'était précisément cet acte – la découverte d'une nouvelle monnaie et de tout le folklore qui lui est attaché – qui m'avait conduit jusqu'ici. Car ma présence a un rapport direct avec l'argent, l'argent de papier, l'argent virtuel aussi.

Touché, comme tout le monde, par la violence d'une crise financière qui n'en finit pas, j'ai eu envie d'aborder le sujet. Et où le faire, sinon ici ? Dans ce petit pays qui a réagi de façon si singulière à cette crise. L'Islande nous rappelle que la monnaie a une nature éminemment politique. Permettant de quantifier nombre d'échanges interhumains, elle fait l'objet de négociations permanentes dans lesquelles se jouent la cohésion de nos sociétés. Ce n'est pas pour rien qu'on condamne bien moins sévèrement quelqu'un qui tue son prochain que quelqu'un qui imprime de faux billets. On parle ici de choses sérieuses. Et si la nature transactionnelle de la monnaie a notamment pour but de régler sans violence les conflits d'intérêt, en période de grands changements, elle peine à masquer les tensions énormes qui se font jour. Les réajustements se font hélas de manière froide et brutale.

Alors, le marbre des opulentes banques d'affaires se change en sable qui se dérobe sous nos pieds. La monnaie d'or se transforme en monnaie de singe. L'épargne de toute une vie est dévaluée en une nuit. Le petit animal qui fait la grimace, aiguillonné par le bateleur dans l'histoire qui est à l'origine de cette expression, c'est vous, vos parents, vos grands-parents...

Pour des raisons que l'on ne comprend pas tout à fait, on supprime vos acquis sociaux, on taxe jusqu'à vos sodas. Après le sel, le sucre : la cicatrice laissée par la gabelle se remet à saigner. Enfin, nous prenons conscience d'une réalité qu'un statut déclinant de grande puissance nous avait trop longtemps fait oublier : En octobre 2011, nous seront sept milliards de petits êtres humains à nous battre également pour essayer de survivre dans une pagaille extraordinaire. Le défi est immense. Les réactions de peur et de replis qu'il suscite tout autant. Celui-ci nécessite sans doute la mise en place, à la juste dimension où se pensent aujourd'hui les choses – le monde – d'un nouveau *contrat social*. Reste à se mettre d'accord sur ses termes et sur une échelle des valeurs. C'est bien là où se situe le nœud du problème... Et celui-ci nous renvoie à la monnaie – qui matérialise justement les échanges de valeurs – et qui, plus qu'un simple élément révélateur, sera un des outils incontournables dans la mise en œuvre de cette nouvelle ère.

Une gouvernance monétaire mondialisée est-elle souhaitable ou, comme semble le penser certains économistes, le bon système serait-il plutôt d'associer cette entité, forcément lointaine et déshumanisée à une multitude de monnaies locales ou virtuelles du type SEL, BIT coin, etc ?

A la manière décalée qu'emploient toujours ceux qui se piquent de traiter d'un sujet qui les dépasse, j'ai voulu tenter l'expérience en poussant le raisonnement jusqu'à l'absurde : Imaginons que chacun de nous crée sa propre banque, batte sa propre monnaie, décide de l'illustration de ses billets. Imaginons surtout que cette monnaie soit convertible en couronnes islandaise, mieux, qu'on puisse spéculer sur son taux de change ! Pas en anticipant sur son appréciation par rapport à d'autres monnaies, mais en misant sur la faculté de l'artiste initiateur du projet (moi) à faire monter sa côte !! Réflexion au premier degré sur les rapports entre artistes et argent, sur la valeur de l'art ou sur l'art comme valeur... Petit clin d'œil aux traders qui investissent dans l'art, placement contra-cyclique à fort rendement et machine à donner un supplément d'âme à de gros chèques pleins de zéros. Histoire d'un peintre qui paye pour que les autres peignent à sa place. Allez savoir...

La nuit du 4 août 2011

Montpellier, la nuit du 4 août 2011

C'est à Madagascar que j'ai été confronté pour la première fois à l'extrême pauvreté. Certains m'ont dit depuis : « moi, je ne pourrais pas supporter ça ». Malheureusement, ce n'est pas parce qu'on est loin d'elle que la misère n'existe pas. Mais c'est vrai qu'on la supporte mieux à bonne distance... Bon, trêve d'ironie. En ce qui me concerne, j'ai besoin de toucher les choses du doigt. C'est ma façon d'essayer de les comprendre. Pourtant il y a des cas qui dépassent l'entendement... Des cas, surtout, où l'on perd ses belles illusions... Je veux parler de la manière dont on imagine qu'on réagirait confronté à certaines situations. J'ai vu des parents jeter leur nouveau né sur un tas d'ordure faute de pouvoir le nourrir, j'ai vu des enfants avec le ventre gonflé par la famine, d'autres, partout dans le monde, m'ont suivi des heures en me demandant l'aumône. Et qu'ai-je fait : rien ou presque. J'ai continué mon chemin. Pire, j'ai dû m'endurcir pour tenter de résister à la violence quotidienne de ma position, à ce sentiment paradoxal d'envie et de répulsion que je suscitais chez ceux dont je venais, en touriste, observer d'un air gêné l'univers que j'avais sans doute contribué à détruire. Mondialisation ultra libérale, tourisme de masse, individualisme forcené. Tout a été théorisé, critiqué, mis en chiffres et en colonnes...

Mais pas de raccourcis faciles. Certains de ceux que je plaignais trouvaient normal de prostituer leur petite sœur pour se payer des cigarettes et n'auraient pas hésité à me dépouiller

entièrement si l'occasion s'était présentée. Comme elle s'est présentée, c'est d'ailleurs exactement ce qu'ils ont fait ! C'était de bonne guerre, je ne leur en veux pas. C'est ce qu'on appelle, paraît-il, la loi de la nature, où ceux qui le peuvent mangent les autres pour survivre. Dans notre société policée, qui tient notre animalité à distance, on a parfois tendance à l'oublier.

Quand le vernis se craquelle, cette réalité nous rattrape... D'autres diront que la roue tourne. Allez savoir !

Aujourd'hui je ne parle plus de cet espace-temps particulier qu'est le voyage. Non, je vous demande simplement : Que feriez-vous si des gens dormaient dehors, juste en bas de chez vous ?

Pour moi, la question s'est posée de manière incongrue cet été, en se plaçant d'elle-même dans le champ de l'art. J'habite à côté du FRAC Languedoc-Roussillon qui proposait à ce moment là une exposition « sur le thème du lit ». Passant tous les jours devant, j'ai fini par remarquer qu'en face, à quelques mètres seulement, des personnes dormaient sur des cartons. Le 4 août (...) j'ai pensé que ça faisait un peu trop pour que je reste indifférent. D'autant que la note de présentation de l'exposition posait la question de l'utilité de l'art, je cite : « En d'autres termes, une oeuvre d'art n'est-elle pas tout aussi inutile qu'un lit ? » à comprendre à l'envers comme : « au contraire, les deux sont probablement indispensables ». J'aurais pu poser directement cette question à ceux qui dormaient là, mais par respect pour eux, je ne l'ai pas fait. Je ne voulais pas non plus me contenter d'une critique de cette exposition, à priori malvenue, mais qui posait finalement quelques bonnes questions. J'ai pensé à Jacob Riis et sa série « Les Autres 50% : comment ils vivent et meurent à New York » qui avait contribué à faire changer la situation de l'époque. A Gustave Courbet, à ses peintures et plus encore à sa vie, exemple d'engagement. A d'autres encore, à l'opposé, qui ont voulu édifier les masses : « *Bilder sprechen* » disaient-ils. Qu'en est-il aujourd'hui où la manipulation, l'enfouissement sous l'image a atteint un stade de saturation.

Les repères sont brouillés, toute action semble suspecte, dérisoire, opportuniste, « récupérée » par un système qui s'en nourrit. Comment s'y retrouver entre des créateurs, gentiment subversifs, faire-valoir d'une industrie du luxe en quête de « plus produit », un gigolo milliardaire, Banier, qui porte plainte contre le SDF qui l'a giflé après qu'il l'eut pris en photo, des stagiaires qui travaillent gratuitement pour des magazines d'art et qui, comme Catarina chez Flash Art, s'entendent dire par le patron « qu'avec la globalisation, même les putes parlent quatre langues et maîtrisent Indesign », des artistes qui n'envoient pas forcément un communiqué de presse à chacune de leur opération.

Quoi qu'on en pense, la plupart des artistes ne regardent pas la misère de haut, en donnant des leçons de manière péremptoire, ils la regardent dans les yeux, au quotidien. Pourtant, s'ils paraissent légitimes pour en parler, un malaise subsiste. Celui-ci naît de la contradiction, qui me semble très parlante et qui tient au fait que dénoncer la misère des autres peut se voir comme un sujet « porteur » idéal pour se mettre en avant ? Je pense que les artistes sont en cela un excellent exemple de cette particularité de notre époque, de cette génération qui peine à se faire une place, dans un marché du travail saturé autant que dans le cœur de familles recomposées. Elle est portée par la volonté irrépressible d'exprimer son désir de reconnaissance qu'on retrouve, par exemple dans la télé-réalité, Facebook, etc. Certains sont prêts à tout sacrifier et à s'asseoir sur beaucoup de convictions pour être dans la lumière, pour se sentir un peu désirés. C'est une tentation que connaît la plupart des créateurs qui rêvent d'être « exposés ». A ce titre, je trouve particulièrement intéressant l'émergence (et d'abord le nom) du mouvement des Anonymous qui tente de mettre justement à distance cette composante égotique.

Pour autant, ce penchant narcissique n'empêche en rien que les artistes soient sincèrement préoccupés par une précarité grandissante, à commencer par la leur. Comment poser alors

cette inquiétude dans le champ de l'art sans tomber dans le grandiloquent, le misérabilisme ou l'instrumentalisation.

Plus précisément, comment puis-je faire face à la situation qui m'occupe, articuler mes contradictions, comment me poser en résistance face à des solutions toutes trouvées dont la première est toujours de ne rien faire ?

Contrairement à ce que conseille l'adage, quand je n'arrive pas à réfléchir, je suis partisan d'agir. Sans idées arrêtées, j'ai voulu mettre en œuvre un principe d'action-réaction, d'effet papillon. Me laisser aller à la spontanéité. C'était ma manière de répondre par l'absurde à l'interrogation du directeur du FRAC. J'ai pris celle-ci comme un axiome de physique élémentaire : Tout ce qu'on fait entraîne des conséquences, même une exposition.

La vidéo s'est imposée à moi naturellement, peut-être un peu parce que c'est un média dont je ne maîtrise aucune des techniques, ni aucun des codes. Avec l'aide d'un ami, j'ai décidé d'aller à l'essentiel, de témoigner simplement de ces deux réalités juxtaposées.

Un soir, je suis aussi allé demander à ces sans domicile ce que je pouvais faire pour eux, apparemment, ils connaissaient mieux que moi l'article de loi L622-1. Car depuis, ils ont disparu...

La ligne du jour.

Montpellier, 11 juin 2011.

J'ai eu cette idée dans un aéroport, celui du Caire. Par la porte d'embarquement voisine de la mienne s'engouffraient, en tenue d'irham, des groupes de pèlerins en partance pour la Mecque. Malgré plusieurs mois passés en immersion dans la culture musulmane, je n'étais pas encore, loin s'en faut, familiarisé avec tous ses usages. A vrai dire, dans les allées du terminal, j'avais pris les trois premiers fidèles que j'avais croisés dans ce très simple appareil – deux pièces de tissu blanc sans couture enroulées sur leur corps nu, une en haut, une en bas – pour les clients d'un improbable sauna situé dans les galeries marchandes. Je les imaginais attendre que leur peau sèche en se baladant, un peu hésitants, affublés de serviettes-éponges trop petites. Je précise qu'après deux ans de tribulations autour du monde, cette éventualité ne m'aurait pas plus choqué que des voyageurs sans chaussures se faisant grignoter les peaux mortes des pieds par les poissons d'un aquarium éclairé de lumière fluo. Pas plus que ne m'avaient choqué ces apprentis baroudeurs coréens endormis sur d'énormes sièges massant qui ronronnaient ou ces ouvriers thaïs se faisant couper les cheveux par dizaines dans une gare dont les quelques rangées de sièges en plastique faisaient office de salon de coiffure.

Ce rapport spirituel au tissu m'avait rappelé, à Jérusalem, ces juifs orthodoxes dont je voyais toujours dépasser quelques fils usés de leurs habits invariablement noirs – les tsitsits qui frangent les quatre coins du Tallit et évoquent les commandements sacrés de la torah – subtiles ficelles qui m'avaient beaucoup intrigué de prime abord. Dans le même ordre d'idée, je pensais également à l'étoffe non tissée de la tunique dont certains passages de la Bible habillent Jésus. Il y a peu, j'ai lu que, pour l'époque, elles évoquaient un signe extérieur de noblesse et non, comme certains exégètes ont pu l'écrire, de pauvreté.

De manière plus profane, j'avais également en mémoire mes heures passées, dans la pénombre odorante des souqs de Damas et d'Alep (villes meurtries) à chercher, en bon « touriste », le tapis que j'imaginai déjà dérouler fièrement sur le plancher de mon salon. En me perdant dans les ruelles et les arrières cours, j'avais fini par tomber sur des amoureux du tissage, sur des restaurateurs de pièces centenaires. Je m'étais trouvé en face d'artisans détenteurs d'un savoir-faire dont l'origine se confondait avec celle de l'humanité. Les yeux mis-clos et la peau aussi usée que les œuvres dont ils prolongeaient la vie, ces parchemins

vivants me racontaient leur histoire, une histoire d'hommes nus, de nomades, une histoire qui remontait à l'enfance du monde. Une histoire dont le fil solide, fait d'éternels recommencements, se passait dans le va et vient d'une aiguille...

Quand j'avais fini par choisir mon tapis. Celui qui me l'avait vendu me l'avait « lu ». Pour se faire, il avait commencé par me parler de son enfance, celle d'un gamin de quatorze ans envoyé seul en Afghanistan à la rencontre d'un maître. Celui-ci était vieillard plus assez rentable pour travailler autre chose que de jeunes âmes. Comme Al-Farabi, jour après jour, à l'aube des montagnes, il répétait à son petit élève qui peinait à sortir du chaud sommeil de l'hiver : « Quand tu dors, tu voles ta vie ». Ainsi mon vendeur avait-il appris le langage des tapis, celui des contreforts de l'Hindou-Kouch, celui utilisé, bien avant lui, par les bergers de Mésopotamie. C'était de la part du vieux père spirituel que son disciple, cinquante ans plus tard, avait insisté pour me prouver que le tissage se confondait avec le texte, ce tissu de mots que trament nos pensées, ces mots partagés qui sont eux-mêmes des liens serrés entre les hommes.

Alors, j'ai eu envie de me pencher sur tous ces récits. J'ai eu envie d'en savoir plus sur ceux des grandes religions monothéistes, sur ceux, aussi, qu'on se raconte au bistrot, dans les cours d'école, ceux qui, en deux mots, structurent nos sociétés, donnent du sens à ce que nous vivons, nous inscrivent dans une histoire, petite ou grande.

J'ai essayé de comprendre Jean-François Lyotard, le post-modernisme et l'éclatement, selon lui, de ces *grands récits*, j'ai tenté de lire Jürgen Habermas et son *agir communicationnel*... De là, j'ai dérivé vers les *Rumeurs* de Jean-Noël Kapferer et le *Storytelling* de Christian Salmon.

J'ai constaté que les récits, comme les tapis, avaient un revers, loin de nous émanciper, ils pouvaient formater notre comportement et, pire, notre imaginaire. A quel point certains récits pouvaient être une arme d'asservissement redoutable.

Mais je ne suis pas un intellectuel, encore moins un philosophe, j'ai besoin de pratiquer, d'assembler moi-même quelques bricoles pour apprivoiser le monde qui m'entoure. Je prends plaisir à mettre en place de petites expériences humaines de proximité, juste comme ça. J'ai eu envie de le faire avec les pièces d'un jeu. Un jeu de société dans lequel le récit serait assujéti à un vote... J'ai tenu à ce que cette distraction en soit vraiment une, que les participants jouent pour de bon, qu'il y ait des surprises, de la rivalité et du suspense.

Au début, j'aime isoler les participants un à un, les voir chercher une anecdote dont ils savent qu'elle va révéler beaucoup d'eux. J'aime les entendre, pendant que je les enregistre, évoquer ce souvenir lointain, un peu intimidés, s'excusant de sa *banalité*. Je jubile devant ceux qui, déjà, au lieu d'enjoliver leur récit, plus ou moins consciemment- pour le rendre socialement acceptable - me demandent franchement s'ils *ont le droit* d'inventer une histoire, si je peux le faire à leur place...

Ensuite, la vraie partie en société commence ; chacun doit communiquer. La pression du groupe s'éprouve. Un joueur cherche à se faire comprendre par un dessin tandis que ses coéquipiers font travailler leur imagination ou – ce serait plus juste – cherchent à dépasser leur propre systèmes de représentation. Pendant ce temps, l'autre équipe, les yeux masqués, se « fait une idée » à son tour d'une histoire en tentant d'associer les interprétations qui fusent aux voix hésitantes qui les proposent.

Puis vient le vote proprement dit, moment excitant s'il en est. Certains petits malins ont bien compris qu'ils ont parfois intérêt, pour avoir des suffrages, à mentir, à convaincre les autres joueurs d'attribuer une histoire à quelqu'un dont ils savent qu'il n'en est pas l'auteur. D'ailleurs, qui a vraiment vécu ou inventé ces histoires ? C'est si troublant que les joueurs en arrivent à se demander s'ils connaissent vraiment les personnes qui les entourent. L'image qu'on s'est faite d'eux au fil des années, celle qu'ils renvoient d'eux-mêmes, celles, dessinées qui s'accumulent sur la table suivies de leurs interprétations fantaisistes : tout se brouille.

Parlent-ils vraiment le même langage ? Peuvent-ils se comprendre ? Qu'importe ? Déjà, chacun raconte de nouvelles histoires, les déforment à volonté pour gagner la partie.

Encore une fois, la moisson a été riche : je repars avec des enregistrements sonores, des photos, des morceaux de toiles peintes abondamment griffonnés et, plus que tout l'échos de bon moments de rigolade...

Un soir où je rêve à ce projet, une copine (...), qui *travaille dans la culture* me demande dans son jargon formaté : « Mais qu'est-ce tu interrogés, qu'est-ce que tu veux donner à voir ? Peux-tu m'expliquer ta démarche, enfin tu vois quoi ? »

Non, je ne vois pas. Pas ça en tout cas. Je n'ai pas de message à délivrer au monde.

J'essaye de lui expliquer que dans cet aéroport du Caire, des idées de peintures m'étaient passées par la tête, simplement. Bien sûr, je sais que peindre n'est pas une activité à la mode et je suis bien incapable d'expliquer pourquoi je m'entête à la poursuivre. Mais je voulais essayer de matérialiser ces idées, juste pour voir ces peintures, elles et rien de plus. Des morceaux de tissus colorés et gribouillés, cousus entre eux sur une toile par des fils qui pendaient, des lignes de textes consignées sur ces fils, comme sur de vieux rubans de machine à écrire qui déraillent. Une espèce de harde rapiécée et tendue sur un cadre, comme la peau aux milles facettes d'un Arlequin qu'on ferait sécher au soleil près d'une cabane. Je dis un Arlequin, je pense à un gueux, pour ne pas dire à un artiste... Un de ces gars, en tout cas, qui ne sert plus à grand chose et qu'on aurait bouffé un jour dans un monde devenu *sans histoire*...

Tout ça parce qu'on avait drôlement faim...